



Frédéric Lenormand

Thé vert et arsenic

**Les nouvelles
enquêtes
du juge Ti**



fayard

Frédéric Lenormand

Les Nouvelles enquêtes du juge Ti-15

THE VERT ET ARSENIC



FAYARD

L'action se situe au début d'avril de l'année 670, sous la dynastie Tang. Le juge Ti dirige la ville de Pou-yang, située au bord du Grand Canal impérial, dans l'est de la Chine.

PERSONNAGES PRINCIPAUX :

Ti Jen-tsie, sous-préfet de Pou-yang
Dame Tsao, troisième épouse du juge Ti
Lao Cheng, goûteur d'eau
K'iu Sinfu, gouverneur de Xifu
An Ji, secrétaire du gouverneur K'iu
Ban Jun, directeur de l'école confucéenne
MM. Lei, Qai et Su, riches planteurs de thé
P'ong le Cinquième, médecin accrédité auprès de la justice
Mushu, serviteur du palais Li-na, cueilleuse de thé
Lai Hia-che, ermite taoïste

Prologue

Six hommes étaient réunis dans le somptueux pavillon de l'étang aux lotus pour jouir du coucher de soleil autour de quelques tasses du thé le plus rare. Le poète qu'on avait fait venir afin de distraire la compagnie commença à lire un texte censé célébrer cette agréable soirée. Chacun vit qu'il n'était pas au mieux de sa forme. Il paraissait anxieux, son regard était fuyant, il transpirait malgré une température des plus douce en ce début d'avril. Par ailleurs, il butait sur les mots, ce qui ôtait toute grâce à ses accumulations de métaphores absurdes où se mélangeaient souris, lions et dragons.

Soudain, il porta une main à son ventre. Son visage blême se tordit en une grimace affreuse. L'autre main lâcha le parchemin, ce qui aurait représenté un soulagement pour les invités si l'auteur ne s'était affalé sur le sol en poussant des râles quiachevèrent de ruiner l'harmonie de l'instant.

Le maître ordonna à un serviteur de courir chez le médecin, ce que le jeune homme fit de toute la force de ses jambes. Bien qu'ignorant les premiers rudiments de la médecine, Mushu était certain qu'il s'agissait d'un meurtre. D'ailleurs, à en juger par leurs mines embarrassées, la plupart des invités devaient penser la même chose.

Le médecin P'ong arriva en toute hâte dans la maison sens dessus dessous. Il ne put que déclarer le décès, dû selon lui à une attaque d'apoplexie foudroyante. Loin de rassurer les convives, ce diagnostic précipité fut pris comme un nouveau signal d'alerte. Pourquoi ce savant, attaché au tribunal en qualité de vérificateur des morts suspectes, se pressait-il tant pour attribuer à celle-ci une cause naturelle ? Ils se gardèrent bien de toucher à leurs bols et se retirèrent dès que le corps eut été emmené.

Mushu aida à le transporter dans la chapelle privée du maître, où le défunt attendrait l'arrivée de sa famille. Le poète

gisait sous le regard bienveillant de Ching Ling Tzu, dieu du thé, dont l'effigie était munie d'une théière et d'un bol dorés. L'expression avenante de la statue, qui souriait comme un bienheureux, sa vaisselle à la main, semblait inviter les domestiques catastrophés à boire une bonne tasse pour oublier tout ça.

Le jeune serviteur brûla une offrande d'encens et pria de tout son cœur pour que la divinité leur envoie du secours, n'importe lequel, une déesse, un génie bienfaisant, voire même un mandarin.

I

La carrière du juge Ti connaît, à l'heure du singe, une bifurcation inopinée ; le mandarin découvre que son avancement gît au fond d'une tasse de thé.

L'heure du singe¹ était déjà bien avancée lorsque Ti put abandonner les affaires du district, auxquelles il s'était attelé dès l'aube, et se retirer dans son cabinet privé. Pour un homme dont la vie publique était régie par un protocole très strict, il n'était pas de plus grand plaisir que d'échanger sa robe officielle contre des vêtements souples et confortables, dans lesquels il redevenait enfin lui-même. Après s'être fait servir un thé en poudre aromatisé aux bourgeons de prunier, il s'apprêta à goûter pleinement la tranquillité de sa bibliothèque, lieu propice à l'étude comme à la sieste. Dans un ultime accès de courage, il jeta un coup d'œil au rouleau de parchemin qui traînait sur la table basse, une vieille copie du *Classique des mandarins*. Il en était au chapitre intitulé « Dix astuces pour diriger une ville sans faire exécuter plus d'un homme par semaine ». À côté du pensum, son fidèle sergent Hong avait déposé le courrier de la matinée. Ti relut la missive absurde adressée par le gouvernorat de sa province. À en croire ce texte farfelu, il venait d'être nommé commissaire du thé, bien qu'il n'eût postulé pour rien de tel. Si son nom figurait en haut de la colonne d'idéogrammes, c'était forcément à la suite d'une méprise ou d'une homonymie. Son incomparable compétence en matière criminelle n'allait pas jusqu'à l'autoriser à juger de la qualité d'une récolte. Sa connaissance en ce domaine se bornait à définir si le breuvage qui humectait son palais était brûlant, sucré, amer ou insipide. Il délaissa ce monceau de sottises dû à la distraction d'un

¹Entre 15 et 17 heures.

scribouillard bon pour la bastonnade et posa la tête sur un coussin, en vue d'une séance de méditation qui s'annonçait profonde.

On gratta à la porte. Ti n'avait pas encore décidé s'il allait répondre ou faire le mort quand le sergent Hong passa la tête par l'ouverture et annonça qu'un visiteur important demandait à voir le « père et mère de la sous-préfecture ». La carte posée sur le plateau portait les nom et qualités d'un secrétaire du gouverneur. Ti n'avait pas d'autre choix que de se rhabiller.

Le vieil homme à barbiche blanche divisée en trois faisceaux qu'il accueillit sur le perron du yamen portait une robe de fonctionnaire du dernier degré doublée de gaze bleu clair, ainsi qu'un chapeau carré de tissu noir empesé. Bien qu'il fût hiérarchiquement en dessous de Ti, ses cheveux blancs imposaient le respect aux gens bien élevés, aussi le juge lui marqua-t-il tous les signes de la plus parfaite courtoisie. Après l'échange des menus propos et compliments réciproques dicté par les bonnes manières, Ti partagea avec lui le thé de politesse, auquel l'émissaire goûta avec une attention exceptionnelle. Ti aurait juré que son nez se plissait comme celui d'un animal qui vient de renifler une mauvaise odeur. Le regard du visiteur tomba sur le bol de poudre noire et sur celui rempli de bourgeons destinés à lui donner du goût.

— Est-ce là ce que Votre Excellence boit de meilleur ? s'étonna-t-il. C'est regrettable.

Ti respira la vapeur qui s'élevait de sa propre tasse, sans comprendre pourquoi on lui reprochait de se contenter d'un thé ordinaire conforme à ses émoluments de sous-préfet, un produit d'usage courant qui ne risquait pas de grever le budget de l'État.

— La réputation de Votre Excellence a franchi les frontières de son district, reprit l'envoyé du gouvernorat après avoir repoussé sa tasse avec l'expression d'une grue qui a une limace coincée dans le gosier. Je vous admire depuis longtemps.

— Je suis flatté qu'un personnage tel que vous ait pris la peine de venir faire ma connaissance, répondit Ti, pas mécontent de voir la rumeur répandre ses mérites au-delà des collines alentour.

— C'est moi qui suis honoré d'avoir l'avantage de vous rencontrer avant votre petit voyage, insista l'émissaire.

Cette phrase tomba comme un poil sur les nouilles.

— Un petit voyage ? répéta le juge, dont le programme pour les jours à venir se composait de l'inauguration d'un autel au dieu du commerce, payé par la guilde des bateliers, et d'une régate sur la rivière en son honneur à lui.

L'émissaire eut un mouvement pour saisir à nouveau sa tasse, mais le souvenir de ce qu'elle contenait lui revint à temps.

— Vous l'aurez sans doute constaté, reprit-il, les hirondelles sont de retour, les pivoines s'ouvrent, le vent apporte les parfums des contrées du sud. Impossible d'en douter, le printemps approche à grands pas. Comme chaque année, les habitants des régions où poussent les meilleurs théiers auront la joie, le bonheur et le privilège de récolter la précieuse denrée pour l'offrir à Sa Majesté. C'est ce qu'on appelle le tribut du thé.

— Mais cette opération n'a pas lieu par ici..., objecta Ti, qui ne voyait pas en quoi cette cérémonie saisonnière le concernait.

— C'est pourquoi vous vous rendrez là où elle a lieu, dans notre glorieuse province du Jiangnandong². Vous êtes nommé commissaire du thé pour la récolte de Xifu². Vous auriez dû recevoir votre acte de nomination, à l'heure qu'il est.

Ti répondit qu'il l'avait bien reçu, mais qu'il avait cru à une erreur ou à une plaisanterie.

— Mon maître ne commet pas plus d'erreur qu'il ne plaisante, répondit le secrétaire provincial sur un ton pincé.

Ti frappa dans ses mains pour que l'on serve une deuxième tournée de thé, afin de dissiper la fâcheuse impression causée par sa remarque. Le vieil homme but une nouvelle gorgée de l'infusion ranimée par l'eau chaude, qui ne lui plut pas davantage que la fois précédente.

— Il s'agit d'une toute petite tâche, au regard de vos capacités, reprit-il. Vous devrez superviser la cueillette, le traitement, l'emballage et le transport du tribut impérial.

Ti doutait qu'on voulût lui confier une petite tâche. Les petites tâches étaient pour les gens bien introduits, les fils de

²Aujourd'hui le Zhejiang, sur la côte est de la Chine.

généraux, les protégés des courtisans, les ambitieux et les malins. Lui, on lui confiait les tâches difficiles, voire les tâches impossibles, celles, en tout cas, dénuées de toute gloire. Quant à superviser la récolte du thé, il en ignorait le premier principe.

L'émissaire poursuivit son discours comme s'il n'avait pas remarqué l'expression désemparée de son interlocuteur.

— Et puis vous verrez le beau palais que s'est fait construire le gouverneur K'iu. Le *très beau* palais du seigneur K'iu. On dit que c'est là une merveille à nulle autre pareille. Je vous envie d'avoir cette chance.

L'insistance qu'on mettait à lui vanter les charmes des logements de fonction du Jiangnandong suggérait que les fantaisies architecturales qui s'y déployaient intéressaient autant l'administration que la supervision des travaux agraires. Ti se demanda si ce n'était pas plutôt le bâtiment qu'on le priait de « superviser ».

— La Cour doit être enchantée que la prospérité de nos provinces permette à leurs gouverneurs de bâtir de telles splendeurs..., dit-il pour voir.

— C'est tout à fait exact, approuva l'émissaire. La chancellerie est si contente qu'elle compte diligenter un inspecteur d'ici quelques semaines pour se faire une idée précise de ce qui a été accompli.

On disait ce palais si beau qu'il rivalisait avec les demeures impériales, ce qui aurait constitué une grave entorse aux prérogatives du Fils du Ciel. Pour une raison inconnue de Ti, cet état de fait dérangeait infiniment ses supérieurs immédiats.

— Nous comptons sur vous pour persuader K'iu Sinfu de raser cet inconvénient au plus vite, ajouta le vieil homme.

Il laissa entendre au mandarin qu'il profiterait, en cas de réussite, d'une recommandation pour être nommé dans le district de son choix. Voilà comment se faisaient les carrières : autour d'une tasse de thé ou, dans le cas présent, directement dans les plantations.

Ti s'inquiéta des frais de voyage. L'impôt annuel n'était pas encore rentré et il devait soutenir son rang. L'émissaire lui remit royalement cinquante taëls, juste de quoi se rendre à Xifu sans

devoir coucher à la belle étoile ni mendier son riz au bord des routes.

— Votre Seigneurie ne doit pas se soucier de ces questions, affirma le donateur. Le Jiangnandong est une région opulente, et son gouverneur... comment dire... très généreux. Mon maître ne doute pas qu'il vous proposera de subvenir à tous vos besoins et même au-delà.

Ti avait craint qu'on ne voulût faire de lui un mendiant, mais c'était en définitive vers la prévarication qu'on l'orientait.

Après avoir raccompagné son hôte, qui avait hâte de rentrer présenter son rapport à son commanditaire, Ti traversa le yamen en direction du gynécée afin d'annoncer ce déplacement imprévu à ses propres supérieurs, c'est-à-dire à ses trois épouses aimantes et attentionnées.

Aucune des deux premières ne manifesta la moindre envie de l'accompagner. Dame Lin prétendit avoir autre chose à faire — elle avait récemment goûté aux joies des expéditions criminelles en compagnie de leur mari et n'était pas pressée de réitérer l'aventure.

La Deuxième pouponnait, sa principale activité depuis l'année de ses noces.

Ti s'était déjà résigné à accomplir ce voyage dans l'ennui d'une solitude dont il avait perdu l'habitude quand, contre toute attente, sa Troisième, d'un caractère discret, déclara qu'elle irait volontiers à Xifu avec lui. Fille de poète, elle était fort curieuse d'aller visiter un lieu célèbre par la beauté de ses paysages, où elle aurait l'occasion de converser avec les gens instruits pour qui ce pays raffiné était le but de véritables pèlerinages.

— Non que je ne trouve ici les plaisirs d'une conversation cultivée, se hâta-t-elle d'ajouter devant la mine offusquée de ses compagnes.

Ti ne vit aucune raison de lui refuser l'agrément d'un « petit changement de décor ». Les deux autres épouses, quant à elles, ne croyaient pas du tout qu'il allait s'agir d'un « petit changement ». Madame Deuxième regardait dame Tsao avec l'air de penser qu'on ne la reverrait plus. De son côté, la fille du poète était si enthousiaste à l'idée de ce séjour en amoureux qu'elle en battait des mains.

— C'est mignon, à cet âge-là, dit madame Première, qui la considérait d'un œil désabusé.

Elle l'emmena à l'écart pour lui prodiguer des conseils de survie. La malheureuse ne semblait pas avoir saisi ce qu'étaient en réalité les déplacements de leur époux, et il était hélas trop tard pour lui enseigner les finesse du kung-fu. Un apprentissage rapide des gestes élémentaires d'autodéfense s'imposait. C'était madame Première qui avait conseillé à son mari de leur adjoindre cette belle personne, assez savante pour soutenir des discussions littéraires, à la différence de la Deuxième, qui ne connaissait que des berceuses. Autant dire que c'était elle qui l'avait épousée. Elle se sentait des obligations à son égard, notamment celle de mettre en garde cette jeune imprudente lorsque celle-ci s'avançait au-devant de périls dont elle n'avait pas la moindre idée.

II

Le juge Ti met fin aux frasques d'un puits ; il obtient l'alliance de l'esprit de l'eau en chair et en os.

De bon matin, le juge Ti, madame Troisième et leur cortège se transportèrent jusqu'au débarcadère du Grand Canal impérial. Le trajet en bateau fut la partie la plus confortable de leur voyage. Les employés du yamen avaient affrété une embarcation commode, dotée de logements pour les passagers. Les repas se prenaient à bord et les voyageurs profitaient du paysage qui défilait paisiblement sous leurs yeux. Le soir, on faisait halte dans de petits ports éclairés aux lampions. Dame Tsao était à la fête. Seule l'apparition, ici et là, d'un coteau couvert de théiers rappelait au magistrat la mission grotesque avec laquelle on se permettait de gaspiller son temps et son talent. Il fit cependant un effort pour prendre sur lui, afin de ne pas gâcher la joie de sa tendre épouse.

Au bout de trois jours, il fallut mettre pied à terre. Les domestiques louèrent porteurs et palanquins pour le couple et ses bagages. Le petit convoi s'étira sur une route terreuse qui serpentait à travers les champs de blé et les rizières inondées.

Arrivé à une petite bourgade, Ti fit déposer ses bagages et sa femme à l'auberge, et partit visiter l'agglomération en attendant l'heure du coucher. Son œil exercé ne put s'empêcher d'estimer les mérites du magistrat local à l'aune de ce qu'il voyait. Les portes laissées ouvertes, les paniers abandonnés sans souci des voleurs et la qualité des vêtements mis à sécher aux fenêtres lui indiquèrent que la région était riche et la criminalité assez basse. C'était une bonne nouvelle pour la population, moins bonne pour le juge Ti, dont le séjour s'annonçait ennuyeux.

Une maison de thé qui lui parut de bonne tenue lui offrit l'occasion de se restaurer avant de rentrer. Il commanda la

spécialité locale et, soucieux de se pénétrer de son nouveau statut de commissaire du thé, se mit à observer de tous ses sens ce qu'on lui servait.

Visuellement, tout ce qui concernait la nourriture et la boisson était démesuré. On faisait asseoir les clients à de lourdes tables, sur des bancs robustes, on leur servait la nourriture dans des bols immenses, avec des baguettes si longues qu'elles semblaient faites pour nourrir les gens assis en face d'eux.

Les aspects olfactif et gustatif étaient du même tonneau. On lui apporta un étrange liquide rougeâtre à la surface duquel flottaient des masses solides. C'était une friandise locale constituée de feuilles de thé bouillies avec des « haricots aux cinq parfums », c'est-à-dire assaisonnés d'ingrédients sucrés, aigres, amers, piquants et salés. Après un tel feu d'artifice, il ne fallait plus espérer concevoir la moindre opinion au sujet du thé.

Ti faisait un louable effort pour discerner la nature des « cinq parfums » avec des mimiques de gourmet quand un hurluberlu pénétra dans l'établissement. C'était un homme encore jeune, émacié, mal rasé, vêtu d'un habit sombre, solide mais néanmoins râpé. Lorsqu'on le vit sortir de son sac un tambourin, chacun supposa qu'il s'agissait d'un « vagabond des nuages », ces ermites taoïstes qui cultivaient un lopin de terre dans quelque coin perdu et se procuraient trois sous avec leurs chansons lorsque l'envie les prenait de s'offrir leur breuvage préféré. Le nouveau venu entonna des chants qui vantaient la vertu des prêtres et penseurs célèbres adeptes du Tao.

« C'est ce qui s'appelle faire l'article », se dit Ti en le regardant sauter d'un pied sur l'autre de telle façon que nul ne puisse ignorer son envahissante présence.

Les clients ne tardèrent pas à lui jeter des sapèques, plutôt pour le faire taire que pour récompenser ses gesticulations.

— Encore un peu et votre serviteur pourra s'offrir le thé de deuxième catégorie qui réjouira son palais asséché ! les encouragea l'ermite, qui faisait preuve d'une audace très peu ascétique.

Les pièces supplémentaires qui tombèrent dans son escarcelle ne suffirent pas à éteindre ses prétentions.

— Que Vos Seigneuries connaissent toutes les félicités de la Voie ! Si elles voulaient se montrer un tout petit peu plus généreuses, non seulement elles accéderaient au degré suprême de la bonté, mais elles permettraient à leur esclave de goûter au thé de première catégorie qui est servi dans cet établissement de grande classe !

Une poignée de piécettes, qu'on lui jeta pratiquement à la figure, exauça ce vœu si finement formulé.

Le spectacle ne s'interrompit pas avec la satisfaction des besoins pécuniaires. Après s'être assis au bout du banc, le chanteur mystique fit appeler le patron comme l'aurait fait un noble aux manches alourdies de lingots.

— J'ai entendu dire que tu as acquis un lot de yin-zhen du mont Junshan. Jettes-en deux pincées dans un bol neuf, pas trop grand, et verse dessus une eau un peu refroidie après avoir bouilli, qui aura chauffé dans une bouilloire en terre cuite à très long col.

Ti commençait à trouver de l'agrément à la conduite pleine d'insolence de cet original. Il avait rencontré maints anachorètes de cette religion, mais aucun qui osât traiter donateurs et commerçants avec pareille désinvolture.

On servit au « vagabond des nuages » son thé coûteux dans les formes requises, quoique de mauvais gré. Les clients ricanaien de voir le patron mimer des courbettes obséquieuses devant ce pauvre hère qui se permettait de faire l'important.

Après avoir laissé refroidir quelques instants, l'homme éleva son bol à deux mains et goûta le liquide comme il l'aurait fait d'un nectar venu du paradis de l'Ouest. A peine eut-il ingurgité une gorgée qu'il la recracha sur le sol, à la surprise générale. Le patron se précipita, armé d'un chiffon sale, les joues rouges.

— Ta Sainteté est restée trop longtemps dans son ermitage, elle a perdu les usages du monde ! Si tu veux cracher par terre, va prendre le thé avec les pourceaux !

Le taoïste s'empara d'un bol de vin sur une table voisine, au grand dam des consommateurs qui se l'étaient fait servir, il se

rinça la bouche et se gargarisa avec la boisson alcoolisée, puis s'essuya consciencieusement les lèvres avant de répondre :

— Même des porcs refuseraient de boire une eau dans laquelle tu as pissé !

Les rires suscités par sa conduite incohérente cessèrent. Chacun considéra alternativement son propre repas et le malotru, avec irritation.

Le patron accusé de ce comportement indigne nia avec véhémence en agitant sa grosse trogne plantée sur de larges épaules, qui culminait bien au-dessus de celle du taoïste. Celui-ci renifla le thé de quelqu'un d'autre.

— Non seulement cette eau contient de l'urine, persista-t-il, mais je ne suis pas loin de penser qu'on y verrait flotter quelque chose de plus si elle n'avait pas été filtrée.

Viollement répugné, le consommateur renversa son bol sur le dallage sans prendre la peine de se livrer à un examen complémentaire. On ne pouvait imaginer pire accusation dans la maison d'un restaurateur. Il se fit un début d'émeute.

Un pied qui appartenait à un mandarin en déplacement incognito renversa par mégarde le sac du « vagabond des nuages ». Il en tomba un couteau militaire d'une longueur qui n'était pas feng shui. Jamais un ermite taoïste n'aurait eu sur lui cet objet agressif et néfaste : la seule puissance de la prière, sa foi dans le Tao et quelques formules magiques à l'efficacité éprouvée auraient représenté à ses yeux une meilleure protection qui, de plus, ne mettait pas en péril son harmonie intérieure. L'aubergiste invectivé avait craint de voir son établissement dévasté, il apprécia peu la supercherie. Le dispensateur de mauvaises nouvelles fut accusé d'être un étranger fauteur de troubles qui répandait des calomnies pour faire chanter les travailleurs honnêtes. On le gratifia d'une gifle qui le fit tomber sur son postérieur.

— Je vous ai dit la vérité ! s'obstina le faux ermite. Quel avantage avais-je à mentir ? Croyez-vous que j'aime recevoir des coups ?

La certitude d'avoir affaire à un fou n'atténua nullement la colère du patron. Armé d'un balai, il paraissait bien décidé à le battre comme une vieille natte pleine de puces.

En tant qu'« étranger fauteur de troubles » lui-même, Ti se sentit une solidarité avec le gêneur. Il saisit son gros bol et en frappa vigoureusement la grosse table à plusieurs reprises. Quand les émeutiers se furent tournés vers lui pour voir ce que c'était encore que cet autre fou, Ti exhiba le sceau officiel qu'il portait toujours dans le pli intérieur de sa manche et révéla sa qualité de commissaire extraordinaire, qui le plaçait bien au-dessus de tout ce monde-là.

— Je ne puis tolérer qu'on se livre à des exactions en ma présence. Cette question d'eau malpropre doit être éclaircie. S'il apparaît que cet individu a menti, je veillerai à ce qu'il reçoive la punition qu'il mérite. S'il a dit la vérité, je pense que vous serez tous intéressés par cette révélation.

L'assemblée des dîneurs était assez d'accord sur ce point.

On examina donc la question de l'eau. Nul ne pouvait déceler la moindre trace de pipi dans les brocs, *a fortiori* dans ce qui sortait des théières où infusaient les feuilles odorantes.

— Ce n'est pas parce que le mulot ne voit pas l'aigle dans le ciel qu'il peut se promener en sûreté dans la prairie, déclara le mendiant en massant sa joue endolorie.

Ti agit comme il l'aurait fait sur les lieux d'un crime. Il suivit le trajet de l'eau, bien décidé qu'il était à remonter jusqu'à la source.

Cela ne fut pas nécessaire. Avant d'être versée dans les bouilloires, elle était tirée d'un puits situé dans l'arrière-cour. Ti s'y transporta, suivi d'une partie des clients et du patron, qui tenait fermement le perturbateur par le bras.

Les dépendances ouvraient sur un dégagement carré, au sol en terre battue. Ti se pencha sur le puits. Il discerna son propre reflet à quelques pieds en contrebas. Rien ne permettait de penser qu'on y jetait des ordures. Il demanda où était la fosse d'aisance.

— Nous n'avons pas ça chez nous, noble juge ! s'offusqua l'aubergiste. Il ne sied pas à une maison de notre classe d'avoir les cabinets à portée des cuisines !

La clientèle émit un murmure d'approbation.

Il fallait bien, pourtant, que les employés fassent leurs besoins quelque part. On lui affirma qu'ils allaient aux latrines

publiques. Qui se situaient juste de l'autre côté du mur séparant la cour de la ruelle.

Ti fit creuser un trou sur la ligne droite qui menait du puits aux cabinets. Quand on eut atteint une certaine profondeur, une odeur pestilentielle monta aux narines de tout le monde. On ne pouvait nier l'existence d'une communication entre puits et latrines, si bien que les secondes avaient pollué le premier. Ti se tourna vers l'assemblée des amateurs de thé aux haricots :

— Je déclare cet honorable voyageur exempt de tout grief. Pour ceux qui en auraient à l'encontre de cette maison, ils s'adresseront à mon confrère le sous-préfet local.

En attendant de remédier à ce problème sanitaire, les employés furent priés de puiser leur eau ailleurs. Le patron eut beau offrir toutes les consommations de la soirée, ses habitués s'en allèrent, dégoûtés. Il ne resta plus dans la salle que le mendiant, qui ne pouvait pas se permettre de refuser un repas gratuit, et Ti, qui l'examinait avec intérêt.

Tandis que les serveurs traversaient la salle avec les seaux qu'ils étaient allés remplir à plusieurs rues de là, le faux ermite prit la peine de se prosterner devant son sauveur.

— La misérable larve du nom de Lao Cheng qui se traîne à vos pieds louera la bonté de Votre Excellence pour le restant de ses jours et au-delà.

— Je vous en prie, trêve de formalités, je suis ici à titre privé, répondit Ti. Veuillez donc partager avec moi le délicieux dîner que notre hôte va nous servir à ses frais, après qu'il l'aura cuisiné dans une eau puisée à l'autre bout de la ville.

Les plats ne tardèrent pas à arriver sur la table des deux derniers dîneurs. Le taoïste s'empiffra de pattes de poules grillées et autres hors-d'œuvre salés qui n'avaient pas été en contact avec la moindre goutte d'eau. Il n'échappait pas au magistrat qu'ils formaient à eux deux une brillante équipe, entre celui qui pouvait identifier une trace d'urine dans un bol de thé et celui qui savait utiliser cette aptitude pour restaurer l'ordre public voulu par le Ciel et par l'administration.

Ti réfléchissait. Une langue susceptible d'identifier avec tant de finesse la qualité de l'eau ne devait pas être mauvaise pour juger de celle du tribut. Il déclina sa profession toute neuve de

« commissaire du thé », avec l'intention de s'attacher les services de l'expert.

Celui-ci était perplexe.

— Votre Excellence me permettra de noter que ce titre lui va aussi bien qu'à moi celui de menteur suicidaire qui m'a été appliqué tout à l'heure.

Il avait vu Ti siroter une affreuse décoction aux fleurs dont le seul aspect verdâtre aurait suffi à faire tiquer tout véritable connaisseur. Le nouveau thé arriva, Lao Cheng le goûta sous le regard anxieux du patron ; qu'il prétendît une fois encore qu'on avait uriné dans la théière et nul n'aurait plus mis les pieds dans son établissement.

— Ça va, dit Lao Cheng en reposant son bol.

Le patron respira.

— J'aurais préféré que tu ne puisses pas ton eau si près d'un bac à teinture, ajouta Lao Cheng, c'est gâcher les feuilles de ce dahongpo à un taël l'once. Mais en comparaison de l'urine mêlée d'eau de tout à l'heure, c'est le mont des Immortels après l'enfer des Sources Jaunes.

Le patron écarquilla les yeux avant de s'incliner à plusieurs reprises.

— Pardonnez-moi ! Si j'avais su que vous étiez un devin, jamais je n'aurais mis vos propos en doute !

Ti pria leur hôte d'expliquer ce que tout cela signifiait. Il se trouvait que les seaux avaient été rapportés de chez sa sœur, qui avait épousé un teinturier.

— Vous êtes véritablement l'esprit de l'eau ! s'exclama Ti. Je suis flatté de fréquenter une divinité telle que vous !

La divinité touilla placidement ses nouilles avant de porter ses trop longues baguettes à ses lèvres comme le faisait le commun des mortels.

De retour à l'auberge, Ti trouva dame Tsao assise près de la fenêtre entrouverte. Elle avait voulu attendre son mari pour se mettre au lit et lisait, à la lueur d'une lanterne, des poèmes en l'honneur de la région verdoyante où ils se rendaient. Elle lui demanda qui était ce maigrichon hirsute et mal accoutré avec qui elle l'avait vu rentrer. Son mari lui résuma les événements

de la soirée. Il était convaincu d'avoir engagé celui qu'il lui fallait, un fin palais doublé d'un renard habile à user d'expédients pour vivre sans travailler.

— Je vous fais observer que vous en avez déjà un de ce genre à la maison, dit dame Tsao. Il se nomme Tao Gan et vous sert sans la moindre trace d'honnêteté depuis plusieurs années.

Ti répondit que l'escroc à demi repenti dont elle parlait était justement son collaborateur le plus précieux. Les petits larcins qu'il ne pouvait s'empêcher de commettre de temps en temps étaient amplement compensés par les services innombrables qu'il lui rendait. Si le nouveau venu était moitié aussi rusé, le juge n'aurait qu'à se féliciter d'avoir croisé sa route.

Bien que dame Tsao eût moins de foi que lui dans les mérites des mauvais sujets irrécupérables, elle en avait en revanche énormément dans ceux de son époux, aussi s'endormit-elle sans l'ombre d'une inquiétude, pour rêver aux paysages célestes qui les attendaient du côté de Xifu.

III

L'eau s'obstine à contrarier le voyage du juge Ti ; madame Troisième se fait des relations inhabituelles.

Le petit convoi se prépara dès l'aube à traverser les collines verdoyantes du Jiangnandong. Madame Troisième avait pris soin de se confectionner un superbe chignon asymétrique maintenu sur la partie gauche du crâne par des rubans verts et blancs, couleurs de la feuille et du bourgeon de thé. Avec sa robe et son châle de soie dans les mêmes tons, elle était parée comme pour un mariage.

— Ainsi, dit-elle en prenant place dans la chaise conjugale, quand Votre Excellence tournera les yeux de mon côté, elle ne verra pas un spectacle trop indigne des paysages que nous allons traverser.

— Vous verrez, promit Lao Cheng : les gens de Xifu ont une variété de thé au chrysanthème si extraordinaire qu'on ne s'en remet pas !

Les porteurs des coffres à vêtements et ceux du palanquin marchèrent toute la journée. En fin d'après-midi, de lourds nuages obscurcirent le ciel. Les serviteurs espéraient rallier ne fût-ce qu'un hameau avant le début de l'orage, mais la pluie se mit à tomber en trombe alors qu'on était encore au milieu d'une campagne déserte. Il suffit de quelques minutes pour que la route de terre se change en ruisseau boueux.

D'abord pris de pitié pour les porteurs qui pataugeaient dans une épaisse gadoue, Ti dut bientôt admettre qu'ils ne pouvaient pas continuer ainsi. Il était sur le point de donner l'ordre de s'arrêter quand deux hommes glissèrent dans le torrent d'argile, entraînant avec eux le palanquin, qui s'abattit lourdement sur le sol avec un craquement du plus mauvais augure.

Les passagers mis à part, la moitié des voyageurs gisaient dans la boue. Les chevaux des gardes étaient affolés par les éclairs, les marcheurs tentaient de tenir debout en s'accrochant où ils pouvaient, deux cavaliers partirent chercher du secours à travers champs, ce fut la débandade. Tandis que Ti conférait sous un pin au sujet des réparations à exécuter sur leur véhicule, sa Troisième écarta le rideau pour découvrir qu'elle était en grand danger de se voir isolée sur un bout de bois qu'une vase gluante cernait de plus en plus. Sa présence gênait les travailleurs occupés à sauver l'habitacle. Ils lui recommandèrent d'aller se mettre à l'abri dans le temple dont on apercevait le faîte, à quelques pas, derrière les arbres. Là-bas, des religieux lui donneraient de quoi se réchauffer dans une chambre sèche et propre.

Dame Tsao rassembla son courage, retroussa sa robe autant que possible et entreprit de rallier ce havre de paix sans tomber dans les flaques noirâtres où se reflétaient les éclairs.

De plus près, l'asile providentiel avait une allure un peu déconcertante. On aurait dit un vieux temple abandonné depuis des années. Dame Tsao douta d'y rencontrer une pieuse communauté en état de lui prodiguer les secours promis. Au reste, l'espoir était encore permis, car on ne voyait rien de ce qu'il y avait à l'intérieur.

Les poteaux paraissaient vermoulus. Le vent faisait tinter de vagues clochettes suspendues à la charpente et soulevait des lambeaux de bannières, ce qui donnait au lieu une atmosphère fantomatique. Dame Tsao se demanda si elle n'eût pas mieux fait de rester dans le palanquin en train de sombrer.

Elle gravit le petit escalier jusqu'à la salle d'accueil des fidèles. On y était plus ou moins au sec, bien qu'on entendît les « plie ploc » de la pluie qui s'écoulait par les fissures du toit.

Cela bougeait dans la pénombre. Dame Tsao fit rapidement le vœu qu'une bête sauvage ne se soit pas réfugiée là avant elle. Elle n'avait pas envie d'assurer le dîner d'un tigre rendu irascible par l'humidité. L'ambiance se fit de plus en plus inquiétante à mesure qu'elle s'enfonçait à petits pas dans la pièce, dont elle tâchait de percer l'obscurité. Elle perçut des frottements. Des formes vagues se mouvaient. Cela ne sentait

pas très bon, mais il ne s'agissait pas d'une odeur de fauve en cage. Elle eut soudain la conviction qu'il y avait là des gens. Un frisson parcourut son dos. Qui d'autre que des spectres pouvait habiter une ruine ? Des bandits ? Elle se prit à regretter le tigre.

Dans tous les cas, bête, démon ou malfrats, il convenait de se montrer polie. Dame Tsao s'inclina et récita la formule dictée par les circonstances :

— La pauvre voyageuse égarée vous souhaite les mille bonheurs et sollicite la faveur de trouver ici un abri momentané.

Un grognement lui répondit tandis qu'une main jaillie de nulle part agrippait le bas de sa robe.

Parvenu à mettre au point un plan de secours, Ti retourna près du palanquin afin de diriger les réparations. Il écarta le rideau pour prévenir sa Troisième qu'elle allait être un peu secouée et vit que l'habitacle était vide.

— Où est ma femme ? demanda-t-il à un porteur couvert de boue.

— Nous l'avons envoyée s'abriter dans le saint lieu qui se trouve là-bas ! dit l'homme en pointant un doigt trempé vers le bosquet le plus proche.

Ti se tourna de ce côté et aperçut en effet l'ombre sinistre d'une pagode qui se découpait vaguement sur le ciel nocturne.

— Quel saint lieu ? demanda un autre porteur. Tu parles du sanctuaire abandonné qui sert de repaire aux vauriens de tout le district ?

Une indicible horreur s'empara du magistrat. Il ramassa une branche morte emportée par le ruisseau et vola au secours de sa femme, suivi de deux gardes paniqués.

Une lueur rougeoyante brillait à l'intérieur du bâtiment délabré. On aurait dit la pupille d'un dragon qui les contemplait du fond de sa caverne, la griffe acérée et les crocs prêts à mordre.

Ti gravit d'une enjambée les quatre marches du perron et surgit dans la pièce. Dame Tsao se tenait au milieu d'un groupe de vagabonds, touillant un fond de soupe et surveillant du coin de l'œil une seconde marmite dont le contenu bouillonnait doucement.

— Nous avons réussi à allumer le feu, mais il faudra faire un peu de ménage, annonça-t-elle à son mari. Veuillez dire à vos hommes de relever la poutre, là-bas. Il y a des fuites partout, nous manquons d'ustensiles.

Elle avait entrepris de changer ce hangar en demeure proprette, un défi de grande envergure. Les mendians jetèrent des regards obliques à ces pique-assiettes maculés de bouillasse qui surgissaient au moment où un fumet appétissant s'élevait des casseroles.

— Gnourf, fit l'un d'eux.

— Vous avez raison, admit madame Troisième après avoir goûté, ça manque de sel. Mon cher époux, ordonnez donc qu'on aille chercher ma malle en cuir rouge. J'ai des épices et des vermicelles qui agrémenteront agréablement notre brouet.

« Agréablement » cadrait mal avec le décor. Le juge Ti approcha du récipient d'un pas prudent, sans lâcher son bout de bois.

— Qu'est-ce que c'est ? Du ragoût de chat ?

— Pas du tout. Monsieur...

— Rheuf ! éructa l'un des pauvres hères.

— Voilà, ce monsieur a eu l'amabilité de nous offrir un poulet qui est pour ainsi dire venu expirer entre ses mains alors qu'il longeait le mur d'une ferme. Avec quelques légumes et mes aromates, ce sera délicieux.

Ils se trouvaient dans une vaste pièce autrefois consacrée à la prière. L'ameublement se limitait à un autel brisé dont les statues avaient été enlevées. Le toit percé de toutes parts était à peine plus étanche que des frondaisons.

En fait, ils étaient à peu de distance de la ville, comme M. Rheuf l'avait aimablement indiqué à dame Tsao.

— Dans ce cas, n'encombrons pas ces braves gens plus longtemps ! déclara Ti en hochant la tête en direction de la sortie.

— Et désoblicher des personnes qui nous ont si chaleureusement accueillis ? s'offusqua sa Troisième.

D'ailleurs, la soupe est prête. Nous avons tous besoin de repos et d'un coin au sec, n'est-ce pas ?

Tout le convoi était épuisé. Le juge n'avait pas eu à transporter de lourds palanquins sur un sol irrégulier, sans parler des avanies de la pluie, ni de l'orage, qui ne cessait pas.

Lao Cheng recueillit l'eau du ciel pour faire du thé. Bien que cette sorte de liquide ne fût guère prisée des amateurs, il se refusait à utiliser le moindre élément ayant séjourné dans ce cloaque.

Il est vrai que l'examen des lieux n'était pas encourageant. Passe encore pour le dîner de volaille bouillie, il fallait bien reprendre des forces. Mais Ti ne se voyait pas prolonger le séjour en compagnie de leurs nouveaux amis. Il s'approcha de sa femme pour chuchoter :

— Vous ne comptez pas nous faire passer la nuit au milieu d'une faune interlope ?

— Pour ma part, le seul représentant d'une faune interlope que je vois ici, c'est votre faux ermite taoïste, là, dit-elle en désignant de sa cuiller en bois le petit escroc mal identifié que son époux avait cru bon d'engager. J'ai plus confiance en des malheureux maltraités par le sort qu'en un aventurier qui a fait profession de mensonges pour subsister sans effort.

Coincé entre la fatigue du personnel, les intempéries et les opinions tranchées de sa Troisième, Ti n'avait plus qu'à faire balayer un coin du sanctuaire pour y installer sa natte et ses couvertures de voyage.

Le dîner ne fut pas aussi déplorable qu'il l'avait craint. Il ne manquait plus qu'un petit alcool de riz pour rasséréner tout le monde. L'un des loqueteux tira justement une bouteille d'un tas de saletés.

— Comme c'est aimable à vous ! s'exclama dame Tsao.

Elle choisit, dans sa malle aux ressources inépuisables, une série de tasses en laque légère emboîtées les unes dans les autres.

On servit en premier le magistrat, selon la préséance. Ti fit signe à sa nouvelle recrue de goûter avant lui. Lao Cheng respira longuement le contenu avant d'en prendre une petite gorgée, qu'il avala d'un trait.

— Un *daqu* de sorgho de petite qualité, mais préparé dans les règles. Récolte de l'an dernier, je dirais.

Rassuré, Ti but à son tour, manqua s'étouffer, et le seul commentaire qui lui vint à l'esprit fut « tord-boyaux ».

Il ne restait plus qu'à aller se coucher.

— L'entretien de ces refuges laisse à désirer, dit dame Tsao en s'allongeant à côté de lui. Mon époux serait la meilleure personne du monde s'il voulait bien en toucher un mot au gouverneur, quand nous arriverons.

Ti ne parvenait pas à définir si le calme dont elle faisait preuve était admirable ou effrayant.

— Comment faites-vous pour garder votre sang-froid en pareilles circonstances ? demanda-t-il.

— Je règle ma conduite sur celle de mon mari, répondit-elle.

Elle était merveilleuse. Il s'excusa de lui faire subir pareilles avanies.

— Ne vous excusez pas. Votre Première m'avait avertie.

Il y eut un silence.

— Je m'attendais à pire, précisa-t-elle.

IV

Le juge Ti se change en chef de bande ; il se rend compte qu'on lui demande de raser le paradis.

Dès que le jour eut percé entre les poutres vermoulues, les rescapés de l'orage émergèrent du temple en ruine comme des égarés après un naufrage, l'œil vague, les cheveux en bataille. Les nuages avaient été balayés par le vent et la route paraissait praticable. Le juge Ti ne voyait aucune raison de prolonger leur halte dans cet abri si accueillant. Il donna l'ordre de se replier vers les véhicules. Encore fallut-il attendre que dame Tsao ait récupéré le matériel dont elle s'était servi la veille. Elle en offrit une partie à leurs compagnons de nuitée, qu'elle prit le temps de saluer un à un, non sans leur recommander de venir les trouver, son mari et elle, à la résidence privée du gouverneur, au cas où ils auraient besoin de quelque chose, ce qui réjouit particulièrement le magistrat.

— Vous devriez sortir davantage, lui recommanda-t-il lorsqu'elle accepta enfin de se diriger vers le palanquin remis en état.

À la lumière naturelle, les mendians n'étaient plus tout à fait aussi inquiétants que dans la pénombre, mais ils avaient l'air encore plus pouilleux.

— Devinez la bonne nouvelle ! dit dame Tsao en prenant place sur le siège rembourré de crin de cheval. Nos amis se rendent en ville, eux aussi. Ils nous feront escorte !

— Dites-leur de ne pas se déranger, marmonna Ti.

— Pensez-vous, c'est convenu.

Le convoi s'ébranla, précédé par des démunis qui tendaient la main aux paysans de rencontre et par des fous qui parlaient tout seuls, les membres agités de tics.

— On dit que les simples d'esprit conversent avec les dieux, rappela dame Tsao sur un ton pénétré.

Ti regrettait de ne pas voir le monde par les yeux de sa Troisième, qui avaient le don d'enjoliver toute chose. Il voulut ordonner de presser le train, mais les porteurs avaient du mal à progresser sur ce sol imbibé d'eau qui collait à leurs sandales de corde. L'avantage de la situation, c'était que les autres voyageurs s'écartaient encore plus vite qu'avant sur leur passage. Le mandarin imagina sans joie l'effet que produirait son apparition dans cet appareil. Le décorum officiel, avec ses bannières vertes flottant au vent, s'accordait mal de cette compagnie bigarrée. On risquait de prendre Ti pour un chef de bande qui se haussait du col.

Ils aperçurent bientôt, par-dessus les toits des faubourgs, la muraille qui ceinturait Xifu. Elle était en parfait état, signe d'une prospérité durable.

Par chance, les déments bifurquèrent à gauche dès qu'ils eurent franchi la porte monumentale surmontée d'une tour de guet. Alors que son palanquin s'engageait dans l'avenue principale, Ti les vit s'arrêter devant une demeure privée : ils avaient décidé d'assiéger quelqu'un d'autre. Ils devaient avoir là leurs habitudes, car le juge, dont le cortège était fort ralenti par les encombremens, eut le temps de voir deux serviteurs apporter une grosse marmite, signe que les quémandeurs étaient attendus. Les porteurs se remirent en marche alors qu'on remplissait les bols des vagabonds d'une sorte de bouillie de céréales certainement nourrissante à défaut d'être appétissante.

Madame Troisième se tordit sur son siège pour leur faire de grands gestes d'adieu, tandis que son mari remerciait intérieurement le dieu des fonctionnaires.

— Voilà ce que j'aime dans les voyages, dit dame Tsao, quand leurs amis furent hors de vue : on fait des rencontres inattendues.

— Oui, moi aussi, dit son mari, qui songeait à la rencontre inattendue qu'il allait faire d'un lit douillet dans l'appartement confortable d'un palais au luxe sans égal.

L'avenue était bordée de boutiques bien garnies, dont beaucoup proposaient des bijoux, des œuvres d'art et de coûteuses curiosités locales, parmi lesquelles les fameuses galettes de thé séché qui faisaient la richesse de la contrée. Les gens du cru étaient pour la plupart vêtus de robes de soie qui n'auraient pas détonné à la Cour.

Si Xifu était une délicieuse et florissante cité, la résidence de son gouverneur lui conférait des prétentions de capitale. Une fois parvenu au cœur de la riante bourgade, on restait sans voix devant ces constructions à la splendeur tout à fait hors du commun. Le domaine privé commençait par un vaste édifice de couleur bleue, posé au centre d'une esplanade dallée de pierre grise, comme un saphir sur un plateau d'argent. Des pavillons étaient distribués sur des terrasses à flanc de colline, comme si la demeure partait à la conquête des cieux. Des linteaux ornés de céramiques bleutées surplombaient des colonnettes et balustrades de bois rouge. Au-dessus des kiosques, un parc forestier couvrait le reste de l'éminence, et tout en haut se devinait un petit temple au toit recourbé. Madame Troisième en eut le souffle coupé.

— Eh bien, dit son mari, si le Fils du Ciel décide de se priver de mes services, je pourrai toujours postuler pour un emploi auprès du gouverneur d'ici. Je subodore que le dernier de ses valets est mieux pourvu que moi.

Le cortège franchit un portail monumental gardé par des soldats dont l'habit rouge était renforcé de pièces de métal. Ils arboraient un casque rutilant et une lance dont le large fer était si bien briqué qu'on pouvait s'y mirer. Le personnel accueillit les voyageurs au cri de : « Bienvenue dans le jardin des Immortels ! »

« Bienvenue dans le jardin des innocents, plutôt », se dit Ti. Il fallait être niais pour imaginer que pareille construction serait tolérée par les autorités métropolitaines. Il eut besoin d'un moment pour comprendre que les « Avez-vous pris le thé ? » qu'il entendait de toutes parts étaient la façon locale de dire bonjour. Dès sa sortie du palanquin, il fut pris en charge par les notables en liesse, tandis que sa Troisième était littéralement happée par leurs épouses en liesse.

An Ji, premier secrétaire de Son Excellence, était vêtu d'une robe de soie d'un bleu mordoré que Ti aurait pu porter à son mariage, pour toutes les circonstances officielles de son métier, et même à son enterrement. Selon le fidèle second, son maître s'était abstenu de se présenter en personne pour ne pas l'indisposer.

— Son Excellence a pensé que Votre Seigneurie voudrait se mettre à son avantage avant de faire connaissance.

Jamais on n'avait fait sentir aussi nettement au mandarin qu'il était sale et mal habillé. Ses vêtements avaient pâti de la pluie, de la boue et de la nuit dans le hangar aux mendians. Tandis que les femmes s'occupaient de sa Troisième, on le conduisit au pavillon des hôtes de marque.

À peine eut-il mis le pied dans ses appartements qu'une armée de valets se jeta sur lui comme des abeilles sur un fruit blet. Déshabillé, décrassé, oint, il fut l'objet d'un nombre infini de manipulations qu'il n'avait pas sollicitées. On massa son cuir chevelu avec des pâtes aromatiques, on démêla cheveux et barbe à l'aide d'un peigne en ivoire, on enduisit l'ornement de son menton d'onguents qui rendirent les poils lisses, souples et brillants, si bien qu'il parut n'avoir arboré jusqu'à ce jour qu'une masse informe de crin pailleux. Il savait désormais ce que ressentait le dieu de la Fortune, assailli par mille paires de mains, le jour de l'an, parce que son contact assurait douze mois d'abondance aux fidèles empressés.

Ces travaux furent accomplis sous la direction du secrétaire, homme sec d'une quarantaine d'années, qui veilla à ce que le rythme des serviteurs ne ralentisse pas avant que l'hôte privilégié n'ait pris l'apparence d'un seigneur digne d'être reçu. À voir sa mine sévère, marquée par la fatigue et les inquiétudes, dont les yeux vifs suivaient néanmoins chaque geste et repéraient la moindre approximation, Ti devina que ce subordonné avait les nerfs solides et que ceux-ci avaient été mis à rude épreuve ces derniers temps.

Lorsque s'achevèrent massages et coiffure, Ti nota chez cet An Ji un comportement curieux. Il eut la conviction que le secrétaire n'avait renvoyé les domestiques que pour rester seul avec lui. Il espéra que les coutumes locales ne prévoyaient pas

de se jeter au cou des invités pour des ébats généralement réprouvés par la morale – et que son dos malmené par le trajet lui interdisait de toute façon pour les deux jours à venir. Il saisit discrètement un éventail solide afin de dresser un obstacle entre ce zélé serviteur et sa personne.

Après s'être approché plus près que Ti ne l'aurait souhaité, le secrétaire s'adressa à lui avec des airs de conspirateur, tout bas, sans cesser de fixer la porte close :

— C'est moi qui ai eu l'honneur d'avertir votre supérieur de ce qui se passe ici. J'espérais bien son aide.

Ses arguments étaient d'ordre généalogique. Le seigneur K'iу Sinfu était un cousin au troisième degré du gouverneur voisin. Le grand-père de ce dernier avait épousé en secondes noces la veuve d'un oncle de K'iу, qui avait eu cinq fils. Un lien si étroit et si évident n'était pas à négliger. Il serait souligné par les ministres, en cas de disgrâce, et plaçait par conséquent les intérêts de Leurs Excellences dans la même jonque.

Ti exerçait la magistrature depuis plusieurs années, il saisit aussitôt la nature du problème. Le code des Tang avait consacré la notion de faute collective. Les sanctions des crimes les plus graves – et celui de lèse-majesté n'avait pas d'équivalent – s'appliquaient au clan tout entier, esclaves compris. Si le gouverneur qui l'avait envoyé à Xifu tenait à faire démolir cette bâtie, c'était dans l'espoir de sauver sa propre tête et celles de toute la parentèle.

An Ji s'interrompit. Il avait entendu un bruit sur la promenade qui reliait les pavillons d'une même terrasse. Il ouvrit brusquement la porte et découvrit deux serviteurs venus voir si Sa Seigneurie était prête à paraître au banquet donné en son honneur.

Ti acheva de s'habiller et suivit les domestiques vers la salle des réceptions.

Depuis ces hauteurs, on dominait toute la cité. Au loin, l'horizon était barré par des montagnes aux cimes encore enneigées malgré la douceur de l'air qui annonçait le printemps.

— Voilà une jolie petite ville, parfaite pour se reposer quelques jours, murmura le mandarin.

Il aurait bien aimé que le dieu local lui souffle un argument capable de convaincre son hôte de raser pareille splendeur.

V

Ti se livre à une démonstration gustative dont il ne se serait pas cru capable ; un suicide soulève l'enthousiasme général.

Si K'iu Sinfu avait manqué à la politesse protocolaire en s'abstenant d'accueillir son invité dans la cour d'honneur, il se rattrapa à l'entrée de la salle des réceptions, où il se porta à sa rencontre avec empressement. L'homme qui se hâta vers le juge Ti, sourire aux lèvres, les bras tendus, avait l'embonpoint et la grâce d'un ours constraint de marcher sur deux pattes par son dresseur. Il était ventru, de haute taille, jovial, doté de joues rebondies et empourprées qui laissaient deviner un goût prononcé pour les plaisirs de la table.

— Jamais je n'ai connu si grand honneur ! s'écria-t-il très fort avant de s'incliner aussi bas que sa bedaine le lui permettait. C'est le plus beau jour de ma vie !

Ti fut favorablement impressionné par ces paroles de bienvenue, qu'on lui prodiguait trop rarement. Il ne s'était pas encore lassé de s'entendre décrire comme le « phénix de l'administration impériale » lorsque se présenta le directeur de l'école confucéenne locale, un vieux sage qui n'occupait aucun rang dans la hiérarchie mandarinale. Leur abyssale différence de statut n'empêcha pas le gouverneur de prodiguer ses caresses à l'insigne rien-du-tout comme s'il recevait Confucius en personne :

— Votre présence me comble d'honneur ! Ce jour restera dans les annales ! Quel bonheur de vous voir parmi nous !

Au troisième visiteur de marque au talent incomparable, un planteur de thé cossu nommé Qai, qui devait à peu près savoir écrire son nom à condition de disposer d'un gros pinceau, Ti

supposa que K'iu Sinfu était « au summum de la joie en ce jour sans pareil ». Il ne fut pas démenti.

Quel que fût leur rang d'origine, leur mission primordiale plaçait les commissaires du thé sur un pied d'égalité avec tous les dirigeants des villes où la Cour les envoyait. Le gouverneur lui accorda la place d'honneur, à sa droite, en dépit de l'invasion d'hôtes d'un mérite insigne qui encombraient la salle des fêtes.

L'atterrissement dans son bol d'une caille farcie aux trois volailles fut pour Ti la meilleure nouvelle depuis son entrée à Xifu. À l'intérieur de la caille l'attendait une nouvelle hélas moins agréable. Le juge pécha au milieu de la farce un petit bout de parchemin taché de graisse, sur lequel il parvint à déchiffrer ces mots : *Prenez garde à ce que vous buvez.*

« Voilà qui met en appétit », se dit-il avant de se demander si les autres convives avaient eu droit à la même plaisanterie. Leurs mines réjouies ne laissaient rien paraître. L'avertissement aurait été mieux à sa place dans les gargotes de bas étage où le convoi avait fait halte. Ti escamota le message dans l'ourlet de sa manche et poursuivit son repas, heureux que le mauvais présage ne s'appliquât pas aux farces de volailles.

Surveiller sa tasse était d'autant plus difficile qu'on ne cessait de lui proposer une succession de breuvages variés et raffinés, décoctions d'herbes diverses, soupes aux jus de légumes, vins de fruits et de céréales en tout genre. Lorsque le gouverneur porta un toast à ses « illustres invités », Ti estima qu'il pouvait trinquer avec les autres, puisque l'alcool sortait du même flacon.

Il dut attendre le vol des « huit précieux oiseaux » pour que l'attention de son hôte se porte enfin sur lui. Quand l'hirondelle rouge, la gélinotte et le cygne eurent fini leur migration dans les estomacs des dîneurs, Ti fit une allusion aimable au grand intérêt que son supérieur de la province voisine portait à l'éminent maître des lieux.

— J'aime moi aussi beaucoup ce bon Petit-troisième, répondit M. K'iu. Nous sommes cousins au cinquième degré. Son grand-père a épousé en secondes noces la veuve de mon oncle, qui avait eu cinq fils.

— Oui, je sais, dit Ti, vous êtes de très proches parents.

Il ne parvint pas à saisir la moindre occasion d'aborder le véritable sujet de son déplacement. Comme souvent dans les banquets, les convives se plurent à échanger des considérations sur la façon dont l'empire devait être gouverné. Après ces propos dignes de l'auberge du coin, Ti entama une conversation séparée avec son autre voisin de table, le très illustre directeur d'école Ban Jun. Il ne s'expliquait pas qu'il y eût tant de fous et de mendians dans une cité aussi parfaite et opulente que l'était Xifu, où le moindre apprenti d'épicerie paradait en robe de soie. Le maître des études confucéennes était assez versé dans la rhétorique pour fournir une raison à toutes les incohérences du monde.

— C'est au contraire une bénédiction supplémentaire, honorable commissaire ! Les dieux ont voulu donner à nos concitoyens l'occasion de connaître la joie de l'altruisme et du partage. Ainsi, ils accumulent des mérites en prévision du jour où ils se présenteront devant les puissances éternelles. C'est justement la présence des gueux qui rend notre cité parfaite.

S'il n'avait craint de gâter l'ambiance, Ti lui aurait volontiers indiqué quelques régions dévastées par les guerres, la famine et les épidémies, où des richards comme eux auraient pu amasser les mérites à la pelle, et quelques bubons, en plus, pour faire bonne dose.

K'iu Sinfu prétendait rassembler autour de lui ce que l'empire offrait de mieux. Il pria donc « le meilleur des commissaires du thé » de leur faire une petite démonstration de ses talents hors du commun. Il n'y avait pas d'échappatoire. Ti fit appeler « son fidèle serviteur Lao », seul autorisé à manipuler sa cuiller et sa tasse. Le vieux planteur Su assis en face de lui approuva vivement :

— Votre Seigneurie a mille fois raison : un maître doit prendre le plus grand soin des instruments de son art.

Lao Cheng prépara lui-même, à l'autre bout de la salle, les différents thés qu'on désirait soumettre à l'expertise de son patron. Les galettes compressées portaient des noms imprimés dans la masse. Les sortes les plus fraîches, le goûteur les reconnut à la forme et à la texture des feuilles. Pour d'autres, il déduisit l'origine par le seul goût de l'eau qu'on lui donnait à

faire chauffer. Quant aux plus difficiles, il s'en servit lui-même une tasse sous prétexte de vérifier que la température était bonne, car il ne fallait pas gâter le palais délicat de son maître avec une eau trop chaude.

— Un tel incident m'empêcherait par exemple de discerner un thé vert *longjing* d'un thé du lac Xizi, renchérit Ti.

— Qui sont une seule et même sorte, dit le planteur Qai sur un ton soupçonneux.

— Précisément, dit Ti. C'est ce qui rend l'examen difficile.

Afin de réparer sa bévue, le génie du thé se lança dans une démonstration de dégustation qui tenait de la pantomime. Il observa les feuilles qui flottaient dans son *chung*³ comme si elles détenaient quelque secret sur l'avenir de la dynastie régnante. Il huma, fit doucement tourner le liquide, et lorsque enfin il fallut boire, il lapa, glouglouta, mâchouilla dans le vide jusqu'à ce que les gestes et les grimaces de Lao Cheng lui aient soufflé la bonne réponse. Heureusement, tout le monde avait les yeux fixés sur le commissaire et sur sa tasse magique.

Au premier thé, Lao se contenta de faire la moue.

— Voici une petite chose ordinaire..., dit Ti. J'en déduis qu'elle vient d'une autre région, ce n'est donc pas la peine d'en parler.

On désirait qu'il en parle, au contraire. Son complice désigna la robe noire de M. Su et fit le geste de piocher de part et d'autre.

— C'est un mélange de différents *pu-er* noirs indignes de Votre Excellence, affirma Ti avec le soupir de lassitude des grands talents mal employés.

On se tourna vers le valet chargé des infusions.

— Le thé de Sa Seigneurie est un *pu-er* qu'on peut se procurer dans toutes les auberges de la côte, confirma celui-ci.

Le verdict fut suivi de murmures satisfaits. Ti passa à la deuxième tasse. Debout derrière les commensaux, son assistant pointa du doigt un gros lotus rose peint sur le mur.

³Tasse à thé traditionnelle dotée d'un couvercle qui sert à retenir les feuilles quand on boit.

— Du lotus... Non ! Je veux dire... C'est là un thé d'été, la saison où fleurit le lotus !

Les essences se faisaient de plus en plus rares et précieuses au fil de la dégustation. Lao Cheng indiqua le motif de dragon brodé sur la tenture pendue au-dessus du gouverneur. Puis il se posta derrière le vieux directeur d'école, seul convive à cheveux blancs.

— C'est là un Puits-du-Dragon... d'une récolte ancienne..., déclara le juge Ti.

— Tout à fait exact ! s'exclama avec ravissement K'iu Sinfu. Les dieux ont distingué ma demeure en m'envoyant le dieu du thé en personne !

Le brio du commissaire suscita l'admiration générale. M. K'iu crut bon de rehausser ses compliments en dénigrant le tout-venant des mandarins :

— Vous êtes bien au-dessus de ces médiocres petits juges de district chargés d'appliquer bêtement les lois, comme j'en ai tant sous mon autorité. Vous êtes un grand homme, un maître, un Immortel dont le nom sera révéré dans les siècles à venir !

En plus de ses autres qualités, le génie du thé parut doué d'une grande modestie. Il prit immédiatement la défense des « médiocres petits juges de district », qui avaient, selon lui, bien du courage d'exercer leurs difficiles fonctions dans des conditions pénibles, sans jamais recueillir la considération de leur hiérarchie.

— Certes, certes, dit K'iu Sinfu en faisant signe d'apporter la suite du dîner. Mais qu'est-ce qu'un simple maillon de la chaîne à côté d'un être unique tel que vous ?

Le sourire sur les lèvres de Lao Cheng exaspéra souverainement le magistrat auquel ce discours s'adressait.

K'iu Sinfu ne regrettait pas d'avoir prévu des divertissements de grande classe pour honorer son invité. Il promit au génie du thé une surprise d'ici la fin du banquet.

Il venait à peine de prononcer ces mots lorsqu'un domestique entra annoncer la mort d'une certaine Mme Wang.

— C'est en effet une délicieuse surprise, dit Ti. Votre Excellence sait recevoir.

À son grand étonnement, l'assistance se réjouit ouvertement de ce décès, au lieu de prononcer des paroles de compassion et de tristesse, fussent-elles convenues. Le directeur Ban Jun suggéra d'aller saluer la morte sans délai. On proposa à Ti de se joindre à la compagnie. Comme il acquiesçait, médusé, l'assemblée des convives se changea en cortège funèbre, le plus joyeux qu'il eût jamais vu.

Ils traversèrent la cour d'honneur sans un regard pour les danseuses couvertes de voiles roses, dont les évolutions auraient dû constituer le clou de la soirée. La visite de deuil avait tout d'une gentille petite promenade digestive. Le gouverneur marchait en tête, flanqué de son hôte de marque. Derrière eux suivaient les notables, puis les domestiques, parmi lesquels Lao Cheng.

— Je dois avouer qu'on ne m'a jamais gratifié d'une veillée mortuaire en guise de divertissement de fin de banquet, dit Ti.

Tout au long de l'avenue centrale, le gouverneur s'arrêta de bonne grâce pour s'entretenir avec ses concitoyens, principalement au sujet du deuil merveilleux qui soulevait un ravissement universel. Il fit une halte pour acheter un peu d'encens, du papier-monnaie fictif à l'usage des morts et les trois offrandes sacrificielles de bœuf, de mouton et de porc. À Xifu comme partout ailleurs, et jusque dans les trous perdus de montagne ou des steppes, la mort était une manne pour le petit commerce.

Tandis que K'iu Sinfu faisait ses commissions, Ti pria le vieux maître d'études classiques d'éclairer son lampion.

— Cette dame devait être une personne épouvantable pour que son trépas suscite tant de joie.

— Au contraire, seigneur commissaire ! Mme Wang était très appréciée. Elle était la seule personne autorisée à soigner le théier personnel de notre gouverneur. C'était une femme d'une moralité irréprochable.

Le mystère s'épaississait.

Chez les Wang, la défunte attendait déjà les visites, confortablement installée dans son cercueil laqué. Ti découvrit le corps d'une femme aux joues creuses, à la peau un peu jaune et parcheminée bien qu'elle ne parût pas plus de vingt-cinq ou

trente ans. Chaque visiteur prit la peine de s'incliner très bas devant la dépouille enveloppée de lin écrù.

Ti vit avec stupéfaction, au-dessus de sa tête, une bannière annonçant sans détour que la défunte avait mis fin à ses jours.

— Tiens ! Il y a donc des gens pour qui le divin séjour de Xifu n'est pas une raison de rester en vie ?

Hormis l'incongruité que constituait un suicide dans un lieu à ce point idyllique, cette conduite était vivement réprouvée par la morale ordinaire. Il était très mal vu d'endommager sans motif valable un corps qui ne vous avait été confié qu'en dépôt par vos ancêtres.

Il apparut que c'était précisément la fin prématurée de dame Wang qui l'avait rendue si populaire. On ne s'était passionné pour son sort qu'en apprenant son dessein de se laisser mourir de faim. Devenue veuve, cette femme héroïque avait choisi de renoncer à la vie pour rester fidèle à son époux, lui tenir compagnie dans l'au-delà et éviter d'être une charge pour sa famille. Trois bonnes actions en un seul geste ! Envisagé de manière positive, son sacrifice était la marque d'un dévouement et d'une piété filiale exemplaires.

— N'est-ce pas là l'idéal de toute épouse aimante et consciente de ses devoirs ? s'extasia le vieux professeur, les yeux humides.

Le mandarin tiqua. Dans son district, quand une personne connaissait une mort violente, il diligentait une enquête, se livrait à certaines observations afin de vérifier qu'il n'y avait pas là-dessous un acte réprimé par les lois, comme, par exemple, un meurtre. Puisque les autorités locales préféraient congratuler les survivants et échafauder des projets de réjouissances, il se lança de son propre chef dans un examen discret des conditions qui avaient entouré le décès.

L'habitude de laver et de rhabiller les morts aussitôt après qu'ils avaient poussé le dernier soupir entravait un peu ses investigations. S'il en avait eu le pouvoir, Ti aurait volontiers édicté l'interdiction absolue de toucher aux cadavres avant l'arrivée d'un juge, d'un sergent formé à ces sortes de choses ou, au moins, d'un médecin habilité par le yamen.

Il était, au reste, impossible d'étudier le corps, avec cette foule passionnée qui se pressait dans la salle principale. Le gouverneur était en train de saluer le cadavre comme s'il avait été en présence de Ch'ang-O, déesse de la lune, en chair et en os :

— Quelle abnégation ! Quelle force d'âme ! Voilà un exemple pour la jeunesse !

Ti le laissa à son extase et partit à la recherche d'une personne capable de lui montrer la chambre où cette action d'éclat avait été accomplie. Il mit la main sur une jeune servante qui aidait à la cuisine, au milieu d'une foule de voisines affairées. La moitié du quartier s'était mobilisée pour donner quelque chose à manger à tous ces gens, d'autant qu'il y avait là une grande partie des notabilités. En fait de ne pas représenter une charge pour ses parents, Mme Wang n'était pas morte à bon marché.

Suivi de son goûteur d'eau, Ti se fit mener à l'une des chambres qui ouvraient sur la petite cour intérieure et en profita pour se faire raconter ce qui s'était passé.

La jeune maîtresse était l'épouse d'un éternel étudiant qui n'avait jamais passé ses examens. Wang se louait comme poète pour des circonstances telles que soirées privées, mariages ou funérailles, une profession qui ne mettait guère à l'abri du besoin. Le couple n'ayant jamais eu d'enfant, il était douteux que la veuve trouve jamais à se remarier, à cause du soupçon de stérilité. Après que son époux eut succombé à un mal foudroyant, elle s'était retirée dans sa chambre pour attendre la mort. Ce vœu si beau avait été exaucé dès le troisième jour. Nukua, déesse des unions heureuses, n'avait pas permis qu'elle souffre davantage. À l'heure qu'il était, les chers époux étaient de nouveau réunis, c'était une bénédiction, tout le monde était content.

— J'ai vu cela, dit Ti, qui était apparemment le seul que cette issue miraculeuse ne satisfaisait pas.

Dès qu'il eut mis le pied dans la pièce meublée d'un lit clos et de quelques coffres à vêtements en bois gravé, une odeur déplaisante frappa ses narines.

— Ça sent le vomé, dit Lao Cheng en se pinçant le nez.

— Merci, je sais encore reconnaître ce genre d’effluve, répondit le magistrat, penché sur une tache répugnante qui avait ruiné la descente de lit en corde tressée.

La servante voulut rouler le tapis dégoûtant qui empestait la pièce, au cas où des gens vraiment importants se mettraient en tête de venir admirer le lieu du sacrifice. Ti l’en empêcha, il désirait examiner les traces puantes. Elles étaient jaunes et rouges. De la bile et du sang.

— Je croyais que ta maîtresse jeûnait.

— Elle n’avait rien mangé depuis trois jours, mais le thé l’aidait à poursuivre ses prières et sa méditation. C’était une sainte femme !

Ti chercha des yeux le service utilisé par la « sainte femme ». Sur le lit reposaient en effet un petit bol en terre vernissée couleur crème et sa soucoupe.

— Et la théière ?

On l’avait trouvée par terre. Ti imagina la scène qui avait dû se dérouler entre ces quatre murs : après avoir pris une gorgée, Mme Wang se sent affreusement mal, elle se lève pour chercher de l’aide, renverse la théière, tombe au sol et rend le contenu de son estomac, ce qui ne la sauve pas, car le produit néfaste est déjà passé dans les organes, et elle expire, conformément aux vœux du Ciel ou de quiconque lui a servi sa dernière tisane.

Sa longue expérience des situations criminelles fit concevoir au juge des doutes sur l’origine d’un si brutal décès. Trois jours de diète n’étaient pas suffisants pour emporter une personne en bonne santé. Sa consommation de thé aurait dû lui permettre de durer bien davantage. Autant dire que Mme Wang n’était pas morte de faim, mais d’empoisonnement, ce qui n’excluait d’ailleurs pas l’hypothèse du suicide.

Ti réclama la théière, avec l’espoir qu’elle contenait encore l’infusion. Hélas, non seulement on avait jeté son contenu, mais on l’avait brisée : il était bien connu que manger ou boire dans la vaisselle personnelle d’un mort portait malheur.

— J’aimerais bien voir où vous jetez les ordures, dit le mandarin.

— A vu de nez, par ici, seigneur, répondit Lao Cheng.

Quand Ti eut remonté la piste de la théière brisée, on en repêcha les morceaux dans le seau des déchets promis à la décharge. L'opération s'était interrompue à l'irruption des admirateurs du suicide par piété filiale.

Avant de se retirer, Ti traversa la pièce principale pour prendre congé du gouverneur :

— Je vous remercie de votre accueil. Ce banquet est une grande réussite. La surprise était pleine d'intérêt.

VI

Une indigestion de mensonges met le juge Ti au bord du trépas ; il gagne sa guérison aux dépens d'un marchand de thé.

En fin de compte, les seuls témoins de la mort de Mme Wang étaient les fragments de la théière. S'ils avaient pu parler, l'énigme aurait été résolue. Hélas, on n'était pas dans l'un de ces romans amusants où des magistrats faisaient citer au tribunal des ustensiles de ménage qui témoignaient devant eux dans les formes légales. La réalité était plus prosaïque et les juges du Dragon ne pouvaient guère compter que sur leur expérience et sur leur réflexion.

Un certain talent à s'entourer de conseillers avertis n'était pas inutile non plus, comme le démontra Lao Cheng lorsqu'il suggéra de faire infuser les éclats de terre cuite dans de l'eau chaude.

— Vous voulez faire un thé de théière..., dit Ti. L'idée est audacieuse.

— Cette tisane inusitée nous livrera peut-être quelque trace du poison employé pour assassiner Mme Wang, si tel a été le cas, précisa le goûteur d'eau.

Lao Cheng se procura une marmite neuve, qu'il lava avec soin pour éliminer le moindre grain de poussière. Les cuisiniers du seigneur K'iu acceptèrent de lui fournir une eau de montagne réservée aux « soupes de thé » les plus subtiles. La réputation de maître Ti avait fait le tour du palais : nul ne doutait qu'il s'agît de déguster quelque essence délicate, introuvable, récoltée par une nuit de pleine lune, au-dessus des nuages, par la blanche main d'une vierge née dans le courant d'une année faste.

Assis de part et d'autre du petit réchaud qu'ils avaient allumé dans l'appartement privé du magistrat, les deux hommes

attendirent que l'eau précieuse bouillît à grosses bulles pour y jeter les bouts de poterie.

« Matière étrangère », dit Lao Cheng quand il vit la couleur de la tisane. « Produit toxique », dit-il quand il eut respiré la vapeur qui s'élevait de la casserole. « Substance mortelle », ajouta-t-il après avoir tamponné sa langue d'un linge brièvement trempé dans le liquide. « Arsenic », conclut-il quand un oiseau qui venait de picorer des miettes de pain mouillées tomba raide mort, les yeux vitreux et la langue verte.

L'infusion se révélait bien plus empoisonnée qu'ils ne l'avaient supposé. Ils s'attendaient, au mieux, à y découvrir d'infimes traces que seules les papilles exercées du goûteur seraient parvenues à percevoir. C'était un vrai potage infernal qu'ils avaient entre les mains.

— Il est heureux que Mme Wang n'ait pas invité ses amies pour le thé, dit Ti : c'est un « suicide » collectif que nous aurions sur les bras.

L'expert en breuvages était effrayé et scandalisé. Ce *modus operandi* le touchait de trop près pour qu'il pût garder la placidité qu'exigeait la bienséance.

— Comment a-t-on osé intoxiquer une femme avec du thé ! C'est un outrage à ce divin produit ! Je souhaite que le barbare qui a commis ce crime périsse dans les souffrances prévues par la loi !

Il le vouait à finir découpé en fines lamelles par un bourreau dont l'art consisterait à le garder éveillé pendant au moins une heure et demie d'agonie insoutenable.

On avait envoyé Mme Wang rejoindre son époux dans l'au-delà. Le décès de ce dernier venait donc d'acquérir un immense intérêt aux yeux du magistrat. Il convenait d'interroger discrètement le savant qui l'avait soigné lors de sa dernière maladie. Or, pour faire venir à soi un médecin, le plus simple était de disposer d'un malade.

Ti se mit au lit et envoya prévenir An Ji qu'il était indisposé. Celui-ci se hâta de venir constater l'état de leur invité, qu'il trouva sous les couvertures, les traits crispés, son front moite curieusement parfumé au jasmin, en proie à des crampes

d'estomac qui le mettaient à la dernière extrémité. Le secrétaire pâlit en découvrant l'horrible tableau.

— Mon maître sera catastrophé d'apprendre que Votre Seigneurie est tombée malade sous son toit. Peut-être notre nourriture du Jiangnandong est-elle un peu trop grasse pour un organisme qui n'y est pas habitué. J'espère qu'il ne s'agira que d'un dérangement passager !

Ti poussa un râle à fendre l'âme.

— Je vais tout de suite prévenir Son Excellence ! déclara An Ji, incapable de supporter seul une si atroce nouvelle.

— Faites plutôt avertir le médecin ! parvint à articuler le mourant. Envoyez-moi le meilleur, celui qui s'occupe des constatations légales.

— Bien sûr, bien sûr, répéta An Ji avant de quitter la pièce d'un pas rapide.

— Ai-je bien joué ? demanda Ti, une fois le secrétaire parti.

— Votre Seigneurie est un acteur de premier plan, le félicita Lao Cheng. Nous aurons de la chance si l'honorable secrétaire ne revient pas avec un entrepreneur de pompes funèbres.

Une demi-heure plus tard, P'ong le Cinquième se présenta pour ausculter le moribond. Une fois qu'on eut fait sortir tout le monde pour préserver l'intimité du patient, Ti l'assaillit de propos qui n'avaient qu'un lien assez lointain avec son indigestion. Il voulait savoir qui était le poète Wang, s'il souffrait de quelque mal ancien et de quelle manière il était mort. M. P'ong mit ces incongruités sur le compte du délire. Il prit le pouls aux poignets et aux chevilles, mais le résultat inquiétant de son examen dut beaucoup à l'impossibilité où il était de se concentrer sous le feu de questions dont l'accablait son patient. De guerre lasse, il se résigna à entrer dans les lubies de ce dernier.

Des circonstances du décès, il ne pouvait pas dire grand-chose : on l'avait appelé alors que le pauvre Wang était déjà mort et bien mort.

— Chez lui ?

— Mais non, ici ! Wang est mort ici ! C'est aussi ce qui va vous arriver si vous ne me laissez pas vous examiner en paix.

Votre souffle vital *qi* est très affaibli et le flux *xue* de votre sang est erratique.

Plus que l'indigestion, le médecin commençait à croire que c'était une obsession morbide pour le trépas d'autrui qui occasionnait chez ce commissaire du thé le délabrement général dont il était l'objet.

Pour ce qui était du poète Wang, il avait été pris de convulsions alors qu'il passait la soirée au palais. Le gouverneur avait prié quelques amis à venir boire le thé, réciter de beaux textes et écouter de la musique – c'est-à-dire, vu la qualité des convives, s'alcooliser, échanger des plaisanteries grasses et regarder les évolutions de danseuses très décolletées. Il y avait là à peu près les mêmes personnes qu'au banquet de bienvenue : outre le gouverneur et le littérateur, on y avait vu le directeur de l'école et les trois plus riches planteurs de la région. Sans parler des quelques domestiques efficaces et invisibles qui assuraient le service pour le confort de tous.

P'ong le Cinquième prescrivit au juge Ti une série de tisanes aux fleurs de son jardin, des séances d'acupuncture prodiguées par son cousin P'ong le Troisième, et des massages revitalisants, art dans lequel sa tante Pétales-de-rose était passée maîtresse. Mais le cœur du traitement consisterait à fuir absolument toute idée macabre. Il recommanda au patient de profiter de cette belle cité où tout le monde vivait dans le bonheur et la richesse : nul doute qu'il y débusquerait le remède à sa mélancolie.

Ti connaissait au moins un couple à qui les bienfaits de Xifu n'avaient pas trop réussi. Il remercia le médecin et le renvoya après s'être fait prescrire des remèdes qu'il ne prendrait pas.

— Nous avons tout lieu de croire qu'un de nos trois planteurs est un assassin, dit Lao Cheng quand ils furent seuls.

— Pourquoi pas le gouverneur ou le directeur de l'école ? s'étonna Ti.

— Le gouverneur aurait pu faire assassiner le poète n'importe où, seigneur commissaire. Quant au directeur, il est vieux et respecté, je ne vois pas son intérêt dans cette affaire.

Ti admit qu'il y avait de la logique dans ce raisonnement.

La porte du pavillon s'ouvrit à la volée devant madame Troisième, qui se précipita au chevet de son mari. La rumeur

assurait qu'il était à la dernière extrémité. Agenouillée près du lit où il agonisait, dame Tsao se tordit les mains et ébouriffa ses cheveux de façon à bien signifier à toute la domesticité à quel point son angoisse était insupportable. Une fois la porte refermée, elle se releva et remit de l'ordre dans sa toilette, sous les yeux ahuris du goûteur d'eau.

— Maladie professionnelle ? demanda-t-elle.

— Maladie professionnelle, confirma son époux en se redressant sur ses coussins.

— Meurtre ou simple malversation ?

— Meurtre, peut-être même les deux, dit Ti.

— Dois-je hurler à la mort en sortant de chez Votre Excellence, ou bien une simple larme au coin de l'œil suffira-t-elle ?

— Un léger pli d'inquiétude sur votre joli front fera l'affaire. Je n'ai pas l'intention de garder le lit très longtemps.

Dame Tsao s'inclina et quitta le pavillon avec la mine d'une épouse aimante que sa conversation avec le cher patient n'avait qu'à demi rassurée.

Ti décida de mettre la main sur les convives qui avaient assisté à l'ultime apparition publique du poète Wang. Il demanda à un serviteur si l'un des cinq survivants était au palais en ce moment. Le gouverneur était sorti, le directeur de l'école prodiguait son enseignement à ses élèves, mais le planteur Lei Chih-tui était chez le secrétaire An Ji pour régler les modalités de la récolte du tribut.

« La récolte du tribut ! » songea Ti. Il l'avait presque oubliée. Il allait devoir avancer plus vite dans son enquête, avant que cette corvée ne vienne interrompre des investigations plus passionnantes que le seraient jamais les feuilles de thé.

Lao Cheng alla prévenir le planteur Lei que le commissaire du thé désirait le voir. Flatté d'être convié à un tête à tête avec un si brillant personnage, Lei Chih-tui se rendit à l'invitation d'un bon pas. Quand il sut que Sa Seigneurie allait le recevoir dans sa chambre pour cause de maladie, son pas ralentit sensiblement. Et quand il apprit que le mal était peut-être contagieux, en tout cas incurable, il fallut presque le pousser

pour lui faire monter les dernières marches qui menaient à la terrasse.

Une fois en présence du foyer d'infection, il se campa à deux pas du lit et présenta ses regrets en se couvrant la bouche avec la manche de sa tunique de soie.

— Cela ne sera rien, votre présence est déjà un baume pour mon corps meurtri, dit aimablement le mandarin avec un pauvre sourire.

Lei Chih-tui émit le vœu — foncièrement sincère — de le voir se rétablir au plus vite.

— Comme c'est aimable à vous ! Puisque vous le proposez si gentiment, je vais profiter de votre bras pour la petite promenade que m'a prescrite le médecin P'ong. Il m'a recommandé de faire quelques pas dans un endroit bien aéré, au bord d'un lac, par exemple. Voyez-vous où je pourrais aller ?

Lei Chih-tui lui indiqua l'étang du parc, un lieu qui correspondait à cette description et qui, surtout, était tout proche ; le contact avec ce commissaire atteint d'on ne savait quelle cochonnerie n'en serait que plus court.

Ti se dressa hors de son lit, l'empoigna fermement et l'entraîna dehors. Le témoin ne risquait pas de lui échapper. Il nota que Lei Chih-tui détournait la tête chaque fois qu'il s'adressait à lui. Il ignorait si cet homme était adepte des poisons, mais il redoutait les miasmes, c'était un point établi.

Au pied de la colline avait été creusé un étang qui était à présent rempli de lotus aux larges feuilles aériennes. Le coup d'œil était superbe, même si les fleurs étaient fermées à cette période de l'année. Les iris d'eau, en revanche, exposaient au soleil leurs pétales bleutés. On avait rassemblé dans cet endroit magnifique plusieurs éléments de paysages célèbres. Des rochers aux formes curieuses venus des monts de l'Ouest avaient été assemblés de façon à créer des cavernes, des grottes et de minuscules cascades. Les rives se découpaient en collines, bosquets de saules, boqueteaux de bambous et de pins tordus, arbres que leur floraison printanière rendait somptueux. Tout concourrait à créer une ambiance poétique favorable à la méditation et à l'art du thé.

Lao Cheng suivait le mandarin, qui s'appuyait constamment sur sa victime.

— Votre Excellence se sent-elle assez bien, maintenant ? demanda Lei Chih-tui, pressé de rallier des contrées moins sujettes à la contagion.

— Je me sens déjà mieux, dit Ti en raffermissant sa prise. Pour que mon état s'améliore, vous allez me raconter cette fameuse soirée de thé et de culture à laquelle M. Wang n'a pas survécu. Où avez-vous donc dîné ?

M. Lei désigna une île artificielle qu'un pont en zigzag reliait à la rive. On y avait édifié un kiosque de forme hexagonale, surmonté d'un toit aux courbes fantaisistes. Une fois à l'intérieur, Ti constata que les murs étaient faits de panneaux coulissants, sortes d'écrans amovibles en papier de riz translucide tendu sur des cadres en bois. On pouvait facilement les plier ou les déplier selon le temps qu'il faisait, de jour comme de nuit. L'installation permettait de choisir quelle partie du paysage serait visible, selon l'humeur ou la saison. On apercevait ici les rochers gris, là le bois de bambous, les iris d'eau ou la cascade. En automne, on devait y admirer le coucher du soleil sur les massifs de chrysanthèmes, en hiver, la neige sous un rayon de lune.

La petite pièce était chauffée par un brasero à charbon de bois dont l'absence de fumée préservait les fragrances du thé le plus délicat. De confortables coussins et des tabourets de céramique permettaient de s'asseoir autour d'une table basse.

Ti voulut se faire préciser où chacun était assis. Hélas, Lei Chih-tui ne se souvenait pas bien des autres convives. La fin brutale du poète Wang lui avait brouillé la mémoire. Il indiqua néanmoins sa propre place. Il s'en souvenait car il avait admiré toute la soirée les rochers aux formes tourmentées, bien visibles par la fenêtre ouverte en face de lui.

Le mandarin nota la présence de lanternes en corne peinte suspendues aux poutres, un mode d'éclairage aussi élégant que coûteux.

— Je ne vois pas de couverts.

Lei Chih-tui eut une moue de mépris pour leur hôte. Il expliqua que ce dernier avait une habitude assez déplaisante.

Cet amoureux de tous les luxes, si imbu de son importance, ne fournissait de couverts en or qu'aux invités de la première distinction, même si les maîtres du thé désapprouvaient l'usage de vaisselle métallique, accusée de corrompre le goût. Pour remuer les feuilles ou les ôter, les autres convives devaient se contenter de cuillers correspondant à leur statut social. On leur en distribuait en argent, en fer et, aux plus humbles, en bambou.

Le juge Ti poussa un soupir. Ce K'iu Sinfu était décidément d'une vanité désespérante. Il jeta un coup d'œil circulaire. L'attirail en question devait être rangé dans une resserre. Pour sa part, il n'était pas assez riche pour offrir à ses invités autre chose que des baguettes en bois. Au moins, cela leur ôtait un sujet de critique une fois la fête finie.

VII

La ville de Xifu déploie pour le juge Ti la suite infinie de ses plaisirs nocturnes ; le mandarin embauche un assistant poilu et habile de ses mains.

Ti voulut examiner le kiosque pouce par pouce.

— Vous, reniflez partout, ordonna-t-il à Lao Cheng. Dites-moi si vous relevez des odeurs suspectes.

Le goûteur s'exécuta, quoique vexé de se voir traiter comme un chien de chasse.

De plus en plus nerveux, le planter Lei passa la main dans ses cheveux gras.

— Il y a quelque chose que vous voulez me dire, peut-être ? demanda Ti sans le gratifier d'un regard.

Lei Chih-tui blêmit.

— Votre Seigneurie ne se sent plus souffrante ? articula-t-il péniblement.

— Moins que vous, je crois, répondit le juge, qui le scrutait à présent de ses yeux noirs.

Il était bien décidé à ne pas lâcher le riche cultivateur qu'il n'eût révélé ce qu'il savait, tout comme il allait faire parler ce joli pavillon où s'était perpétré un crime affreux. Les faits étaient récents, des traces et des indices subsistaient certainement, n'attendant que l'intelligence d'un mandarin aguerri pour livrer leur secret.

Ti venait de s'agenouiller près d'un panneau amovible quand des cris retentirent sur le rivage. Par une fenêtre ouverte, il vit le gouverneur dévaler le chemin empierré, suivi par des domestiques affolés et par deux chaises à porteurs. L'enquêteur eut beau se précipiter à l'extérieur pour les sommer de s'arrêter, les nouveaux venus s'engagèrent sur le pont en zigzag, rallièrent l'île de plaisir et envahirent le kiosque à la vitesse d'une

cavalerie mongole. Un instant plus tard, une dizaine de souliers malpropres piétinaient le sol que Ti avait prévu de passer au peigne fin.

— L'honorables commissaire du thé n'aurait jamais dû se lever ! le gronda K'iü Sinfu. S'il lui arrivait malheur à l'intérieur de mon humble maison, comment ne perdrais-je pas la face vis-à-vis de la chancellerie ?

Afin d'écartier ce désagrément, on empoigna le malade, on l'assit de force dans l'une des chaises, et deux solides gaillards entreprirent de le rapatrier vers le logement des invités. Soucieux de ne pas se placer un cran en dessous de son hôte, le gouverneur prit place dans l'autre véhicule, si bien que les deux hommes cheminèrent de conserve sur le sentier qui grimpait à flanc de coteau. Lei Chih-tui en profita pour s'esquiver avec la rapidité d'un rossignol dont la volière est restée ouverte.

— Je vais mieux ! Laissez-moi descendre ! Je me sens la force d'un jeune buffle ! ne cessait de clamer le faux patient pris à son propre piège.

— Je verrais comme une bénédiction céleste que Votre Seigneurie se rétablisse d'ici demain matin, dit le gouverneur. C'est la troisième lune, les premières pluies sont tombées, les devins annoncent une journée sèche et froide. C'est par ailleurs un jour faste du calendrier officiel : toutes les conditions sont réunies pour une récolte d'exception. Peut-être une nuit de repos permettra-t-elle à Votre Seigneurie de nous guider dans la préparation du tribut.

Le mandarin avait tout à fait perdu de vue ces histoires de récolte impériale.

— Ne pourrait-on différer de quelques jours ?

— Hélas, comme Votre Seigneurie le sait bien, le printemps a l'interdiction de débuter tant que notre empereur n'a pas reçu son premier arrivage de thé. Voilà une lourde responsabilité sur nos frêles épaules.

Ti l'assura qu'il n'avait pas l'intention de retarder le printemps, il serait donc sur pied à la première heure pour accomplir son devoir. S'il était certain d'être physiquement en mesure de le faire, il était loin, en revanche, de posséder les

connaissances nécessaires pour commander de telles opérations.

Une fois qu'on l'eut enfoui sous les couvertures et qu'on se fut retiré pour le laisser reprendre des forces, Ti reçut Lao Cheng seul à seul, avec cette fois la mine pâle et les traits tirés d'un vrai malade. Comment allait-il s'en sortir en présence de tout ce monde habitué à cultiver, trier et chauffer les précieuses feuilles dans les règles de l'art ? Le moindre gamin de ces vallons en savait plus que lui !

— Je ne doute pas que les remarquables capacités intellectuelles de Votre Seigneurie ne la mettent à portée d'acquérir en quelques heures les connaissances d'un véritable maître, affirma le goûteur d'eau, qui avait des dispositions pour une carrière dans la diplomatie.

Ti délaissa le bouillon maigre concocté pour lui dans les cuisines. Il se fit exposer le déroulement de la cueillette en dégustant un assortiment de mets délicieusement gras, beignets, pâtés, œufs de pigeons et de vanneaux pochés, sous l'œil marri du goûteur de thé qui les avait commandés pour lui-même.

Chaque cour royale avait sa boisson emblématique. Chez les Ouïghours, c'était le lait de chameau fermenté. Les Huns buvaient le sang de leurs chevaux encore vivants. Chez les Turcs bleus, on consommait des quantités phénoménales d'alcool qui aidaient à endurer le froid des steppes. Dans les montagnes du Tibet, c'était le thé au beurre de yak mêlé de gros sel. À Chang-an, capitale des Tang, on ne prisait que le thé de Xifu, première récolte de printemps, pousses fraîches, coteaux exposés au sud. Sa Majesté en faisait convoyer par bateaux entiers, on le conservait dans la Cité interdite, et son entourage s'en délectait tout au long de l'année, depuis le chancelier jusqu'au plus modeste eunuque.

Un rapide tour de la question permit de cerner l'étendue des connaissances de Ti en la matière. Même ce qu'il croyait savoir se révéla à ce point faux ou inexact qu'il valait mieux l'oublier.

— Eh bien ! Il va être beau, le tribut, cette année ! se lamenta le juge.

Il espéra que l'empereur ne ferait pas trop le difficile.

— À votre avis, quel est l'élément indispensable à la récolte ? l'interrogea Lao Cheng.

— De larges paniers ? Des sandales solides ?

— Des jeunes filles, noble juge. La jeune fille est le point essentiel de la culture du thé. Sans jeune fille, pas de cueillette. Les planteurs ont besoin de doigts fins et d'ongles longs pour pincer les plants et couper les tiges.

Madame Troisième arriva sur ces entrefaites pour souhaiter la bonne nuit à son époux. Elle devait avoir eu vent, elle aussi, des particularités de l'exercice, car elle avait pris la ferme résolution d'y participer. Le goûteur d'eau jugea l'idée saugrenue.

— Noble dame des Ti, c'est là une tâche fatigante et salissante !

— J'ai prévu un tablier et des souliers confortables, répondit dame Tsao, bien décidée à se mêler aux ramasseuses.

Les servantes du palais venaient de lui parler du « cœur ardent » des demoiselles du thé, célèbres pour leur charme et leur fraîcheur. Elle avait bien compris que son mari irait superviser les travaux champêtres au milieu d'une nuée de belles filles à marier.

— Le devoir d'une bonne compagne est de veiller sur son époux qui relève à peine de maladie.

Surtout lorsqu'il était environné de femmes.

— Voyons, se défendit Ti. J'ai déjà trois adorables épouses à la maison. Que pourrait-il m'arriver ?

— D'en avoir quatre.

Dame Tsao n'aurait pu se présenter la tête haute devant les deux autres compagnes si leur mari nouait un nouvel hyménée durant le voyage. Il n'était pas le seul à devoir mener à bien une mission confiée par des autorités suprêmes. Elle avait par ailleurs un autre sujet d'inquiétude :

— Si je comprends bien, un meurtre a été commis dans les parages...

— Deux, au moins, précisa son époux.

Dame Tsao poussa un profond soupir.

— Vous auriez dû vous faire accompagner de vos lieutenants, surtout des deux gros musculeux, là.

— Vous savez bien que j'ai envoyé Ma Jong et Tsiao Tai régler une affaire délicate dans le village des Yu.

Dame Tsao doutait que ces deux balourds fussent capables de régler une affaire délicate. Ils auraient été bien plus à leur place à Xifu, pour faire un rempart de leurs corps à leur maître et à sa moitié, trop jeune, trop belle et trop gracieuse pour tomber sous les coups d'un pervers. Elle se retira, soucieuse de regagner ses appartements avant que l'obscurité ne donne au criminel une occasion facile d'en finir avec les honnêtes gens de passage.

Au bout de deux heures, Lao Cheng abandonna l'espoir d'inculquer à son employeur les rudiments de l'art du thé. Mieux valait qu'il se repose, de manière à arriver à la plantation l'esprit clair. Pour le reste, on s'en remettrait à la compréhension du dieu du thé représenté en effigie dans la grand-salle, à qui le goûteur se hâta d'aller faire la plus grosse offrande à sa portée.

Dès que Lao Cheng eut disparu, Ti quitta son lit, troqua sa robe verte mandarinale pour la tenue simple et discrète qu'il emportait toujours dans ses bagages. Le plus délicat était de replier soigneusement sa barbe afin de la faire paraître plus courte ; le superbe emblème de la magistrature se conjuguait mal avec l'anonymat des enquêtes feutrées. Des souliers de toile aux pieds, un bonnet de chanvre gris sur la tête, il se glissa hors du pavillon et descendit d'un pas pressé les marches des terrasses éclairées aux flambeaux. La première difficulté fut de se faire reconnaître du planton, qui ne s'attendait pas à voir Sa Seigneurie vêtue en citoyen ordinaire. L'homme comprit mieux l'utilité de cet incognito lorsque le commissaire du thé lui demanda, avec un air complice, quel était le meilleur « établissement de fleurs » de leur jolie bourgade. Une fois établi qu'il allait traîner ses manches dans les mauvais lieux, Ti fit jurer le secret au garde, il s'assura que la consigne serait passée au remplaçant afin qu'il pût rentrer lorsque les plaisirs de Xifu se seraient taris, il lui emprunta une lanterne en papier et disparut dans la pénombre de l'avenue centrale, avec la

recommandation de tourner à droite pour rejoindre le quartier des saules.

Il tourna à gauche, vers celui des bourgeois de la classe laborieuse.

Comme il s'y attendait, la maison des Wang était illuminée comme au jour de l'An. La veillée funèbre avait pris des allures de réception mondaine, c'était l'événement social de la quinzaine. Nul doute que chaque notable de Xifu voulait y être vu. C'était tout le contraire pour le juge Ti, dont la tenue, d'une simplicité miteuse, destinée à lui permettre d'évoluer avec discrétion, le fit prendre pour un membre de la domesticité.

Debout contre une paroi, comme s'il attendait un ordre, il eut tout loisir de voir le père de la défunte parader dans la salle commune, devant le cercueil ouvert, au milieu des invités, pour recueillir compliments et cadeaux.

Ti s'était si bien fondu dans le décor qu'on lui fit porter des tabourets. Des invités l'envoyèrent sans gêne à la cuisine chercher à manger. On le chargea de remettre aux matrones les provisions de bouche, volailles et pièces de gibier, que la maîtresse de maison aurait la bonté de faire accommoder de la bonne façon. La maison endeuillée était devenue l'auberge à la mode.

Embarrassé de plumes et de poils, Ti traversa la cour et pénétra dans les communs, où s'activait un groupe de cuisinières. Dans un coin, assise sur un panier, la mère de la défunte regardait d'un œil vague les servantes et les voisines qui s'ingéniaient à nourrir cette foule d'importuns venus honorer le clan.

Ti se délestait de son fardeau sur le premier bout de table disponible et présenta ses condoléances sur un ton plus approprié que les exclamations admiratives qui ébranlaient ces murs depuis la mi-journée. Il engagea la pauvre femme à évoquer le souvenir de la chère disparue.

Comme leur ménage n'avait pas eu de fils, M. Wang père avait marié sa demoiselle à un homme du même nom qu'eux, qui avait reçu la qualité de « gendre adopté », ce qui permettait la perpétuation du culte familial. Le poète ne gagnait pas grand-chose, mais son épouse avait un emploi peu fatigant : elle

soignait le théier personnel de Son Excellence, que nul autre n'était autorisé à toucher. Elle devait pour cela veiller à sa propre hygiène, avoir toujours des mains impeccables, ne porter ni parfums, ni pâtes, ni poudres, ni onguents de beauté. Elle avait en revanche le privilège de se faire bichonner par les femmes du palais. On pouvait dire que c'était une bonne place. Elle avait été choisie en raison de ses nombreuses qualités et de l'exceptionnelle conjonction astrale de sa naissance. Elle était née l'année d'une bonne cuvée, le mois où les théiers arrivent à maturation. Les astres la désignaient pour cet emploi. Par ailleurs, elle était l'épouse d'un poète bien introduit, ce qui ne gâtait rien.

— Ma fille était destinée à connaître une vie extraordinaire ! dit Mme Wang avant de fondre en larmes dans ses manches.

La fin glorieuse de son enfant la remplissait moins de félicité que son époux.

Un petit serviteur vêtu d'une robe chamarrée s'inclina vers eux depuis le seuil de la cuisine.

— Le père infortuné demande pourquoi les entrées aux cinq couleurs et le vin d'arak au bain-marie n'ont pas encore été servis.

La réclamation fit naître des mines accablées dans toute la cuisine. Ti disposa quelques mets sur un plateau et se chargea d'assaisonner les plats demandés par le père infortuné.

— Tu donneras ce bol et cette tasse au maître de maison, recommanda-t-il au gamin. Il a bien mérité de recevoir un traitement à la hauteur de son chagrin.

Le mandarin quitta la maison des Wang au moment où le père de famille, la gorge brûlée par de la racine de gingembre à l'ail pimenté, tentait d'éteindre le feu avec une liqueur de serpent à décaper les marmites.

Alors qu'il approchait de l'avenue centrale qui menait tout droit à la résidence du gouverneur, Ti remarqua un vaste rassemblement aux flambeaux devant un beau portail laqué. Ici aussi, on distribuait largement à manger aux démunis — les mêmes qu'au temple abandonné, pour ce qu'il en voyait. « Décidément, les riches d'ici ont la bonté chevillée au corps », se dit-il.

Il y avait quelque chose d'étrange dans la manière d'effectuer cette distribution. M. Qai, l'un des trois planteurs avec qui il avait déjeuné, dirigeait en personne les opérations. Cet homme veillait à ce que chaque bol soit bien rempli de la soupe grasse concoctée sur ses fourneaux, et pourtant il y avait là une bonne douzaine de quémandeurs à satisfaire. A Xifu, la charité n'était pas un vain mot. Dans les autres villes, les gens pieux s'en acquittaient en général par quelques piécettes lancées à la volée.

À deux rues de là, Ti avisa un autre beau portail, où était épinglee cette inscription :

*Mendiants, nous avons donné il y a deux jours,
passez votre chemin.*

Il aborda un marchand de lait fermenté qui traversait, une grosse cruche enveloppée dans un filet de jonc tressé.

— Qui habite ici ?

— C'est la maison du planteur Su Li-ping, ce radin.

— Comment, radin ? s'étonna Ti. Il est écrit là qu'il a nourri les pauvres il y a deux jours !

— C'est pour se faire pardonner toutes ses autres pingreries, conclut le commerçant ambulant en reprenant son chemin.

Ti rentra au palais avec la satisfaction d'avoir profité de sa soirée autant qu'il était possible. Il connaissait mieux le mode de vie de la défunte Mme Wang et avait assisté au curieux rite de la générosité tel qu'il s'exerçait à Xifu. Or tout ce qui était inhabituel, bizarre ou insensé était susceptible de contrarier le respect de la loi ou ceux qui en avaient la charge.

Une fois qu'il eut franchi la cour d'honneur, où le planton le fit pénétrer avec un sourire du plus mauvais aloi, Ti se fit discret pour gravir l'escalier des terrasses. Le service terminé, les serviteurs étaient allés se coucher, les torches avaient été éteintes, seules les entrées des pavillons étaient éclairées par une timide lanterne suspendue au linteaum. Convaincu de pouvoir retrouver ses appartements dans le noir complet, Ti négligea de compter les étages et se fia à ce qu'il croyait savoir de la configuration des lieux. Après s'être cogné les pieds dans

tout un tas d'obstacles, marches, potiches, dont il n'avait aucun souvenir, il s'arrêta devant une porte toute semblable à la sienne, mais où, de près, on lisait l'inscription « lingerie ».

En se juchant sur un pot où poussait un arbuste ornemental, il parvint à décrocher le lampion qui l'avait attiré jusque-là comme un insecte nocturne et partit en sens contraire, certain de retrouver très vite son chemin grâce à ses légendaires aptitudes intellectuelles.

Si la résidence était un paradis le jour, elle devenait, plongée dans les ténèbres, un enchevêtrement d'escaliers et de bâtiments d'apparence similaire, d'où le néophyte, même doué d'un esprit supérieur, pouvait croire ne sortir jamais. Un bon quart d'heure d'errance plus tard, force lui fut d'admettre qu'il s'était égaré dans Dieu sait quel recoin de ce labyrinthe aussi ténébreux qu'un tombeau. Il se trouvait à présent dans un corridor à ciel ouvert dont la seule porte donnait sur une cour arborée. Il y pénétra avec l'espoir de réveiller quelque domestique discret qui le remettrait sur la bonne voie.

Dès qu'il fut à l'intérieur, Ti comprit que l'endroit n'était pas destiné au logement. La cour était aussi étrange que déserte. Outre des vasques remplies d'eau, il y avait là un vaste échafaudage de poutres, à demi recouvert de bâches, qui faisait comme une moitié de chapiteau. Au milieu, dans la partie dénudée, poussait un arbre dont les branches s'élevaient au-dessus des toits. Ti reconnut la feuille caractéristique du thé. Il était en présence du fameux théier personnel du gouverneur, que nul n'était censé approcher, hormis la défunte Mme Wang. Un autre fait bizarre s'ajouta donc à la liste de ceux qu'il venait de constater : la porte de ce sanctuaire était ouverte, en pleine nuit, ce qui jetait un doute sur les mesures de sécurité en vigueur dans cette maison.

Il y eut un bruit de pas dans le corridor par lequel le mandarin était venu. Peu désireux d'être surpris dans un lieu interdit où il était entré par accident, il souffla vivement la flamme de son lampion et se rencontra derrière un pilier de l'échafaudage.

Une mince silhouette s'encadra dans l'entrebâillement de la porte. Une lanterne à la main, l'inconnu pénétra dans la cour

après s'être assuré que rien ne bougeait. Il se pencha sur les feuilles avec un intérêt évident, puis recueillit un peu d'eau des vasques dans le creux de sa main pour la porter à sa bouche. Ti en conclut qu'il s'agissait de Lao Cheng, venu percer les mystères du thé privé de M. K'iu.

Le goûteur parti, Ti s'apprêtait à s'esquiver à son tour quand un autre individu fantomatique apparut sur le seuil de ce lieu prétendument réservé. Il sembla au juge que c'était cette fois le secrétaire An Ji qui lui coupait la retraite. Au moins cet intrus-là avait-il l'excuse de ses fonctions pour vagabonder entre ces murs. Ti attendit qu'il aille farfouiller dans les outils de jardinage, à l'autre bout de la cour, pour s'esquiver à pas feutrés.

Toujours à la recherche du bon escalier, le mandarin passa devant les appartements privés du gouverneur. Par une fenêtre ouverte, il vit K'iu Sinfu allongé sur une natte, en train de se faire masser, oindre et manucurer par cinq femmes en même temps. Il en déduisit que ce goût pour l'excès ne se limitait pas aux folies architecturales ou à l'agriculture. Il en conclut aussi que la cueillette impériale était à Xifu un événement aussi important que la fête du Double 9⁴ partout ailleurs.

Il perçut un raffut de cavalcades et de cris qui se rapprochaient :

— Il est ici ! Apprenons-lui à venir fouiner chez le gouverneur !

Caché derrière une colonne, Ti vit des serviteurs armés de bâtons poursuivre un intrus qui sautait de toit en toit comme ces démons arboricoles *t'ien-kou* des récits populaires. Il reconnut l'adresse des chevaliers des vertes forêts, c'est-à-dire des voleurs professionnels. Le cambrioleur était emmitouflé de telle façon qu'on n'avait aucune chance de discerner ses traits. Un instant, Ti crut que le monte-en-l'air allait succomber à la traque ; ses ennemis lui lancèrent une volée de lances, le fuyard faillit perdre l'équilibre, un objet tomba de sa manche sur les tuiles du toit avec un bruit métallique. Mais l'homme se reprit et

⁴Le neuvième jour de la neuvième lune. Le chiffre « neuf » est l'emblème de l'empereur et homophone du mot « éternité ».

bondit sur l'édifice suivant. Il ne lui fallut pas longtemps pour semer ses poursuivants collés au sol, telle une chauve-souris se riant de chiens de garde patauds et bruyants. La nuit au palais était décidément pleine de surprises.

Ti croyait en avoir épuisé la liste lorsqu'il tomba nez à nez avec un gnome poilu posté devant une porte qui, il en était sûr, cette fois, ouvrait sur son appartement. Il approcha la lanterne décrochée trois terrasses plus bas.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? se demanda-t-il à haute voix en découvrant la chose grotesque accroupie sur le dallage.

Un être velu et grimaçant le dévisageait en retroussant ses babines.

— Qu'est-ce que tu fais ici, mon bonhomme ? dit le mandarin.

Après lui avoir accordé un regard peu intéressé, le singe reporta son attention sur un objet rond, certainement volé dans l'une des chambres, ce qui répondit à la question. Le juge tira de sa manche un biscuit pris chez les Wang et le tendit à l'animal. Comme il l'avait prévu, celui-ci dédaigna aussitôt l'objet non comestible pour s'emparer du gâteau.

Tandis que le macaque s'écartait pour grignoter le résultat de cet échange providentiel, le juge regarda ce qu'il venait d'acquérir. C'était une médaille frappée à l'emblème d'un tribunal de sous-préfecture. Soit le fuyard avait eu l'audace de dérober un insigne officiel, soit il s'agissait d'un policier en mission, ce qui ouvrait des perspectives bien plus intéressantes au magistrat. Il couva d'un œil reconnaissant la créature à fourrure qui mastiquait son butin. Enfin quelqu'un l'aidait dans son enquête ! Il tapota affectueusement le crâne de ce parfait petit auxiliaire de police tel qu'il lui en aurait fallu davantage.

Rebuté peut-être par ces familiarités entre gens qui se connaissaient à peine, le petit détective sauta sur la branche d'un cerisier décoratif, à laquelle il resta suspendu par les membres antérieurs, et entreprit de se gratter les fesses avec ce qui lui servait de pied.

« Ces animaux sont bénis des dieux », se dit le juge. Il aurait été pour sa part bien en peine de se rappeler le temps où il était capable de faire de même.

VIII

Le juge Ti découvre dans la cueillette du thé des agréments insoupçonnés ; il commence à soupçonner une source criminelle dans l'opulence des planteurs de Xifu.

Ti avait enfin réussi à regagner la bonne terrasse, le bon pavillon, ses appartements et son lit. Il lui sembla qu'il venait de s'assoupir lorsqu'on gratta à la porte. Une cohorte d'esclaves entra en compagnie de Lao Cheng, très excité par l'événement. Le juge n'avait pas songé que « la première heure » signifiait l'heure du chat⁵. Le goûteur lui rappela qu'une cueillette dans les règles de l'art débutait avant l'aube, lorsque le parfum de la plante est le plus délicat.

— Et ma délicatesse à moi, qui s'en soucie ? grommela le mandarin tandis qu'on l'habillait avec autant de facilité que s'il s'agissait de faire endosser une liquette à un ours.

— Votre Seigneurie ne voudrait pas que Sa Majesté boive toute l'année un thé médiocre récolté en plein soleil, je suis sûr, dit Lao Cheng.

Ti enfila d'un geste vif les larges manches de sa robe. Servir de l'eau de lessive à l'empereur était une expérience à éviter.

Ils rejoignirent dans la cour d'honneur le reste des habitants du palais, tous sur le pied de guerre. Les cuisiniers distribuaient des pains fourrés tout chauds dont les employés bourraient leurs ceintures. Dame Tsao était abritée sous un immense chapeau de paille agrémenté d'une voilette. On se mit en route à pied, à la lumière des lampions, sur l'avenue encore plongée dans l'obscurité. Des jeunes filles rieuses se mêlaient au groupe à chaque carrefour. Le salaire généreux qu'elles recevaient

5De 5 à 7 heures du matin.

dans quelques heures compensait amplement l'obligation de se lever si tôt et garantissait leur bonne humeur.

— C'est charmant ! dit Ti, enchanté de cette joyeuse compagnie.

— Oui, je suis bien contente d'être venue, dit sa Troisième, qui portait un regard assez différent sur cette invasion de péronnelles.

Passé les limites de la ville, on chemina entre des collines à pente douce, sur un sol blanc et sablonneux. L'hiver n'était pas tout à fait fini, un vent glacial descendu des montagnes fouettait le coteau. Lao Cheng s'écartait pour goûter l'eau de chaque torrent, fontaine ou ruisseau qu'ils rencontraient. Ti se demanda ce qu'il avait à se précipiter ainsi sur la moindre source. Était-il atteint de pépie ?

Les gens du palais se mirent à frapper sur des tambours.

— C'est pour scander la marche ? demanda Ti.

— Non, seigneur commissaire, dit le secrétaire An Ji. C'est pour éloigner les serpents.

Lao Cheng s'approcha tout près du magistrat.

— Il serait bon, à l'avenir, que Votre Seigneurie me pose à moi les questions dont elle est censée connaître les réponses, si je peux me permettre.

Ti n'entendit pas la mise en garde, il était occupé à regarder où il posait le pied. Il avisa le gouverneur, qui suivait poliment à deux pas derrière lui.

— Je vous en prie, passez devant, vous êtes le maître, dit-il à K'iù Sinfu, dont il s'efforça de ne pas quitter le sillage.

Le vallon des jardins de thé était parcouru d'interminables boudins verts. On aurait dit que la nature, éprise de symétrie jusqu'à l'outrance, avait tiré de longs traits parallèles sur toute la hauteur des coteaux. C'était les arbres à thé, taillés à hauteur d'homme, ou plutôt à hauteur de femme. La rationalité humaine et la fécondité du sol s'étaient alliées pour produire ce paysage d'un autre monde, improbable et magique.

La zone la plus riche s'appelait « le hameau de la famille Sin ». Comme souvent en Chine, on le désignait par le nom le plus répandu chez ses habitants. Ti releva une incongruité : les principaux cultivateurs qu'on lui avait présentés avaient des

patronymes différents. Mais il était pour l'heure trop occupé à surveiller ses pieds pour entamer un débat de généalogie.

De solides garçons attendaient à l'entrée de la plantation, autre motif de satisfaction pour les demoiselles du thé. C'était l'occasion de rencontrer de jeunes célibataires venus des villages alentour pour faire chauffer les fours qu'elles approvisionneraient en feuilles à sécher.

La délégation du palais fut accueillie par les planteurs et leurs contremaîtres, réunis devant un petit temple dédié au dieu local. Ti vit venir le moment où l'on attendrait de lui des conseils pratiques qu'il serait bien en peine de fournir.

— Contentez-vous d'opiner du chef avec un air pénétré, lui recommanda tout bas Lao Cheng.

Le mandarin eut l'impression d'être un de ces bouddhas de terre cuite articulés, qui hochent perpétuellement leur tête au sourire béat pour bénir les passants.

MM. Lei, Qai et Su étaient propriétaires des trois parcelles les plus précieuses d'une région où se cultivait le meilleur thé, autant dire qu'ils étaient les bienheureux des bienheureux. Lei Chih-tui ne put éviter de venir saluer le magistrat, mais il réduisit la courtoisie au strict minimum et s'arrangea ensuite pour l'éviter. Ti lui accorda un sursis et guetta le moment propice pour épingle l'un des deux autres.

Il convenait d'utiliser au mieux le temps qui les séparait encore de l'aube. Les contremaîtres ordonnèrent aux cueilleuses de se mettre en ligne. Elles devaient avoir les cheveux propres, n'exhaler aucune odeur corporelle ni aucun parfum, et furent priées de présenter leurs mains pour le contrôle des ongles, qui devaient être longs et immaculés. Seule dame Tsao garda les siennes dans ses manches.

— Eh bien ! grogna un employé. Tu fais ta mijaurée, ma petite ?

Un serviteur du palais s'empressa d'aller chuchoter à l'oreille du butor que la noble dame des Ti n'avait pas à se plier à l'inspection et qu'il s'exposait à subir le bâton s'il s'obstinait à lui manquer de respect. Le contremaître posa sur la dame un regard surpris, puis passa à la suivante en se disant que le snobisme de ces amateurs de thé ne connaissait plus de bornes.

Si l'on continuait ainsi, il leur faudrait bientôt des princesses pour récolter ce tribut.

Les planteurs demandèrent à Ti s'il souhaitait que l'on commençât par le sommet ou par le bas. Le magistrat se contenta de sourire avec béatitude tandis que Lao Cheng répondait pour lui :

— Il n'est pas de la dignité de mon maître de s'abaisser à ces questions triviales.

On s'étonna. Le commissaire des années précédentes s'y abaissait très volontiers.

— C'est qu'il était d'un rang inférieur à celui de mon maître, répliqua Lao Cheng avec dédain.

Les planteurs admirèrent que le commissaire Ti n'était pas un personnage ordinaire : celui des années passées se bornait à identifier les différentes sortes de thé, non l'eau avec laquelle les infusions avaient été préparées, la valeur du bol et l'âge de la cuisinière.

L'impôt des Tang était fixé au taux fort modéré d'un centième de la récolte. Bien sûr, c'était le centième de la meilleure qualité. On fit aux cueilleuses les recommandations d'usage. Il ne fallait couper que les bourgeons à feuille unique : c'était la partie la plus savoureuse. Les meilleures feuilles avaient une teinte blanchâtre, en forme de langue de moineau ou de grain de blé.

Le soleil commençait de poindre entre les coteaux vert sombre. On accrocha des paniers au dos des jeunes filles. Une fois qu'elles se furent constituées en groupes de cinq, un roulement de tambour sonna le début du tribut impérial.

Ti se campa sur une butte pour admirer, dans les lueurs de l'aube, ce ballet orchestré par des contremaîtres munis de drapeaux rouges. Il devinait sa Troisième à son chapeau, perdue parmi ses camarades, occupée à détacher avec délicatesse les petites feuilles blanches de ses ongles parfaitement entretenus. Lorsque le jour fut levé, les demoiselles entonnèrent des chants auxquels répondirent les garçons qui récupéraient les paniers pleins et préparaient les fourneaux. Ces chansons exprimaient les aspirations universelles des filles à marier. Ti éprouva peu de joie à entendre sa femme chanter à tue-tête : « J'ai rêvé que

j'épousais un beau garçon ; à mon réveil, affreuse surprise, un chien était couché dans mon lit ! Rendez-moi le beau gars de mes rêves ; du vieux chien poilu je ne veux pas pour mari ! » Il écouta le couplet suivant en lissant les poils de sa longue barbe impeccablement brossée chaque matin.

L'ambiance était si gaie, si plaisante, qu'on y serait venu ne fût-ce que pour profiter des mélodies et des évolutions de ces jolies personnes. A « Cueillons, cueillons les jeunes pousses, vive la jeunesse et la fraîcheur ! », dame Tsao nota que son mari ne bougeait pas de son poste d'observation, d'où il avait une vue plongeante sur le postérieur des accortes cueilleuses penchées sur les massifs verdoyants. Elle lui rappela d'un geste sans équivoque qu'il avait une enquête à mener du côté des messieurs.

Le magistrat se résigna à rejoindre les tristes notables bedonnants réunis dans le temple, où ils effectuaient des sacrifices à Lai Cho, dieu de l'agriculture.

Avant d'être envoyées à la Cour, les feuilles allaient être étuvées, cassées ou broyées, plus ou moins torréfiées, tassées pour certaines dans des boîtes circulaires dont elles sortiraient sous forme de gâteaux.

— Je n'ai aucune idée de tout cela, s'inquiéta Ti.

— Rassurez-vous, répondit l'expert. On ne vous demandera pas de fermer les moules en vous asseyant dessus.

Tandis qu'ils gravissaient les degrés du sanctuaire, une pagode de campagne sans fioritures, Lao Cheng lui confia tout bas le résultat de ses propres observations :

— Ces cultivateurs ont beau se donner l'air de bons dévots, il y a au moins une fripouille parmi eux. Plusieurs thés qu'on nous a servis hier au palais sont d'une telle pureté qu'ils auraient dû être inclus dans le tribut impérial.

Autant dire qu'il les accusait de détourner une partie de la production réservée au souverain. C'était là un aspect de la cueillette que Ti pouvait comprendre. L'enquêteur perça sous le masque du commissaire au thé, dont l'expression de perpétuelle sérénité vira au sourire carnassier.

Le mandarin fut assez surpris de voir que ses hôtes avaient fait venir un moine bouddhiste au crâne tondu pour agiter de

l'encens et réciter des soutras devant la triade des Sages. Il nota avec contrariété que ces *heshang* étaient décidément partout, même auprès de commerçants aux mœurs sûrement moins éthérées que celles de l'Éveillé.

Lei Chih-tui s'esquiva dès la fin du sacrifice, sous prétexte d'aller surveiller la température des fours. M. Qai partit superviser le tri. En revanche, la passion de Su Li-ping pour les petites économies fit de lui une cible facile pour le magistrat. Caché à l'angle d'un mur, Ti le surprit en train de vérifier qu'il n'y avait pas de perte. Plus précisément, il faisait ramasser et mettre à part les feuilles tombées des paniers, au prétexte que le Fils du Ciel ne pouvait pas boire une décoction de feuilles ayant traîné par terre. Puisque Sa Majesté n'en voulait pas, il en voulait bien, lui. Ce que n'avait pas prévu la Cour, c'était qu'on ferait passer les demoiselles par toute une série d'escaliers et de chicanes, afin que les paniers, qu'elles n'avaient pas le droit de rapporter avant qu'ils ne soient pleins à ras bord, perdent une bonne partie de leur contenu au long de ces méandres. S'il ne possédait pas les connaissances nécessaires à l'étuvage, du moins le juge était-il ferré sur le calcul des pourcentages. Il estima le prélèvement « tombé du panier » à quelque cinq pour cent de la totalité, ce qui représentait une somme énorme sur le marché parallèle. Il commençait à entrevoir le genre de petits arrangements avec la loi qui avait assis la fortune de ces trois-là.

M. Su mettait la main à la pâte, il n'hésitait pas à se plier en deux pour collecter les langues de moineau sur un sol préalablement balayé.

Ti quitta son point d'observation, s'approcha doucement du glaneur et le félicita de sa charité avec autant d'amabilité que si le vieux radin avait légué toute sa fortune à un monastère.

Le pilleur de la manne impériale sursauta, se redressa et dévisagea le mandarin comme si celui-ci venait de lui cracher en pleine face. Ti expliqua qu'il avait vu, épinglee sur sa porte, la preuve de bonté où il déclarait avoir nourri tous les mendians de la ville.

— Ah, ça ! fit le planter, comme s'il avait été question de ces calamités naturelles dont nul ne peut espérer se prémunir.

Il se détourna du magistrat et fondit littéralement sur un petit paquet de feuilles un peu piétinées. Puisque cet homme désintéressé avait trop de modestie pour évoquer ses bonnes œuvres, Ti le pria de lui raconter un peu de quelle manière s'était déroulée la soirée fatale dans le pavillon de l'étang.

Avec un grognement de mépris, Su Li-ping se releva, les mains sur ses reins malmenés par l'appât du gain. Il n'avait jamais eu d'estime pour ce Wang qui prétendait vivre sans rien faire de sérieux – un homme honnête ne pouvait compter la littérature au nombre des occupations laborieuses.

Ti nota que la détestation de M. Su pour le poète lui fournissait un début de mobile. Il apparut très vite que le planteur pouvait être, à cet égard, accusé de méditer la perte de la population de Xifu tout entière.

Lui non plus ne se rappelait pas la position des convives. Il se souvenait seulement qu'on avait eu l'incorrection de le faire asseoir face à l'écrivaillon, dont la vue l'empêchait d'oublier que des fainéants parvenaient à subsister grâce au travail des gens courageux. Le parasite arborait une mine rubiconde et gaie, c'était exaspérant. Hormis ce littérateur sur le point de rendre l'âme, Su n'avait eu sous les yeux qu'une peinture coûteuse appliquée sur le volet de la fenêtre, qui était fermée.

« Eh bien, il a dû être plaisant, le thé du gouverneur », songea le mandarin.

Bien sûr, la bonne santé de Wang n'avait pas duré très longtemps. Il avait fini par pâlir. Et puis il était mort.

Ti demanda à quel moment de la soirée ce malaise était survenu. Selon Su, cela ne s'était produit qu'à la troisième dégustation. Après les avoir gratifiés de deux variétés hors de prix, le gouverneur venait de leur faire servir sa production personnelle, cultivée à grands frais par la douce main de Mme Wang, la future veuve.

Ti se demanda pourquoi l'empoisonneur avait attendu le troisième service pour frapper. Ce n'était qu'un détail, mais il avait assez d'expérience pour savoir que la différence entre crime et accident résidait précisément dans de subtiles bizarries.

Il en était là de ses réflexions quand le goûteur d'eau et les contremaîtres intervinrent. On abordait l'heure du cheval⁶, il était temps d'interrompre la cueillette, la température n'était plus adéquate. On avait à présent besoin de ses lumières pour superviser le traitement. Lao Cheng lança au personnel la mise en garde qu'un vrai commissaire du thé n'aurait pas manqué de faire pour les pénétrer de l'importance de leur tâche :

— Il importe que votre thé soit excellent ! N'oubliez pas que notre cavalerie en a besoin pour acquérir des montures rapides !

Les barbares des steppes troquaient leurs chevaux contre des gâteaux de thé. Ce système aidait à dominer les nomades : s'ils s'agitaient, le thé ne leur était pas livré. Ti eut des sueurs froides.

— Peut-être notre glorieuse cavalerie pourrait-elle se rabattre sur les chameaux, cette année, chuchota-t-il à Lao Cheng tandis qu'ils approchaient des fours.

— Je serais étonné que nos officiers envisagent de se présenter au combat sur des ruminants qui servent aux caravanes commerciales, répondit le goûteur d'eau.

Les premiers paniers avaient été vidés et leur contenu trié selon cinq catégories. Les deux premières composaient le tribut, le reste pouvait être commercialisé. Lao Cheng, qui avait voyagé, connaissait les principes de traitement en vigueur dans d'autres provinces, même éloignées. Les ordres qu'il distribua au nom du commissaire permirent à ce dernier d'être crédité d'un immense savoir.

— Mon maître estime que vous devez refroidir les plantes par une ventilation vigoureuse, ordonna-t-il, tandis que le « bouddha souriant » hochait la tête.

Les feuilles furent étuvées, enroulées, séchées, écrasées, la pâte comprimée dans les moules, où elle resterait jusqu'à ce qu'elle ait durci en gâteaux propres à être empaquetés et expédiés. Cette opération prendrait une douzaine de jours ; c'était donc le temps que Ti allait passer à Xifu avant le départ de la cargaison pour la capitale.

6Entre 11 et 13 heures.

Séchage ou étuvage, selon les qualités, devaient être achevés au coucher du soleil. Il y avait un rythme à tenir.

— Très bien ! dit Ti. Tenez le rythme, moi je tiens les planteurs.

Il laissa Lao Cheng s'occuper de tout ça, récupéra sa femme, qui se rafraîchissait à la source locale au milieu de cueilleuses qui l'appelaient « grande sœur Tsao », et s'en retourna fouiner en ville, escorté par le secrétaire du gouverneur.

Ti ne cessait de chanter le couplet d'une des cueilleuses, qui lui trottait dans la tête. C'était une jeune fille dotée d'une voix particulièrement belle et d'une diction excellente. Cela disait : « A l'heure où le soleil s'enfuit, nous nous rencontrons autour d'une théière de jade. »

Pourquoi avait-il retenu ce passage-là plutôt qu'un autre ? Il eut subitement l'impression que ces paroles contenaient un message codé, comme si une partie de son esprit s'était alerté à la première écoute, alors que le reste était concentré sur la contemplation des postérieurs. Il demanda à An Ji si l'expression « théière de jade » lui évoquait quelque chose.

— Bien sûr, seigneur commissaire ! C'est le nom du débit de boissons de l'honorable planteur Qai Tso-lin. Il y commercialise sa production. C'est un établissement très couru, très animé, surtout à cette époque où nous avons tant de monde en ville.

Ti sut où il allait passer sa soirée.

IX

Le juge Ti hisse une bienheureuse jusqu'au ciel ; une jolie cueilleuse lui glisse entre les doigts.

En fait de repartir à la poursuite du crime et des manquements à la moralité, Ti eut à peine le temps de se changer, de se restaurer sur le pouce et de se préparer pour la cérémonie que le gouverneur K'iu avait organisée en l'honneur de la suicidée.

Une procession quitta le palais à pied, bientôt rejoints par tous les notables et par les lettrés de la sous-préfecture, aux robes de différentes couleurs. On s'arrêta à la hauteur d'une arche en bois rouge érigée devant la porte des Wang. Le directeur de l'école confucéenne lut une proclamation qui célébrait cette veuve chaste. À l'imitation de leur maître, les étudiants sacrifièrent, brûlèrent de la monnaie fictive et des objets découpés dans du papier, afin que la morte fût pourvue de tout ce dont elle pouvait avoir besoin.

Une tablette avait été gravée et dorée aux frais des autorités pour être scellée sur l'autel des femmes vertueuses. Le cortège escorta le morceau de bois jusqu'au temple. Après l'avoir déposé à l'emplacement prévu, le gouverneur sacrifia, imité par le juge Ti, par les professeurs, par le secrétaire, par les lettrés et, enfin, par les parents de la défunte. La cérémonie dura presque deux heures, après quoi tout le monde s'en alla festoyer dans la salle dédiée à la Manifestation des Cinq Relations sociales et des Cinq Vertus.

Les étudiants pressèrent M. Wang père de se joindre à eux et de s'asseoir à la place d'honneur, puisqu'il avait élevé une fille à la vertu exemplaire. La mère, en revanche, continuait de pleurer, ce qui gâchait un peu l'ambiance.

— Tu es vraiment une vieille femme sotte, lui reprocha son mari. Notre fille est devenue une Immortelle. Quelle mort admirable ! Elle nous a apporté la gloire !

Après cet affligeant défilé, Ti se serait volontiers épargné le banquet. Mais il n'avait pu refuser de prendre place entre le gouverneur et son secrétaire ; impossible de quitter la table sans être vu, et partir avant le huitième plat aurait été très impoli.

Il félicita aimablement le gouverneur de la piété qui régnait à Xifu. Dans sa province, la vertu n'était pas un vain mot. Non seulement on se tuait volontiers en son nom, mais on n'hésitait pas à gaver des vagabonds qui ne vous étaient rien. Comme il désirait, lui aussi, engranger des mérites, il avait promis à sa Troisième de faire quelque chose pour ces malheureux forcés d'habiter un temple désaffecté dont le toit prenait l'eau. Pouvait-il abuser de son crédit au point de solliciter quelques travaux d'aménagement en faveur de ces pauvres gens ?

Il n'échappa pas à son interlocuteur que c'était sa deuxième remarque à ce sujet.

— La misère de nos campagnes intéresserait-elle particulièrement Votre Seigneurie ? demanda K'iu Sinfu avant d'engloutir des lèvres d'orang-outan à deux taëls la livre.

Après avoir bien mastiqué cette chair un peu caoutchouteuse, il promit de faire de son mieux pour adoucir le sort de ces miséreux et passa à des sujets plus intéressants, comme par exemple les plats encore à venir, le nombre de statues de lui qu'on pouvait caser dans son parc et le merveilleux renoncement de la veuve morte.

Ti ayant mentionné le théier du gouverneur, K'iu Sinfu lui fit volontiers l'éloge de cette variété rarissime qu'il était presque impossible de cultiver dans la vallée. C'était la raison pour laquelle l'arbre était conservé derrière une porte close dont seule la personne préposée à son entretien possédait la clé.

— Je vous le montrerai, assura-t-il comme s'il promettait à son hôte une place parmi les dieux.

— Oh, mais je l'ai vu, je vous remercie, répondit Ti.

Après l'avoir dévisagé avec surprise, K'iu Sinfu se promit de faire fouetter l'imbécile qui laissait la cour ouverte et de trouver au plus vite une remplaçante à Mme Wang.

Soucieux de connaître la version du gouverneur au sujet de la soirée dans le kiosque, Ti lui demanda quelle était sa place favorite. M. K'iu répondit qu'il se plaçait toujours au nord, face au monument qu'il avait élevé en l'honneur de sa chère épouse, aujourd'hui disparue.

Ti se rappelait le portique en bois rouge planté dans l'eau. Ce K'iu était décidément un constructeur d'arches. En faisait-il édifier une à chaque décès d'une femme chère à son cœur ? Dans ce cas, dame Wang aurait été davantage pour lui qu'une cultivatrice de thé en chambre. Avait-elle vraiment été engagée grâce à sa date de naissance, ou pour d'autres qualités ? K'iu Sinfu n'avait-il pas expédié le mari dans l'autre monde pour mieux profiter de sa maîtresse ? Celle-ci avait pu mettre fin à ses jours afin d'échapper aux assiduités d'un amant odieux.

Le satrape assis à côté de lui était en train d'expliquer combien la mélancolie de cette arche funéraire s'accordait à une dégustation poétique.

— Enfin, c'est ce que j'aurais vu si les panneaux de bois n'avaient pas obturé les fenêtres, bien sûr, conclut-il.

Ti eut la grande surprise de l'entendre affirmer qu'il avait fait poser deux volets sur les six, à cause d'un petit vent de sud-ouest à la fraîcheur inconvenante qui s'engouffrait par là.

— Ma soirée aurait été ternie si l'un de mes convives s'était enrhumé à cause de moi ! plaisanta le gouverneur.

Il se rendit compte trop tard de l'énormité de sa remarque : à choisir, M. Wang aurait sûrement préféré attraper un rhume. Au reste, cette histoire de volets confirmait le témoignage du planteur Su, qui avait déclaré n'avoir eu devant les yeux qu'une peinture prétentieuse et hors de prix. Soit ces deux-là s'étaient mis d'accord, soient les autres mentaient.

Ti demanda s'il était vrai qu'on avait servi plusieurs sortes de thé.

— Dans une région telle que la nôtre, dit le gouverneur avec un sourire condescendant, se contenter d'une seule aurait été d'une mesquinerie digne de...

— De M. Su ? acheva le juge.

— Je vois que vous avez cerné le trait dominant de sa personnalité, dit K'iu Sinfu avec un sourire plein de dédain pour le seul vice dont lui-même n'était pas menacé.

Il avait prévu de faire déguster à ses hôtes une série de thés auxquels même eux n'avaient guère accès. On avait d'abord fait infuser quelques « miettes du tribut » que leur chute hors des paniers avait rendues indignes du Fils du Ciel. Ti s'abstint de dire qu'il avait noté cette propension des « miettes » à sauter hors des sacs.

On avait ensuite servi les ultimes feuilles d'un théier remarquable qui avait gelé l'hiver précédent et dont on ne profiterait jamais plus.

— Et le troisième ? demanda Ti.

— Le troisième était la rareté même : mon thé personnel. Une essence qui n'existe nulle part dans nos vallons. L'extase procurée par ce breuvage d'exception a été trop forte pour le poète Wang. Sa tasse à peine vidée, il a commencé à étouffer. Toute l'harmonie s'est évanouie d'un coup, la soirée en a été gâchée.

Ti aurait bien aimé savoir par quel mystère seul le dernier de trois thés d'exception avait produit cette réaction extraordinaire.

— Oh, vous savez, dit le gouverneur, j'apprécie le thé, je dirige une province qui en produit de délicieux, mais je ne m'y connais pas plus que ça.

Il ne restait plus à Ti qu'à s'adresser à quelqu'un qui s'y connaissait « plus que ça ».

Le huitième plat avait été servi. Avant de quitter la table, Ti remercia le gouverneur pour le raffinement de son repas. Tout, chez lui, était parfait, jusqu'au dressage de son singe savant.

— Quel singe savant ? dit K'iu Sinfu en haussant le sourcil.

Il n'aimait que les animaux importés des régions lointaines, pas les bestioles pouilleuses qui grouillaient dans ses montagnes.

— Je vous montrerai mon crocodile, quand vous aurez un moment, promit-il.

Ti n'écoutait plus. Il venait de comprendre qu'il avait fraternisé avec un singe non autorisé. Il n'y avait eu,

décidément, cette nuit-là, que des intrus sur les terrasses du palais. Sans compter les puces qui pullulaient probablement dans les poils du petit voleur à quatre mains.

Ti troqua sa robe d'apparat pour une autre un peu plus discrète et se rendit au rendez-vous donné en chanson par la cueilleuse. La Théière de Jade était facile à trouver. L'établissement était situé vers le milieu de l'avenue, le caractère « thé » était inscrit en tuiles plus claires sur la pente du toit, et une grosse théière verte en bois peint se balançait au-dessus de la porte. Il y avait, à côté du seuil, pour parfaire le tout, un long bouddha en terre cuite, à la coiffure constellée de fausses perles et surmontée d'un pagodon.

C'était une bâtie à plusieurs étages, où la société chinoise se reconstituait en réduction. Au rez-de-chaussée, on s'envoyait du thé rouge et des assiettes de graines de melon salées qui donnaient soif. Vêtus de teintes unies et ternes, les clients s'asseyaient sur des sièges en tubes de bambou assemblés par des cordes, ramenaient sans gêne leurs deux pieds contre eux et restaient juchés là, les genoux à hauteur du menton.

Au premier, le plancher était semé de poufs et de coussins plus mœlleux. Les serveurs répercutaient les commandes à travers la pièce. Un petit groupe de fillettes tapaient sur des tambours suspendus à leur cou par des ligatures de sapèques qui tintaien gaiement à chaque mouvement. Vu la bonne mine du juge Ti, le personnel lui proposa de monter au second, où il pourrait profiter des conteuses.

Vêtus de longues robes de soie, les consommateurs les plus riches s'installaient là-haut, sur des divans, pour s'éventer et siroter leur boisson. Ti s'assit près d'une fenêtre depuis laquelle il avait une vue plongeante sur l'entrée. Un serveur lui vanta le thé aromatisé au jasmin, recette maison. Un autre, muni d'une bouilloire fabuleusement grande, versa l'eau chaude par-dessus l'épaule du mandarin sans en perdre une goutte.

Ti se demandait s'il aurait la chance de voir la belle cueilleuse quand le propriétaire des lieux accourut pour le saluer.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de partager ce délicieux thé au jasmin, dit Ti.

— Enlevez-moi cette cochonnerie, ordonna le planteur, une fois assis en face du magistrat.

Il fit apporter la spécialité locale, un thé peu onéreux mais tout à fait inhabituel.

— Votre Seigneurie n'aura aucun mal à déterminer de quoi il s'agit..., insinua M. Qai.

Le mandarin n'en avait aucune idée. Le liquide avait bon goût, c'était tout ce qu'il pouvait en dire.

— Vous voudrez bien me pardonner, s'excusa-t-il. Pour qui a passé tant d'heures à trier les feuilles de vos plantations, tous les goûts se mélangent.

— Il est impossible de prendre Votre Excellence en défaut ! s'exclama Qai Tso-lin avec admiration. Vous avez deviné juste, il s'agit d'un mélange de déchets de différentes sortes de thé rares, que nous appelons « restes remarquables ». Quelle bouche vous avez !

Le commissaire du thé gratifia le marchand d'un nouvel exemple de ce sourire énigmatique qui était la marque de sa modestie.

Les garçons apportèrent un assortiment de mets disposés sur des plateaux accrochés à leur cou. Les huit plats servis au palais avaient largement comblé le mandarin. Il se contenta de grappiller dans les bols tout en interrogeant son hôte sur la dernière soirée du poète Wang.

Atteint, comme de juste, par l'amnésie collective, Qai Tso-lin ne se rappelait pas bien la position des convives. Lui-même était assis face au malheureux lettré, derrière qui il apercevait une sculpture assez prétentieuse située au nord du pavillon, et dont il fit au juge une description précise.

L'arrivée de charmantes personnes et de leurs musiciens interrompit le récit. Le maître des lieux retourna à ses affaires et laissa son hôte profiter du spectacle.

De belles jeunes conteuses commencèrent à déclamer des récits d'une voix perçante, en se pavant au rythme d'un tambour de basque et d'une crécelle. Pendant ce temps, une vieille femme passait d'une table à l'autre avec un immense

éventail. On avait inscrit d'un côté le détail du répertoire, de l'autre les noms des demoiselles, pour le cas où un admirateur aurait envie de faire plus ample connaissance.

Sous le maquillage un peu trop appuyé d'une des joueuses de crêcelle, Ti reconnut sa cueilleuse de la matinée. Il ne s'était pas trompé : le couplet qu'elle avait entonné dans la plantation n'était pas anodin. Il se prépara à pincer des trafiquants de thé précieux venus récupérer ce qu'elle avait pu fourrer dans ses sous-vêtements.

Il n'était pas le seul à s'intéresser à elle. Debout près de la sortie, un jeune homme la couvait d'un regard extatique. Ti poussa un profond soupir. Ses soupçons venaient de s'envoler. Il avait espéré un trafic sordide et débusquait une romance adorable. Sa soirée était fichue.

À mieux observer le godelureau, il lui sembla reconnaître un serviteur croisé sur les terrasses du palais. Le trafic redevint une éventualité. Afin de sauver sa soirée du naufrage, il décida de faire venir les comploteurs à sa table.

Hélas, il eut beau agiter la main en direction des belles personnes, ce fut l'entremetteuse à l'éventail qui vint. La vieille femme s'empressa d'indiquer à ce monsieur doté d'une si belle barbe qu'il n'était pas indifférent à sa protégée, Mlle Petit-Talent. Elle désignait une joueuse de tambour qui, en effet, lui lançait des œillades avec une effronterie tout à fait éhontée.

Le mandarin écarta l'horripilant éventail juste à temps pour voir les deux jeunes gens s'engouffrer par l'escalier. Il allait se lever pour les suivre, mais un personnage tout vêtu de noir leur emboîta le pas le premier.

Ti renonça à l'imiter, il se rassit et pria l'entremetteuse de lui indiquer le nom des amoureux. Ceux-ci se nommaient Mushu et Li-na, c'est-à-dire Belle-gracieuse, un prénom qui lui allait comme un chausson de soie. La vieille conseilla à l'amateur de grâces féminines de modifier son choix. Li-na était une pimbêche qui refusait d'accorder ses charmes à quiconque, sinon peut-être au domestique sans avenir dont elle s'était entichée ; tout au contraire de la généreuse Mlle Petit-Talent, qui continuait de lui adresser des sourires pleins de promesses derrière son instrument.

Ti avait d'autres projets que d'aller jouer du tambour avec Petit-Talent. Lorsqu'il voulut payer ses consommations, les serveurs entonnèrent en chœur :

— Pour ce thé d'exception, vous n'aurez pas un sou à payer. Nous l'inscrirons sur l'ardoise des vagues.

C'était un établissement comme il aurait aimé en fréquenter plus souvent.

X

Une ville est la proie d'envahisseurs inhumains ; un ustensile ménager indique au juge la piste d'un groupe de disparus.

Quand Ti ouvrit les yeux, la lumière de l'aube transparaissait à travers les carreaux de papier huilé. Il vit, penchée sur lui, une face rougeaudes et mal rasée, au front bas, dotée de petits yeux bêtes, de lèvres minces d'où s'exhalait une haleine fétide.

— Apporte-moi mon riz du matin, Hong, dit le juge en détournant la tête.

Un vague souvenir lui revint. Il avait laissé le sergent Hong à Pou-yang. Un deuxième coup d'œil au visage fripé s'imposait.

Ti se redressa d'un bond avec un cri, faisant fuir le macaque qui s'était confortablement installé sur sa poitrine pour suivre ses ronflements. L'animal courut se réfugier en haut d'un meuble, d'où il fixa sur l'excité un regard de douairière outragée.

Le juge observa le petit intrus le temps nécessaire pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Plus inquiétant, ce n'était pas le même singe que l'avant-veille. Son pavillon était-il devenu le rendez-vous à la mode chez ces créatures sylvestres ? Allait-il devoir proposer un buffet de fruits secs et des rafraîchissements ? Il avisa le plateau de son petit-déjeuner posé sur une table basse et constata que cette préoccupation était inutile : son invité surprise s'était déjà servi dans les beignets de riz glutineux spécialement préparés pour le palais délicat d'un fin gourmet, renversant les bols, pillant les coupelles et laissant le tout dans l'état du Hebei après une virée des Huns.

Ti s'étonna de ne voir personne s'enquérir de ses besoins. Il dut procéder seul à ses ablutions, s'habiller lui-même et chasser comme il put l'insolent qui avait pris sa chambre pour une auberge.

Ce fut lorsqu'il quitta le pavillon à la recherche d'un remplacement pour son repas perdu qu'il découvrit l'étendue du problème.

Alors qu'il descendait les escaliers, des cris lui parvinrent de la cour fermée à clé. Ces ridicules petites restrictions humaines telles que verrous, portes et interdictions d'entrer ne s'appliquaient pas aux êtres capables de bondir sur les murs. Le portail était cette fois grand ouvert. Vigoureusement secondé par ses domestiques, le gouverneur tentait d'éloigner une poignée de macaques assez audacieux pour se servir des précieuses branches du théier comme de balançoires. Les gestes, cris et menaces déployés pour les chasser les incitaient au contraire à rester à l'abri dans l'arbre, que nul serviteur n'osait effleurer. Les animaux y profitaient d'une sorte de ballet folklorique du Jiangnandong qui semblait les réjouir beaucoup. Les protecteurs du théier agitaient les bras, les singes répondaient en retroussant les babines, tout le monde hurlait. Ti se crut à l'Opéra de Pou-yang.

Il eut une idée pour venir à bout des importuns. Sur ses recommandations, on attacha à la ceinture des valets des ribambelles de fruits et de galettes et on les fit déambuler autour de l'arbre. L'appétit aiguisé par le spectacle, les singes ne tardèrent pas à se montrer intéressés par le casse-croûte de l'entracte. Quand les appâts vivants s'enfuirent à toutes jambes, ils entraînèrent derrière eux la troupe des petits affamés. Ti recommanda de jeter un filet sur l'arbre pour les empêcher de revenir. Le gouverneur en envoya querir un chez les pêcheurs du lac.

— Pas un filet qui vient de servir ! ordonna-t-il. Mon thé va prendre une odeur de carpe !

Ces émotions l'avaient épuisé.

— C'est une catastrophe abominable ! se lamenta-t-il.

— Tout au plus un désagrément, tempéra Ti. Ils vont vous piller pendant quelques heures ou quelques jours, puis ils retourneront dans leurs chères montagnes.

— Vous ne comprenez pas, seigneur commissaire ! C'est l'époque de la cueillette ! Comment allons-nous faire ? Je dois en conférer avec les planteurs !

Le sourcil droit du magistrat se haussa au-dessus de son œil noir.

— Conférer au sujet des singes ?

— Je vais plutôt faire une offrande au temple de la cité ! déclara K'iu Sinfu, l'air égaré.

Il se dirigea vers la porte ouverte.

— Une offrande pour des singes ? répéta le mandarin.

Le gouverneur s'immobilisa et se tourna vers lui.

— Croyez-vous que nos étudiants en rhétorique confucéenne sauraient les raisonner pour qu'ils retournent sur leur territoire ?

— Vu votre état d'esprit, je suis sûr que vous saurez très bien les raisonner vous-même, répondit Ti, qui se donnait pour règle de ne jamais contrarier les déments en crise.

K'iu Sinfu quitta la cour du théier sacré, des projets de contre-attaque plein la tête.

« Il a totalement perdu l'esprit », se dit le juge. Une fois encore, les événements lui confirmaient que les hommes les plus favorisés n'étaient pas à l'abri d'un tragique revirement du sort.

Puisque les cuisiniers de Son Excellence étaient occupés à soutenir les lubies de leur maître, Ti s'en fut quérir sa pitance chez des travailleurs trop occupés pour s'offrir le luxe d'une maladie mentale. La température était douce, il s'assit devant un commerce de bouche situé sous les arcades en bois de l'avenue. Quand il se retourna pour héler un employé, il vit sortir à toutes pattes deux gros singes qui tiraient derrière eux d'interminables rubans de nouilles, la bouche pleine de tofu, poursuivis par un marmiton armé d'un torchon sale. À mieux observer les alentours, Ti vit que c'était partout une confrontation houleuse entre les individus à deux mains et ceux qui en avaient quatre. Si les premiers avaient la ressource de

brandir un balai, les seconds exhibaient volontiers une paire de canines fort utiles pour punir ces humains peu partageurs.

Alors qu'il savourait enfin un petit-déjeuner de *yun-pien-kao*⁷ rudement conquis, Ti vit passer le gouverneur, en tenue d'apparat, suivi de prêtres aux mines épouvantées. Le cortège s'arrêta devant un rassemblement de macaques à la face écarlate comme des diables et au poil roussi. On leur présenta différentes amulettes en matière précieuse tout en les implorant d'épargner la misérable ville de Xifu. C'était à ne pas croire. K'iu Sinfu n'était pas le seul atteint par cette manie, l'anxiété irraisonnée était un mal contagieux. Ti repoussa d'un geste ferme la boisson proposée par l'établissement : l'abus de thé rendait fou, c'était évident.

Il termina sa collation alors que sa Troisième remontait l'avenue, entourée de femmes munies de paniers. Il la héla et l'invita à s'asseoir pour déguster un reste de pain trop cuit et de pâtes qui ne l'étaient pas assez, la faute aux inquiétudes du cuistot, plus soucieux d'un retour des petits voleurs que de ses marmites.

Si dame Tsao s'inquiétait, elle aussi, ce n'était pas au sujet de ceux qui étaient arrivés, mais de ceux qui étaient partis. Aux premières lueurs du jour, elle s'était rendue au vieux temple hors les murs, afin de répandre ses largesses sur les démunis sous forme de galettes de blé. Elle en rentrait ahurie et révoltée. Comme elle était suivie de servantes chargées, son mari supposa qu'elle n'avait pas trouvé leurs bons amis.

— C'est le temple, que je n'ai pas trouvé ! s'exclama-t-elle si fort qu'elle fit sursauter deux marchands de fruits et légumes et même le macaque en train de piller leur éventaire.

Il n'y avait plus rien là où s'était élevée la bâtie branlante qui leur avait servi d'abri pour la nuit. Ti émit l'hypothèse qu'elle s'était trompée d'endroit. Sa Troisième rétorqua qu'il y avait peu de chance : le sol était jonché de débris. Ses femmes avaient passé un bon moment à soulever des planches pour s'assurer que les pauvres gens ne gisaient pas dessous.

— Et ?

⁷Littéralement : « gâteau aux tranches de fromage ».

— Il n'y avait personne.

— Vous voyez : ce n'est pas si grave ! Cette bâtie se sera effondrée alors qu'elle était vide. Il y a un dieu pour les fous, l'opulence de cette ville en est une preuve indiscutable.

La protection divine n'avait rien à faire là-dedans. Le temple ne s'était pas écroulé tout seul, les montants portaient des marques de hache. Dame Tsao était scandalisée.

— Les riches d'ici se sont lassés d'entretenir une troupe de pouilleux. Mais je vois que l'Empereur du Ciel s'est hâté de la remplacer par une autre bien pire. Bien fait pour eux ! On ne plaint pas le voleur de carpe quand il s'étouffe avec une arête !

Elle le pria humblement de faire rechercher les malheureux, qui devaient errer quelque part dans les faubourgs, terrorisés et désorientés.

Ti estima que la dose d'excentricité permise à un gouverneur provincial était dépassée pour la journée. Il savait où aller pour le trouver. Il se fit indiquer dans quel sanctuaire avait été élevé un autel en l'honneur du roi-singe. De fait, K'iu Sinfu était prosterné devant une gigantesque statue mi-singe mi-homme à l'expression mutine. Il suppliait la divinité à tête de macaque d'accepter ses offrandes et de ramener son peuple à la raison. Il avait traîné là son secrétaire An Ji et le directeur Ban. Les exhortations confucéennes ayant échoué, on était passé aux pourboires, prébendes et autres petits cadeaux.

Puisque Son Excellence était occupée à plaider sa cause auprès des autorités suprêmes, Ti profita de la présence du vieux lettré pour recueillir sa version du décès de M. Wang. Ban Jun marmonnait dans sa barbiche grise, debout face à l'effigie grandeur nature d'une déesse à forte poitrine. Ti eut la nette impression qu'il faisait la leçon aux divinités représentées autour de lui et que ses élèves étaient autant là pour le surveiller que pour l'aider à se déplacer. « Fort bien, je suis au pays de la démence sénile », se dit-il. Il maintint néanmoins sa décision de l'interroger, par acquit de conscience et parce qu'il n'y avait pas pléthora d'autres témoins à qui s'adresser.

À sa grande surprise, Ban Jun affirma d'emblée avoir gardé un souvenir très vivace de cette soirée.

— Vous vous rappelez où chacun était assis ? demanda Ti avec espoir.

— Bien sûr ! J'avais un planteur vulgaire à ma droite, un planteur vulgaire à ma gauche et un troisième en face de moi ! Après ça, ne me demandez pas leurs noms. Pour moi, ce sont tous des abrutis incultes, je réserve ma mémoire aux divins propos de Maître Kong.

Quant à savoir quelle portion du paysage s'offrait à son admiration par le panneau ouvert, c'était hors de question : sa vue basse lui permettait tout juste de continuer à lire les divins écrits de Maître Kong.

Si les souvenirs détaillés du vieux lettré offraient un avantage à l'équipe des études classiques contre celle des cultivateurs, l'enquête sur les empoisonnements de poètes ne marquait pas beaucoup de points. Ti remercia le vieil homme, émit le vœu d'être dans son état au même âge, et souhaita en lui-même qu'une maladie foudroyante et indolore l'emporte avant.

Le gouverneur venait d'offrir à Sa Majesté des singes de jolies soieries qui, sans nul doute, feraient le bonheur des prêtres en charge de cet endroit. Dès qu'il put obtenir son attention, Ti le pria de lui expliquer ce que signifiait cette histoire de sanctuaire détruit. K'iu Sinfu se tourna vers son secrétaire.

— Qu'en est-il ?

An Ji s'inclina vers Ti.

— L'honorable commissaire du thé a eu la bonté de s'inquiéter du sort de ces vagabonds, contraints de s'abriter dans un local en mauvais état. Nous avons démolî ce bâtiment dangereux afin que ce scandale cesse. Les mendians devront désormais s'abriter dans un lieu décent.

Pareille outrecuidance porta immédiatement les joues du magistrat à la température adéquate pour l'infusion du thé.

— S'abriter où ça ? Vous comptez peut-être les héberger dans l'un des pavillons du palais ? Qui sait où ces malheureux ont couru se réfugier ! Oubliez-vous que les fous sont les protégés du Ciel ?

La colère du commissaire embarrassa d'autant plus le gouverneur qu'elle lui était totalement incompréhensible. Il était difficile de vivre pour le luxe, le raffinement, la beauté, et de se pencher sur les vicissitudes de gens démunis, grossiers et laids.

Ti lui rappela que l'idéal confucéen et les directives ministrielles enjoignaient aux mandarins d'apporter attention, protection et compréhension à leurs administrés les plus faibles.

— Ah, oui, l'idéal confucéen ! dit le gouverneur K'iu. On m'en parle beaucoup, ces temps-ci. J'en discutais justement tout à l'heure avec notre bon directeur des études classiques. À votre avis, Maître Kong a-t-il cédé à l'orgueil en désirant être ministre de la Justice, ou souhaitait-il se sacrifier pour aider le peuple ?

Ti fut tenté de répondre que l'ambition de Maître Kong n'était sûrement pas de s'empiffrer sous des plafonds laqués. Comme cette attitude aurait contrevenu à l'enseignement du susnommé, aux directives ministrielles et aux développements de son enquête, il tourna les talons avant qu'un mot déplacé ne franchisse ses lèvres.

Un nouveau sujet d'interrogation venait de s'ajouter à ceux qu'il avait engrangés depuis le début de son séjour : où et pourquoi les mendians avaient-ils disparu ? Ce n'était certes pas une énigme digne des *Entretiens*, mais il prévoyait que sa Troisième ne le lâcherait pas sur ce point. Autant dire qu'il allait devoir enquêter sur la cinquième roue de la charrette.

Alors qu'il s'était arrêté sur le chemin du retour pour acheter quelques pâtés de soja, au cas où les cuisines du palais seraient toujours indisponibles, il s'aperçut que les gâteaux disparaissaient de son sac au rythme où il les y déposait. Une brioche dans les mains, un petit animal le contemplait avec des yeux ronds pleins d'innocence et de fragilité. Ti s'attendrit. Lorsqu'il essaya néanmoins de récupérer une partie de son bien avec douceur, le gnome poilu se mit à hurler, il se changea en démon dentu, griffu, cracheur, et s'enfuit avec son larcin aussi sûrement que le dieu singe dérobant les pommes d'éternité du jardin de l'Ouest. Ti constata une fois de plus la faible différence d'un être adorable à un monstre sans moralité. Une âme

vicieuse et égoïste pouvait se cacher sous l'apparence la plus innocente.

Puisque rien n'allait, en ville, Ti partit jeter un œil sur la préparation du tribut. Il constata que son goûteur d'eau s'en acquittait à merveille. Cela fermentait, cela séchait, cela se compressait, tout allait d'autant mieux qu'il n'avait pas à s'en mêler.

Un reflet brillait sur le chemin qui traversait le jardin de thé. Des objets de bois et de fer gisaient ici et là, comme tombés d'un paquetage. Il en ramassa quelques-uns et reconnut parmi eux ces ustensiles légers que sa Troisième utilisait en voyage. Elle en avait offert de semblables aux mendiants du temple abandonné, au lendemain de leur repas commun, ce souvenir impérissable.

— Qu'est-ce qu'il y a, par là ? demanda-t-il en désignant le sentier qui serpentait à flanc de coteau.

On lui répondit que c'était la montagne du Dragon, couronnée par le pic du Lion, un lieu sauvage où nul ne s'aventurait volontiers.

Songeur, Ti rentra au palais avec Lao Cheng.

Ainsi qu'il le craignait, son épouse l'attendait sous les agréables frondaisons des *yinxing*⁸ « abricots d'argent » qui bordaient l'allée centrale. Il lui annonça que ses protégés avaient quitté Xifu, sans doute pour s'enfoncer dans la forêt qui entourait le pic du Lion.

— Où est-ce ? demanda sa Troisième.

Il désigna l'énorme masse rocheuse qui dominait la ville de sa cime enneigée.

— Très bien.

Elle se leva, résolue à aller choisir une tenue idoine dans son coffre à vêtements, afin de fouiller les bois pour le bien de ces gens que la Providence avait placés sous sa garde.

Ti nota que l'autorité et les décisions précipitées étaient des points communs à ses trois épouses. Il se demanda s'il les

⁸Gingko biloba, arbre dont la feuille évoque des pièces de monnaie.

choisisait ainsi à son insu ou si c'était le caractère de sa Première qui avait cet effet sur le reste du gynécée.

A vrai dire, le séjour de Xifu n'était plus si plaisant depuis qu'ils devaient le partager avec la gent aux pieds préhensibles. Le magistrat entendait d'ici les cris, les exhortations, les cavalcades affligeantes. Il restait plusieurs jours avant la remise du tribut. Autant faire une petite promenade poétique sur ces monts, où le panorama récompenserait amplement les efforts des promeneurs. Ti proposa à sa Troisième de monter une expédition en petit comité.

Émerveillée par sa générosité, dame Tsao joignit les mains et prononça le compliment dicté par son immense gratitude, ce qui équivalait à lui sauter au cou, ainsi que des gens moins bien éduqués l'auraient peut-être fait. Elle lui assura qu'elle aurait plaisir à l'accompagner elle-même dans la première partie de son excursion.

Son mari tomba des nues. A présent qu'il s'apprêtait à gravir la montagne, elle ne voulait plus y aller ?

Dame Tsao expliqua qu'elle préférait rester en ville, pour le cas où les mendians reviendraient sans prévenir.

Ti fut abasourdi. Les faits étaient limpides. Il s'était fait avoir.

XI

Le juge Ti fait un petit voyage au pays des lions, des bandits et des fantômes ; il y trouve du thé, de l'eau et du Tao.

En vêtements de campagne, le juge Ti, son goûteur et madame Troisième, elle-même accompagnée de trois servantes chargées de provisions, s'en allèrent sur l'avenue, aussi discrètement que possible. On ne leur prêtait d'ailleurs aucune attention. Seul un rassemblement qui bouchait le passage les obligea à s'arrêter. Un garde prévint le commissaire du thé : Sa Seigneurie s'exposait à recevoir une noix, dont la collision avec quelque partie du corps que ce soit était fort cuisante.

— Et qui se risquerait à commettre un tel outrage, je vous prie ? demanda le mandarin.

Le soldat désigna les lutins rieurs perchés en haut d'un noyer dont les branches dépassaient de l'enclos d'un temple. On n'en cueillait pas les fruits, qui appartenaient aux dieux. Double sacrilège, les singes s'en servaient pour mitrailler la population laborieuse. Alors qu'on s'apprêtait à installer une échoppe d'ombrelles de part et d'autre, un jeune homme se proposa de déloger les fauteurs de troubles en échange de quelques ligatures de sapèques que les commerçants voisins lui promirent d'emblée.

Tout le monde admira son agilité. Il poursuivit les macaques de branche en branche avec tant d'adresse qu'on aurait dit l'un d'eux en culotte de lin. Les singes étaient certes à leur avantage sur ce territoire, mais ils furent si surpris de s'y voir concurrencer qu'ils battirent en retraite, sautèrent sur le toit le plus proche et s'en furent tourmenter les mortels dans un autre quartier. Alors que le héros regagnait le sol sous les hourras, Ti reconnut le fuyard de la Théière de Jade, l'amant de la belle Li-na. Il le cueillit à sa descente de l'arbre.

— Nous nous connaissons, je crois, dit le magistrat.

Le jeune homme fit un pas en arrière avec l'intention de s'enfuir, mais la vue des sapèques que lui présentaient les marchands le retint. Ti s'en empara avant lui et enroula les colliers de pièces autour de son poignet.

— Mon garçon, tu as de la ressource, tu n'as pas froid aux yeux et tu es d'ici. Je t'engage comme guide.

Le mandarin avait la main sur les sapèques, il n'y avait pas lieu de discuter. S'étant enquisi du but de leur sortie, son nouvel employé, qui portait le nom de Mushu, jaugea avec une expression dubitative la simplicité de leur équipement. Le pic du Lion était un coin perdu où nul ne se rendait volontiers. C'était le royaume des bêtes féroces, des esclaves en fuite, des soldats renégats et des âmes damnées, qui saisissaient les imprudents pour leur manger la moelle, le cœur et la cervelle. Ti répondit qu'après avoir fréquenté l'administration impériale, rien ne pouvait plus l'effrayer.

Tandis qu'ils franchissaient les fortifications de Xifu, le jeune homme dut expliquer pour quelle raison il s'était sauvé deux fois devant le magistrat. Il leur raconta une histoire d'amours contrariées à laquelle le juge ne crut qu'à moitié. Mushu avait été éconduit par le père de Li-na, une crapule prête à vendre sa fille au plus offrant. Il n'avait pas reconnu le mandarin sous son habile déguisement de simple citoyen, et s'était dit qu'un homme si bien bâti devait avoir été envoyé par le maquereau pour lui casser les reins.

— Bien sûr ! J'ai l'air d'un sbire de location ! dit le juge en caressant sa longue barbe de lettré.

Mushu révisa sa version. S'il était sur les charbons ardents, c'était surtout parce que Li-na, Belle-gracieuse, sa jolie cueilleuse, chanteuse, donneuse de rendez-vous galants, venait d'être désignée pour remplacer Mme Wang. Elle vivrait au palais, où elle aurait pour seule tâche de soigner le théier personnel du gouverneur.

— C'est en effet contrariant, compatit le juge. Ta fiancée devra se prélasser toute la journée, elle sera baignée, massée, coiffée, vêtue comme une princesse...

— Et puis elle se laissera mourir de faim, comme l'autre ! conclut Mushu, les poings serrés.

Il avait pour elle des projets à long terme qu'il serait plus facile de mener à bien si elle restait vivante. Ti aurait pu le tirer d'erreur quant aux circonstances du décès de Mme Wang, mais la vérité n'était pas plus réjouissante.

Lao Cheng avait son idée sur les angoisses du gouverneur K'iu :

— J'ai cru comprendre que cela a un lien avec la récolte. On ne m'a rien dit de précis, mais il semble que les singes contribuent à la richesse de cette ville.

Ti espéra que ce n'était pas parce qu'on les leur servait en ragoût.

La poursuite des mendians à travers la montagne débuta comme une promenade d'agrément. Ils traversèrent des jardins aux sentiers bien entretenus, rencontrèrent des cultivateurs qui vendaient leurs produits et proposaient des boissons sucrées. Ti, sa Troisième, Mushu et le goûteur n'eurent pas de mal à suivre la piste des fugitifs : la troupe de pouilleux à la tête branlante n'était pas passée inaperçue.

On fit halte sur un point de vue pour manger une partie des provisions achetées en ville, sans oublier les noix sacrées, ramassées tandis que Mushu chassait le macaque dans les branchages. Après ce charmant pique-nique, dame Tsao souhaita un bon voyage à ces messieurs et redescendit dans la vallée avec ses femmes. Pendant que les bienheureuses regagnaient la civilisation, les hommes poursuivirent leur montée à travers des paysages de feuillages émeraude et de rivières turquoise d'une beauté à couper le souffle.

— Au fait, pourquoi nomme-t-on cet endroit le pic du Lion ? demanda Ti.

— À cause des lions, seigneur commissaire, répondit Mushu.

— Allons bon ! S'il y avait des lions sous nos climats, cela se saurait ! Personne de sérieux n'a jamais prétendu en avoir vu !

— C'est parce que ceux qui les ont vus ne sont pas revenus pour en parler, seigneur, objecta son contradicteur, non sans logique.

Dans le doute, Ti admit qu'il convenait d'avancer avec circonspection.

Plus ils s'enfonçaient dans ces régions abandonnées, plus ils étaient la proie de superstitions qui leur faisaient supposer l'existence de créatures surnaturelles. La présence de fantômes se confirma quand ils traversèrent une passe abrupte où leurs voix se répercutaient de paroi en paroi. Il fallut démontrer à Mushu qu'aucune âme perdue ne s'amusait à répéter leurs paroles pour les attirer dans le gouffre et les manger.

Par chance, les mendians avaient laissé derrière eux des détritus, des lambeaux de tissus, divers objets, sans parler de leurs déjections naturelles, marques odorantes de leur passage. Autant dire qu'on suivait les mouches. Nul besoin d'être fin limier pour marcher dans leurs pas.

Alors qu'ils traversaient une clairière, quelque chose émit un craquement curieux sous la bottine du mandarin. Ils étaient en train de fouler des ossements humains épars dans les herbes folles.

— Les restes d'un repas de lion ! s'écria le jeune Mushu.

Même le goûteur d'eau était ébranlé. Immobile au milieu de la petite clairière, il fixait sur cet ossuaire des yeux agrandis par l'horreur. Les deux hommes se montraient influençables à proportion de leur manque d'éducation. Mushu se révélait le plus peureux, alors qu'il n'hésitait pas à braver des hauteurs où le juge ne se serait risqué pour rien au monde.

Ti croyait plutôt à quelque accident de chasse ou à un règlement de comptes entre malfrats. Encore devait-il prouver sa théorie s'il voulait convaincre ses compagnons de poursuivre l'ascension. Il examina les os, la disposition des lieux, et en tira une version susceptible de rassurer son monde — voire, éventuellement, lui-même. Une trace de couteau sur une côte, un sac vide abandonné, une paire de sandales de cordes... Il s'agissait certainement de l'assassinat d'un paysan de retour de la foire, par des bandits de grands chemins qui en voulaient à sa maigre fortune.

Alors qu'ils s'apprêtaient à reprendre leur marche, certains que les dangers qui les guettaient appartenaient à l'ordre naturel des choses, Lao Cheng ramassa un fémur :

— Et ces rayures, seigneur commissaire ? Ont-elles été causées par le couteau ?

— Ah, non, répondit Ti. Ça, ce sont les morsures du lion.

Leurs pires pressentiments se vérifièrent lorsqu'un dragon surgit parmi les arbres, gueule ouverte, toutes dents dehors. Même le juge Ti eut un mouvement de recul. Ils apercevaient, à travers la futaie, le faîte d'un temple orné d'une créature en terre cuite figurant un monstre menaçant. Quelques pas plus loin, ils découvrirent le reste du toit, auquel le soleil conférait l'éclat des pierres précieuses. Ce bâtiment inattendu faisait davantage penser à un palais enchanté qu'à un lieu habité par l'homme. Posé sur une esplanade étroite qui ouvrait sur le vide, il était accroché à la falaise. Sur sa façade, un bas-relief en bois peint représentait trois singes, dont les postures exprimaient un précepte du Tao : ne pas voir le mal, ne pas entendre le mal, ne pas dire le mal.

Un vieux bonhomme voûté, en veste et culotte de toile bleu nuit, posa la hache avec laquelle il était en train de couper du petit bois et vint à leur rencontre.

— Je loue la Providence qui a mené des voyageurs jusqu'à notre humble sanctuaire ! Soyez les bienvenus !

Il se nommait Lai Hia-che et vivait là depuis plusieurs décennies, en compagnie de sa femme, avec qui il formait un couple d'ermites disciples de Lao Tseu. Son épouse se ferait un plaisir de leur préparer un repas avec les légumes de leur potager et le résultat de sa cueillette.

Ti avait du mal à comprendre qu'on pût s'éloigner volontairement de la société, même si les vices de celle-ci n'avaient guère de secret pour lui. Il s'étonna que la solitude ne leur pesât pas.

Le vieil ermite lui rappela que le taoïsme était une affaire entre l'individu et l'univers.

— Et puis, nous avons les singes.

Ti regarda autour d'eux. Pas le moindre macaque en vue.

— Les vôtres sont discrets, dit-il avec envie. Ceux de Xifu font vivre l'enfer à la population.

— C'est donc là-bas qu'ils sont ! s'écria le taoïste. Nous étions inquiets ! Ce sont de si charmantes petites bêtes !

Le mandarin attribua cette opinion au détachement bienfaisant procuré par l'ascèse.

— Nous nous efforçons de leur inculquer des rudiments d'éducation, dans la mesure de leurs capacités, expliqua l'ermite.

— J'ai vu cela, dit Ti.

À Xifu, les macaques se montraient à peu près aussi bien élevés que des bateliers pris dans les embûches du Grand Canal impérial. En leur absence, le séjour de l'ermitage était d'une paix reposante.

— Je crois que les dieux ont écarté nos amis à poil roux pour nous permettre de secourir de plus démunis qu'eux, dit Lai Hia-che.

— Ah oui ? fit le juge. Vous vous occupez des écureuils ?

La réponse lui fut fournie par l'arrivée des mendians fous, fantasques et bruyants, conduits par la femme de l'ermite.

— Ces braves gens nous aident de bon cœur, dit Lai Hia-che. Nous les avons envoyés ramasser des baies.

Les vagabonds revenaient les bras chargés de tout un fatras de fagots, de cailloux et de champignons plus ou moins comestibles où Ti ne vit pas la moindre baie.

Il avait dû se faire une sorte de chassé-croisé de la montagne à la vallée. Les deux groupes avaient en quelque sorte échangé leurs territoires. Leur abri détruit, les fous étaient montés se réfugier chez les moines ; mécontents de cette cohabitation, les macaques étaient partis conquérir un nouveau terrain de jeu. Ils l'avaient trouvé sous la forme d'une cité accueillante, regorgeant de bonnes choses à manger et de citadins rigolos. Les convaincre de retourner auprès des deux petits vieux n'allait pas être facile. Ne s'étaient-ils pas déjà pénétrés du bonheur de vivre dans les États et empires de Sa Majesté ?

Assis sur un banc grossièrement taillé dans un tronc d'arbre, Ti essaya de savourer ce repos rudement conquis. Depuis cette terrasse naturelle perdue au milieu de nulle part, on jouissait d'un point de vue vertigineux sur la vallée. Les ermites vivaient dans le plus complet isolement mais, par temps clair, ils avaient le monde à leurs pieds. Loin au-dessus du

mandarin culminait le pic du Lion. A ses pieds s'étendaient des ravines rocheuses accidentées, arides ou tapissées de pins penchés et de broussailles. Tout en bas, le lac était parsemé de jonques de pêche. Les champs traversés d'un réseau de canaux étaient un tapis vert coupé de lignes grises. À l'horizon, d'autres massifs imposants bornaient la vue.

La maison et le temple étaient appuyés contre l'à-pic. Ti supposa qu'une partie du logement avait dû être creusée dans le roc.

Lai Hia-che proposa de leur faire du thé pour chasser fatigue et maux de jambes. Cette plante n'incarnait-elle pas la longévité aussi bien que la fidélité ?

— Il en pousse ici une variété que je ne crois pas indigne de lettrés tels que vous, assura le vieux sage.

Lao Cheng poussa un soupir. Ces pérégrinations montagnardes l'avaient fourbu. Abîmer ses papilles avec une vilaine « soupe de thé » bourrée d'oignon ou de gingembre était précisément ce qui manquait à ce désastre. Il jeta un regard de dédain à la vilaine casserole en terre où l'on avait mis à bouillir une eau puisée dans quelque infâme marigot.

Bientôt les petites bulles se changèrent en un gros bouillon qui faisait perdre à l'eau ses qualités énergétiques.

— Un bon thé vert doit infuser dans une eau qui n'a pas tout à fait bouilli, ne put-il s'empêcher d'indiquer.

De toute façon, ce malheureux prêtre n'aurait jamais les moyens de s'offrir autre chose que de la poudre noire qui était au vrai thé ce que les religieux aux pieds sales étaient à Lao Tseu.

— Pas celui-ci, honorable voyageur, le contredit gentiment Lai Hia-che. Nous avons remarqué que notre thé d'ici déployait tous ses arômes dans une eau vraiment chaude.

Lao Cheng profita de ce que cet idiot de taoïste vidait sa bouilloire dans les tasses pour lever les yeux au ciel.

Alors que le goûteur préférait contempler le paysage plutôt que de s'intéresser à l'affreuse tisane, Ti vit l'infusion prendre une couleur orangée. La teinte persista pendant environ deux minutes, puis elle vira à un vert de jade dont le ton soutenu ne

devint ni boueux, ni jaunâtre. Un parfum délicat s'élevait de la tasse. Leur hôte prit une première gorgée et les invita à l'imiter.

— Longue vie et fidélité ! leur lança-t-il.

Tous burent, sauf Lao Cheng, qui ne tenait pas à se brûler la langue par-dessus le marché.

À la vérité, Ti jugea ses appréhensions très exagérées. Cette infusion était loin d'être infâme. Il lui semblait même en avoir bu une similaire dans des circonstances plus confortables, tout récemment — mais sa mémoire des thés n'était pas très précise.

Quand l'expert approcha enfin le bol de son visage, sa narine frémît. Il ingurgita une gorgée du liquide couleur de jade et la surprise se peignit sur ses traits, bientôt remplacée par un contentement que Ti ne lui avait jamais vu auparavant. Les mille félicités célestes s'offraient à lui. Tout était parfait : le thé vert au goût subtil, l'eau parfaitement pure, la terre cuite pénétrée d'arôme après des centaines d'infusions.

— Il y a de quoi se faire ermite ! déclara-t-il en tendant sa tasse pour qu'on la lui remplisse à nouveau.

Ti songea qu'il gagnait sa vie en quêtant au nom de Lao Tseu dans les tavernes ; la moitié de la conversion était déjà accomplie.

Lai Hia-che précisa que les feuilles infusées étaient aussi très bonnes à mâchonner, exercice auquel son invité se livra sur-le-champ. Ti s'enquit du prix d'un tel thé. Le goûteur lui reprocha sa trivialité.

— Un tel délice n'a pas de prix, seigneur commissaire !

— Oui, mais quand même, si on voulait s'en procurer dans les boutiques de Xifu...

Lao Cheng se livra à un rapide calcul. Un petit gâteau de la catégorie la plus recherchée se négociait à cinquante-six grammes d'or. Mais ce thé-ci était sans pareil. De riches amateurs auraient donné leur belle-mère en échange.

Ti se demanda ce dont étaient capables ceux qui n'avaient pas de belle-mère à échanger.

La dernière fois que Lao Cheng avait bu quelque chose d'approchant, c'était au banquet du gouverneur. Ti ne comprenait pas comment K'iu Sinfu pouvait posséder du thé frais qui ne poussait qu'en haut d'une montagne perdue.

— Grâce aux singes, seigneur commissaire, dit mystérieusement Lai Hia-che.

Il promit de leur dévoiler le lendemain le grand secret du pic du Lion. Pour l'heure, il convenait de se restaurer, de remercier les forces de la nature pour cette agréable rencontre et de dormir. Le vieux moine et sa femme étaient trop pauvres pour consommer de l'huile ou de la chandelle, ils avaient l'habitude de se coucher avant la nuit. Comme Ti s'en était douté, on les fit pénétrer à l'intérieur de la montagne, où des niches avaient été pratiquées dans la muraille pour y coucher les fidèles qui avaient le courage de monter prier au milieu des bêtes. Au moins furent-ils logés à l'écart des fous, qui occupaient la salle de méditation.

Tout compte fait, l'air particulier de la montagne ne fut pas contraire à leur sommeil. Lao Cheng rêva qu'il se baignait dans la source des délices, dont l'eau avait la couleur et le parfum du thé consommé par les dieux, Mushu se vit terrassant des lions mangeurs d'hommes, et le juge Ti dormit sans être dérangé par des étrangleurs ou des empoisonneurs, ce qui représentait pour lui une très bonne nuit.

Quand il émergea de cette sorte de grotte, peu après l'aube, un spectacle divin l'attendait sur la terrasse. Changées en vapeurs, les brumes matinales s'élevaient paresseusement vers les cimes pour s'unir aux nuages. Jamais il n'avait vu cela. C'était comme si les âmes des morts enterrés dans la vallée montaient vers le royaume des bienheureux. Lai Hia-che interrompit le tressage de cordes pour jouir en sa compagnie d'un phénomène dont nul ne pouvait se lasser. Il expliqua que, selon la croyance la plus établie, les brouillards épais qui couvraient les sommets avaient été créés par les Immortels pour cacher leurs théiers aux maraudeurs.

À peine levé, Lao Cheng quitta la maisonnette, s'étira sans jeter un seul regard au jeu d'air et d'eau qui se déroulait devant eux et demanda où étaient ces fameux arbustes. Lai Hia-che les conduisit de l'autre côté d'un bosquet de pins qui se courbaient au-dessus du vide. Devant eux s'élevait un mur de rocallles, une falaise, un précipice impraticable. On apercevait ici et là des

théiers sauvages accrochés à cette surface rocheuse maintenue humide par une source.

— La cueillette doit être dangereuse ! dit Ti. Même Mushu aurait du mal !

— Elle est même impossible, seigneur commissaire, dit l'ermite. La paroi s'effrite, elle ne peut supporter le poids d'un homme. Certains ont essayé avec des câbles, mais c'est fastidieux et leurs pieds abîment tout. Seuls nos amis les macaques y évoluent sans peine.

— Ont-ils la bonté de vous rapporter les précieuses feuilles pour vous remercier de leur enseigner le Tao ? dit le mandarin. Vous les avez dressés ?

Il jugea invraisemblable que les lumières de Confucius, dont il était si grand admirateur, ne portent aucun animal à lui rendre le moindre service.

— Oh, les singes sont trop sages pour être dressés, répondit avec malice le taoïste.

Sa femme et lui avaient pris l'habitude de lancer des feuilles à la tête de leurs petits compagnons. Ceux-ci répliquaient de la même façon et récoltaient ainsi le thé sauvage sans le savoir.

Ti commençait à comprendre la panique du gouverneur. Des intérêts plus puissants que le désordre qui accablait ses administrés le poussaient à désirer le retour des diables rouquins dans cette plantation verticale.

Lao Cheng dressa l'oreille. Il percevait un léger glouglou. Il fila comme un chien de chasse qui a flairé un lapin et tomba en arrêt devant une mare située derrière un amas de rochers. Il se penchait déjà pour boire quand le prêtre lui recommanda de prendre plutôt son eau en amont. Son épouse arriva avec un groupe de mendians fous. C'était l'heure de la toilette. Les loqueteux se trempèrent dans le bassin naturel, au grand dégoût de l'amateur d'eaux pures.

Ti remarqua que les vagabonds étaient moins couverts d'ordures et de vermine qu'à leurs précédentes rencontres. Les deux ermites les emmenaient se laver chaque matin, en plus de les loger et de les nourrir. Ce n'était pas pour prendre soin d'autrui qu'ils s'étaient séparés du monde, mais ils acceptaient les circonstances comme elles se présentaient, puisque tout

n'était jamais que transitoire. Les choses reprenaient leur cours naturel, c'était une question de patience. Par ailleurs, mieux valait accueillir des fous que des lions, comme le souligna Lai Hia-che.

— Il y a des lions ? demanda Mushu.

Lao Cheng mâchouilla avec grand intérêt l'eau de la source qui jaillissait de la falaise. Il la jugea très pure et lui accorda un neuf sur dix. Ti rangea dans un coin de sa mémoire le fait que son assistant gustatif donnait des notes à l'eau. Tous les fous n'étaient pas dans le bain.

— En ville, un fin lettré a bu de votre thé et en est mort, dit-il au prêtre.

Lai Hia-che refusa de croire que cette plante bénie des dieux ait pu provoquer le décès de quiconque.

— J'en consomme moi-même chaque jour et ne m'en porte que mieux, noble juge.

— C'est que vous ne le prenez pas en compagnie d'un assassin, répondit le mandarin.

L'important n'était pas seulement de savoir quel thé l'on buvait, mais avec qui. En tout cas, la boisson dont on s'abreuvait ici avait le don d'éveiller l'intelligence. Ce vieil homme coupé du monde était le seul à l'avoir appelé « noble juge » depuis son arrivée dans cette province. Ti commençait lui-même à saisir ce qui différençiait des autres la troisième infusion, celle à laquelle le poète Wang avait succombé : son eau devait bouillir. Sa conclusion fut que la victime avait été tuée par de l'eau chaude.

Ce qu'il ne s'expliquait pas, c'était la raison pour laquelle le gouverneur n'avait pas fait planter cette sorte de théier partout, puisqu'elle était si remarquable.

Lao Cheng ne put s'empêcher d'émettre un petit rire supérieur tout à fait agaçant. Ce n'était pas tant le théier, qui importait, que la terre dans laquelle il poussait, l'eau qui l'arrosait, l'ensoleillement et les températures dont il bénéficiait.

— Sans oublier les prières et la vertu de ceux qui les adressent, compléta le religieux.

— J'allais le dire, confirma poliment le goûteur d'eau.

Il était temps de songer à redescendre vers la civilisation s'ils ne voulaient ni s'astreindre à une vie de renoncement, ni bivouaquer dans la forêt, à la merci des bêtes sauvages, des bandits sanguinaires et des fantômes coincés sur terre faute d'avoir eu des funérailles correctes. Ils allèrent tous se restaurer en prévision de cette longue marche.

Alors qu'ils se sustentaient tous ensemble, Ti nota que les mendians donnaient quelques signes de lucidité. Ils se tenaient mieux, ils avaient cessé leurs conversations avec des êtres invisibles, l'un d'eux fit même une remarque très sensée sur les arbres à thé. Le juge supposa qu'il s'agissait d'anciens paysans qui avaient cultivé cette plante sur leur petit lopin. Sa théorie selon laquelle le thé de Xifu rendait fou prenait de la consistance.

Une autre idée lui vint tout à coup. Il manqua en tomber de son banc. Lao Cheng le rattrapa *in extremis* par un pan de son habit.

— Votre Seigneurie est-elle en état d'entreprendre la descente ? Elle me semble sujette aux vertiges.

Ti affirma qu'il allait très bien et que son devoir l'appelait dans la vallée. Ce dont il ne revenait pas, c'était de l'excellente santé dont les mendians paraissaient jouir à l'air des cimes verdoyantes. Lai Hia-che attribua ce mieux à la pratique de la Voie. Bien que cette croyance fût en quelque sorte la boutique d'en face, Ti ne niait pas la subtilité de la philosophie taoïste. Il douta néanmoins que des fous puissent s'en pénétrer. L'ermite, au contraire, ne voyait là aucune incompatibilité :

— Il règne ici un air de sagesse qui pénètre par les narines et transforme les organes pourris par l'erreur, affirma-t-il avec un regard plein de sous-entendus à l'intention de son hôte confucéen.

Ti décida qu'il était temps de rentrer en ville.

Lao Cheng réussit à se faire offrir un peu de thé, qu'il serra dans son paquetage avec autant de soin que la gourde remplie d'eau de source qui servirait à faire infuser la sublime feuille.

Tandis qu'ils revenaient sur leurs pas dans la fraîcheur de cette matinée de printemps, Ti récapitula mentalement les éléments de son enquête. Un gouverneur entièrement absorbé

par ses passions personnelles, une région dont l'opulence attisait les convoitises, tous les ingrédients étaient réunis pour une décoction bien plus amère que le thé de la pire catégorie. Peut-être n'avait-il pas eu l'esprit assez en repos pour faire tous les rapprochements entre ses différentes observations. Par exemple, le guide qu'il s'efforçait de suivre sans se prendre les pieds dans les branches mortes travaillait au palais ; il nourrissait de grandes inquiétudes pour sa fiancée ; n'était-ce pas lui qui avait tenté de l'alerter à son arrivée ?

— Dis-moi, jeune homme, dit Ti, t'arrive-t-il d'adresser des messages à l'intérieur de cailles farcies ?

Mushu s'immobilisa entre deux pins et tourna vers le juge un visage contrit. C'était bien lui qui avait glissé un papier dans la nourriture de Sa Seigneurie lors du banquet de bienvenue. À voir l'allure sévère du magistrat, il s'était dit qu'il avait affaire à quelque inspecteur chargé de mettre un terme aux crimes perpétrés à Xifu. Il avait assisté à la mort du poète Wang et ne doutait pas qu'il s'agît d'un assassinat.

« Eh bien, voilà un garçon qui pourrait être gouverneur à la place du gouverneur, se dit le juge. Il y aurait moins de folies architecturales et plus de réflexions sensées ! »

Mushu voulut savoir si le juge avait une idée pour protéger Li-na du péril qui avait emporté Mme Wang.

— Je soupçonne K'iu Sinfu, dit Ti.

Son guide se récria.

— Tout le monde peut être coupable sauf notre gouverneur, seigneur commissaire.

Cet homme était adoré de la population. Il avait fait de leur cité une capitale provinciale célèbre dans tout l'empire, les habitants vivaient dans la paix et la sécurité. Même ce palais trop beau faisait la fierté du peuple, avec ses pavillons de céramiques bleues qui s'étageaient à flanc de coteau.

Puisqu'il y avait un consensus en faveur de M. K'iu, Ti se proposa d'aller interroger le médecin. Il aurait dû y penser plus tôt : une affaire d'empoisonnement menait naturellement à l'expert en médicaments. Il devait absolument arrêter de se laisser ballotter par les événements et reprendre le contrôle de ses recherches. Faute de quoi il quitterait cette ville avec des

chariots remplis de thé rare et la satisfaction d'une mission impériale accomplie, ce qui ne faisait pas du tout son affaire.

XII

Le juge Ti se voit constraint d'arrêter un être surnaturel ; il dépose une preuve entre les mains d'un assassin.

Le soleil penchait sur l'horizon quand les trois hommes franchirent à nouveau les murailles de Xifu. Ils furent saisis par le contraste entre ce parangon de l'art de vivre et les montagnes perdues d'où ils venaient, bien que celles-ci ne fussent pas dénuées de splendeur. Ici ou là-bas, tout, autour d'eux, était magique : magiques les paysages du pic du Lion, magique la forêt peuplée de génies sylvestres, magique cette cité fastueuse, magique le palais qui se dressa devant leurs yeux éblouis au bout de l'avenue, dans son mélange de bleus, de bruns, de rouges, avec ses dragons et chimères accroupis sur les arêtes des toits, avec ses nymphes enveloppées de soie qui glissaient sur le sol des terrasses, dans leurs chaussons brodés d'or.

Ti fut accueilli dans la cour d'honneur par le secrétaire An Ji.

— Le problème des singes est-il résolu ? demanda le magistrat.

— Pas du tout, seigneur commissaire. À présent, ils commettent des meurtres !

La victime était P'ong le Cinquième. Ti leva la main.

— Ce nom me dit quelque chose. J'ai une mauvaise intuition.

M. P'ong était le médecin attitré du tribunal. Ti maudit sa lenteur. L'assassinat démontrait que cet homme était bien au cœur de l'intrigue, comme il aurait dû s'en douter.

L'enquête était du ressort du gouverneur. Accaparé par des impératifs tels que le choix d'une nouvelle tenue d'apparat, l'installation de jolies statues dans le parc ou la préparation d'une fête d'inauguration en présence du gratin, K'iu Sinfu avait

délégué les tâches triviales à son fidèle second An Ji. Ce dernier instruisait les affaires criminelles dans le respect de la tradition, c'est-à-dire sans se déplacer.

Cette façon de faire présentait au moins un avantage : Ti avait le champ libre pour mener ses propres recherches. Il se fit conduire sur les lieux, résolu à faire parler le mort, à défaut de l'avoir interrogé de son vivant.

Les sbires postés devant la maison de ce quartier cossu furent assez surpris de voir arriver un mandarin spécialisé dans l'art subtil du thé.

Entièrement entourée d'un mur badigeonné à la chaux, la résidence était séparée de la rue par un beau jardin planté de pivoines et de bien d'autres fleurs. Si la demeure du gouverneur était digne des dieux, celle de P'ong le Cinquième aurait pu lui servir d'annexe. « Eh bien, ça rapporte, la vente des poudres médicinales ! » se dit le juge.

On le conduisit à un cabinet de travail aux parois couvertes d'étagères et de peintures, meublé de beaux coffres en bois sculpté, et dont le sol était rendu moelleux par un épais tapis d'importation venu de l'Occident sauvage et mystérieux.

Le corps du médecin gisait dans un fatras de parchemins et de vêtements. En plus d'une vilaine blessure au crâne, il avait le visage et les mains griffés, comme s'il s'était battu avec une femme aux ongles longs et tranchants. L'image de Mme Wang, la cueilleuse personnelle du gouverneur, couchée dans son cercueil, ses belles mains aux ongles peints émergeant de larges manches, s'imposa à l'esprit du juge. Peut-être son fantôme était-il revenu des limbes pour tirer vengeance de son assassin. Le mandarin chassa cette idée. Il n'avait jamais eu à faire incarcérer un spectre. L'ambiance de féerie dans laquelle il était plongé depuis deux jours ne devait pas influencer ses déductions.

Entre le coûteux raffinement du décor et le cadavre étendu par terre, Ti pouvait embrasser d'un même coup d'œil le mobile qui avait poussé le défunt à braver la loi des Tang et la conséquence inévitable d'un tel acte.

Il régnait dans la pièce une puanteur infecte, mélange de ménagerie et de latrines. Une fois de plus, Ti dut lutter contre la

vision d'un succube à demi décomposé, surgi en pleine nuit pour se venger, comme ceux dont regorgeaient les récits populaires. Les meubles avaient été ouverts, leur contenu éparpillé. Ce spectacle désastreux donnait au moins deux indications sur le tueur : il cherchait quelque chose et c'était une brute capable de disséminer les feuillets d'une célèbre anthologie de poésie. Il y avait des traces rougeâtres sur les papiers, sur les meubles et jusque sur les cloisons. Le visiteur non désiré avait trempé ses mains dans le sang de sa victime, il avait marché à quatre pattes, à la recherche de quelque chose, et s'était appuyé contre le bas des parois, où ses empreintes étaient bien nettes.

Un sbire annonça au commissaire du thé qu'il avait arrêté le coupable dès son arrivée.

— Bien, je te félicite, dit le juge.

Ses hommes et lui avaient enfermé le prisonnier dans la pièce contiguë en attendant son transfert. On ouvrit une porte et Ti vit un singe de la corpulence d'un enfant de quatre ans, assis sur un coffre en cuir, occupé à dépiauter un régime de jujubes rouges séchées.

— Il se nomme Batailleur, dit le garde. C'est un récidiviste bien connu de nos services.

— Il y a des témoins ? demanda le mandarin. Un cochon ? Une musaraigne ? Un animal doué d'intelligence ? Tout autre qu'un garde me conviendra !

Les faits étaient simples et sans ambiguïté. La nuit précédente, deux membres de la patrouille nocturne avaient surpris un individu solidement charpenté, tout vêtu de noir, qui tentait de quitter la maison avec des gestes furtifs. Sur le point d'être interpellé, l'inconnu avait disparu à l'intérieur. Les soldats avaient couru après lui, convaincus qu'ils étaient d'avoir dérangé un cambrioleur. L'état de la demeure avait confirmé leurs soupçons. Le corps du propriétaire gisait là où il était encore. Le seul être vivant était le singe, et il avait laissé des traces sanglantes un peu partout.

Il était de notoriété publique que certains animaux rusés et mal intentionnés avaient le pouvoir de se changer en être humain à volonté. La culpabilité du macaque ne faisait aucun

doute. Les griffures sur le visage et sur les bras de la victime étaient la signature de cette vilaine bête. Une fois traîné devant la justice de Sa Majesté, confondu par l'autorité d'un magistrat, le délinquant reprendrait sa forme humaine, confesserait ses crimes et subirait le juste châtiment promis aux criminels.

Ti ne s'était pas encore remis de ce récit lorsqu'un autre sbire attira l'attention de son collègue.

— Le suspect a fait ses besoins sur les pièces à conviction !

Le macaque était en train de tripoter des vêtements souillés, sur lesquels il se livrait à des actes tout à fait incompatibles avec le sérieux de l'enquête. L'origine de l'odeur atroce venait d'être identifiée. On pouvait aussi supposer que c'était le singe, et non le cambrioleur, qui avait vidé les armoires et dispersé leur contenu avant d'uriner dessus.

Que faisait-il ici ? Comment avait-il pu entrer dans cette pièce fermée ? Pourquoi était-il seul ? Ti parvint à approcher le criminel d'assez près pour constater la présence sous ses ongles de cheveux noirs et de fragments de peau ensanglantés. La cause du macaque était mal engagée.

Ti ordonna aux sbires de mettre de l'ordre dans ce fouillis. Une fois les papiers rassemblés, il les parcourut à la recherche d'un indice. Outre les extraits de poésie classique, il y avait là de nombreuses notes sur la nocivité de certains produits, les doses, les effets physiques, le temps de latence avant l'issue fatale. On y mentionnait des rats, des oiseaux et même des porcelets. Maître P'ong n'était pas qu'un bienfaiteur de l'humanité. A ses moments perdus, il tenait une boutique de poisons.

Un sbire était en train de disputer au macaque une pièce de soie brodée qui plaisait particulièrement au petit fouineur velu. Ti fut persuadé d'avoir sous les yeux le dernier sujet d'expérience de M. P'ong. Le médecin avait dû l'attraper, l'emmener chez lui de force et l'enfermer. Batailleur ne s'était pas laissé faire, cela expliquait les griffures. En fin de compte, il l'avait échappé belle. D'une certaine manière, quoi qu'il eût fait, il avait agi en état de légitime défense.

Ti se mit en quête de l'armoire à pharmacie. Les médecins gagnaient la majeure partie de leur argent par la fourniture des remèdes plutôt que par l'examen des patients. Le coffre aux

précieuses drogues était dans la pièce où les sbires avaient reclus le macaque. L'assassin n'avait sûrement pas pu emporter tout son contenu, pour autant qu'il l'eût souhaité : le singe s'en était occupé avant lui. Des paquets avaient été éventrés, des poudres et des pâtes étalées sur le plancher. Au moins le tueur ne disposait-il plus de son arme favorite. Il ne restait que des emballages de papier rouge marqués de coups de tampon où l'on pouvait lire : « Médicament de maître P'ong ».

Restait à examiner le corps. Il était regrettable que le mort fût précisément le vérificateur des décès, son aide aurait été appréciée. On pouvait penser que le coup reçu à l'arrière du crâne n'était pas étranger au décès. Ti s'efforça de vérifier que cet acte violent n'avait pas servi à dissimuler autre chose – par exemple un empoisonnement, pratique très en vogue à Xifu. Mais la langue n'était ni gonflée, ni colorée ; le ventre n'était ni dur, ni ballonné ; la plaie avait abondamment saigné. Ti en déduisit que l'honorable P'ong était mort en bonne santé.

Il avisa, près d'un réchaud, le matériel nécessaire à la préparation du thé, y compris une paire de tisonniers de fer dont l'un portait des traces de sang et des cheveux. « Voici l'arme du crime », se dit-il. L'assassin s'était servi de ce qu'il avait trouvé sur place. C'était la meilleure solution si l'on voulait éviter d'être arrêté en possession d'une arme. Ti aurait agi de même, à supposer qu'il eût été capable d'une telle entorse aux règles immémoriales dont découlait l'harmonie de l'univers.

Il devait identifier le vrai suspect, ce gaillard costaud qu'on avait aperçu dans la maison, cette créature immatérielle capable de se dissoudre dans l'air à l'arrivée des sbires. À vrai dire, Ti commençait à croire que même un cochon arthritique était en mesure de fausser compagnie à ce bataillon de jambes de bois.

Comme il ne croyait guère à la théorie de la transmutation des corps, il alla examiner le jardin aux pivoines. Il fit le tour des murs à la lanterne sans rien remarquer de spécial, mais réussit à repérer un lambeau de vêtement noir resté accroché à la branche la plus basse d'un poirier, près de la porte. Le cambrioleur leur avait fait le coup classique du jeu de cache-cache : il avait sauté dans le premier arbre venu, et les gardes étaient passés sous ses pieds sans le voir. Une fois ses

poursuivants dans la maison, il avait sauté le mur et s'était évanoui dans la nature.

Ti approcha le morceau de tissu plus près de sa lanterne et fronça le sourcil. La présence du cambrioleur de forme humaine allait être difficile à prouver. Il fourra la preuve dans sa manche sans en souffler mot aux sbires, trop occupés à surveiller leur délinquant à quatre mains pour s'apercevoir des petits détournements auxquels se livrait le commissaire du thé.

On apporta une cage pour y transbahuter l'ennemi public.

— Vous avez raison, approuva Ti. Il ne faudrait pas qu'il erre à travers la ville, armé d'un tisonnier, pour estourbir les bourgeois sans défense.

Accroché aux barreaux de bambou, le singe lui jeta un regard de reproche.

« Désolé, petit camarade, songea Ti. Je sais que tu n'as rien fait, mais ton arrestation m'arrange pour le moment. »

Il se rendit chez le gouverneur, suivi des sbires et de leur cellule portative.

K'iu Sinfu était en train de passer en revue des sacs d'immondices qu'on apportait pour fumer son arbre préféré. Les habitants du palais étaient priés de réserver les restes de leurs infusions, afin que le théier profite d'un engras exclusivement à base de thé. Il fallait éviter que d'autres déchets organiques ne corrompent son goût en lui conférant, par exemple, celui du kumquat pourri.

Le commissaire du thé plaida pour la libération du détenu, au nom de l'évidence et du bon sens. Il subit une déconvenue. K'iu Sinfu se souciait peu de savoir si le coupable était un homme, un macaque ou un féroce mouton échappé d'une bergerie. Il désirait que l'accusé soit jugé, afin qu'une condamnation exemplaire rende la paix de l'esprit aux bonnes gens de Xifu. Ti comprit qu'il allait devoir prouver l'innocence du singe.

— Pouvais-je tomber plus bas ? se lamenta-t-il.

Un sbire fit observer que l'accusé était un seigneur dans sa tribu.

— Ah, si je dois défendre un roi, c'est différent, dit le magistrat d'une voix lasse.

Maître macaque le contempla en se grattant la partie basse de son abdomen, ce que, sans doute, l'empereur Tang s'absténait de faire quand il y avait du monde.

— Ne serait-il pas plus convenable, dans ce cas, de s'en remettre à la juridiction des singes et de les laisser tenir leur procès entre eux ? suggéra Ti.

— Hélas, les lumières de Confucius ne les éclairent pas encore, dit K'iü Sinfu. Ils n'ont pas de cour de justice ni de code pénal, pour ce que nous en savons.

Fallait-il les en plaindre ? Ils ne semblaient pas s'en porter plus mal.

— Nous allons donc leur apporter les secours de la parfaite administration des Tang, conclut Ti, non sans regret, puisque c'était à lui qu'incombait cet effort.

L'accusé fixait son accusateur de ses petits yeux noirs et retroussait ses babines pour exprimer son déplaisir de se voir incarcéré.

— J'ai parfois l'impression que nous avons une parenté avec ces animaux, dit Ti.

Le gouverneur éclata de rire.

— Votre Seigneurie sait bien que les singes ont été créés à partir de la bouse d'un buffle roux, tandis que l'homme est à l'image des dieux !

— Mais si, regardez, insista le mandarin : leurs mains sont dotées d'un pouce, comme les nôtres.

« Et si celui-ci portait un bonnet noir, il aurait tout d'un commissaire du thé », parut penser son interlocuteur. Il rappela au juge la réputation du peuple des forêts, fidèlement rapportée par les légendes. Les singes étaient doués de raison, ils priaient le Bouddha. En cas de danger, ils savaient manier l'épieu ou lancer des pierres contre leurs agresseurs. Leurs guerriers se battaient selon les règles du combat *wushu*. Leur roi mythique avait volé les péchés de la Reine Mère d'Occident, afin de devenir immortel. Cette engeance avait donc des antécédents dans le crime.

Incapable de se résoudre à intenter un procès au singe, Ti se rendit au poste de garde du palais. Il écrivit à son préfet pour lui demander conseil et confia le billet à un coursier qui reçut

l'ordre de ne pas descendre de cheval avant d'avoir rallié sa destination. Puis il s'en fut chez sa Troisième pour la saluer avant son coucher.

Entourée de servantes, dame Tsao démêlait sa longue chevelure tout en s'amusant des mimiques d'un macaque, très intéressé par deux coupes remplies d'amandes grillées. Ti rendit compte à son épouse de son excursion dans la montagne : elle ne devait plus s'inquiéter pour ses amis les mendiants fous, ils avaient été recueillis par un couple d'ermites qui en prenaient soin avec un zèle dont elle aurait été jalouse. Les singes, en revanche, irritaient tout le monde, à tel point qu'on prétendait en traîner un devant le tribunal.

— Quelle honte ! protesta sa Troisième. Ils sont si mignons ! Regardez celui-ci, il me fait des mamours !

Comme elle posait son beau peigne laqué pour caresser l'animal, celui-ci s'en empara, la gratifia d'une grimace obscène et s'enfuit sur le toit du lit clos, où il affecta de se coiffer avec des mines si grotesques que les servantes ne purent s'empêcher de pouffer derrière leurs manches.

— Votre singe est certainement coupable, laissa tomber dame Tsao. Vous devriez le juger sans attendre.

Son ton engagea les demoiselles à reprendre la toilette sans plus jeter le moindre coup d'œil au petit impertinent.

— Votre Excellence n'avait-elle pas pour mission de sauver M. K'iu d'une terrible sanction ? demanda la Troisième pour changer de sujet.

Emporté par les événements, Ti avait perdu de vue le but de leur voyage.

— Je crains que notre hôte ne soit le complice, ou même l'instigateur, d'un assez grand nombre de crimes, répondit-il.

— Ah, fit sa femme. Eh bien, bonne nuit à vous aussi, dans ce cas.

Muni d'un lampion, le mandarin traversa la terrasse pour rejoindre son propre pavillon. Alors qu'il s'apprêtait à y pénétrer, un raclement de gorge attira son attention. Une ombre à demi dissimulée derrière un pilier paraissait l'attendre. À sa silhouette, Ti reconnut le personnage énigmatique qui avait poursuivi Mushu et la cueilleuse Li-na lorsqu'ils s'étaient enfuis

de la maison de thé. Sa carrure et son vêtement noir correspondaient aussi à la description donnée par les sbires qui avaient arrêté son « double », le macaque Batailleur, dans la maison du crime.

Ti s'approcha du bandit. Ils échangèrent quelques mots, puis le juge ôta de sa manche le morceau de tissu décroché du poirier de maître P'ong, la seule preuve qui pouvait innocenter le singe. La main de l'ombre se referma sur la pièce à conviction. L'inconnu s'inclina et disparut comme il était venu.

XIII

Le juge Ti cherche à innocenter une cruche et un éventail ; il incrimine une cuiller.

En attendant la réponse de ses supérieurs, Ti avait un peu de temps pour se pencher sur les infusions à la mode de Xifu, et notamment sur le thé fatal servi dans le pavillon du lac. Au petit jour, il descendit vers l'étang aux lotus afin de récapituler ce qu'il savait de cette soirée. Il contempla un moment, à l'extrémité du pont en zigzag, le charmant édifice où s'était joué un drame aussi feutré qu'impitoyable.

Atteints d'une amnésie contagieuse, les protagonistes n'avaient pas été en mesure de lui indiquer la position de leurs commensaux. Puisque ces messieurs se rappelaient tout juste la portion du jardin qu'ils apercevaient, en face d'eux, par la fenêtre ouverte, et, pour certains, le nom de leur vis-à-vis, il revenait au juge de reconstituer la tablée en fonction du récit parcellaire de chacun.

Les branches des saules plantés sur la berge rejoignaient presque les feuilles aériennes des lotus, ce qui donnait l'illusion d'un monde entièrement vert, végétal et tout à fait paisible. Ti franchit le pont, prit pied sur l'îlot et pénétra dans le kiosque qui en occupait la majeure partie.

Le joli salon prévu pour la méditation, la déclamation poétique et la dégustation n'était pas tout à fait tel qu'il l'avait laissé. Une bonne âme avait jugé bon de faire le ménage à fond et d'aligner les sièges contre des panneaux fermés. Le juge commença par déposer tous les volets, puisque ces messieurs avaient pris le thé en admirant le paysage, puis il disposa six tabourets autour de la table circulaire qui occupait le centre de la pièce.

À l'aide d'un bout de charbon pris dans le poêle, il traça des chiffres sur les tabourets. Pour figurer les six convives, il choisit six objets qui avaient plus ou moins trait à leur personnalité : un éventail, un rouleau de poésie qui traînait là, un pinceau, une galette de thé, une cruche et un taël d'argent tiré de sa propre manche. Six sièges, six ustensiles ; il s'agissait de faire coïncider les premiers avec les seconds.

Comme personne n'avait déclaré avoir vu le pont depuis sa place, Ti en déduisit la position du défunt, et il déposa le rouleau de poésie sur le siège numéro 5. Sur le siège numéro 1, il plaça l'éventail qui représentait le gouverneur K'iu : on apercevait nettement, depuis ce point de vue, l'arche rouge plantée dans l'eau en l'honneur de son épouse disparue. Ti posa un volet sur cette ouverture, puisque son hôte disait l'avoir fait clore à cause du vent frais qui soufflait du sud-ouest.

Il s'efforça ensuite de disposer chacun selon son vis-à-vis ou selon le paysage qu'il prétendait avoir contemplé. Lei le timoré avait affirmé avoir admiré les rochers gris, dont l'agencement tourmenté bordait un côté de l'étang. Ti posa donc sur le tabouret numéro 3 une galette de thé qui symbolisait le planteur. Son confrère Qai, le propriétaire de la Théière de Jade, prétendait avoir été assis face à Wang. Ti posa la cruche sur le tabouret numéro 2. Le taël d'argent qui représentait Su le radin atterrit sur le même siège pour la même raison. Le pinceau du directeur de l'école confucéenne alla rejoindre la galette de thé sur le siège numéro 3. Son travail de majordome achevé, Ti contempla le résultat.

Force lui fut de conclure que deux hommes avaient chacun posé une fesse sur le tabouret numéro 2, que deux personnes s'étaient assises sur les genoux l'une de l'autre au tabouret 3, et que nul n'avait voulu des sièges 4 et 6, des places probablement frappées d'une mystérieuse malédiction. De toute évidence, aucun des convives ne voulait admettre avoir passé la soirée juste à côté de Wang l'empoisonné.

Ti ramassa ses ustensiles et récapitula en procédant *a contrario*. Sa seule certitude, c'était la position du poète Wang sur le tabouret numéro 5. Les autres objets reprirent leur ronde autour de ce point fixe.

Le planteur Qai affirmait avoir été assis face à Wang, une place depuis laquelle il avait joui d'une vue directe sur la sculpture en forme de pierre qui émergeait du lac. Ti constata que cela n'était pas possible : derrière Wang, Qai aurait dû voir les iris d'eau. De plus, selon le gouverneur, le panneau derrière Wang était fermé à cause du courant d'air, affirmation confirmée par Su Li-ping. Le témoignage de Qai Tso-lin était donc frappé de deux incohérences ; Ti douta qu'il ait été assis à cet endroit. Il devait avoir occupé l'un des deux sièges qui entouraient le défunt.

Pour que le vieux directeur Ban Jun ait eu, comme il l'avait dit, un planteur illettré à sa droite, un deuxième à sa gauche et un troisième en face de lui, il ne pouvait avoir été assis qu'aux sièges 1 ou 3 : au 2, au 4 et au 6 cette combinaison n'était pas possible à cause du poète Wang, qui n'était ni cultivateur, ni analphabète.

Si Lei était bien assis sur le tabouret numéro 3, devant ses chers iris qu'il avait tant admirés tandis que Wang se tordait de douleur, cela envoyait le directeur Ban Jun au siège numéro 1. Mais dans ce cas, la configuration citée par le directeur ne tenait plus, Lei n'étant assis ni à sa droite, ni à sa gauche, ni en face de lui. Il fallait donc en conclure que Lei Chih-tui avait menti, tout comme son ami Qai.

Deux partis incompatibles s'opposaient dans ce tribunal invisible peuplé de cruches et d'éventails. D'un côté, Ti disposait des témoignages cohérents de K'iu Sinfu, du directeur Ban et du planteur Su ; de l'autre côté, ceux des planteurs Lei et Qai ne tenaient pas debout. Il en conclut que c'étaient eux les voisins du poète, Qai face à la pagode en pierre à demi immergée – Ti posa définitivement la cruche sur le tabouret numéro 4 – et Lei à la gauche du mort, sur le tabouret numéro 6, où Ti plaça la galette de thé. La seule combinaison dans laquelle le vieux Ban Jun avait, comme il l'avait dit, des planteurs de chaque côté et devant lui, c'était dans le cas où il occupait le siège numéro 3. Une fois les deux volets du sud-ouest fermés, tout collait parfaitement.

Si les voisins du défunt avaient menti pour n'être pas soupçonnés, cela signifiait qu'ils estimaient que Wang avait été

assassiné. Comment cette certitude avait-elle pu leur venir ? Ti en déduisit que Lei Chih-tui et Qai Tso-lin en savaient plus qu'ils n'en avaient dit, une hypothèse à vérifier au plus vite.

À présent que les dîneurs étaient en place, il convenait de restituer l'enchaînement des événements. On leur avait servi à tous le même thé, infusé dans la même eau. L'opération s'était renouvelée avec trois essences différentes, et seule la dernière avait été mortelle pour l'un d'eux. Quel détail différenciait ces six amateurs de soirées élégantes ? Pourquoi cinq d'entre eux avaient-ils survécu au breuvage ? Même si Qai et Lei étaient les mieux placés pour faire tomber du poison dans le bol de leur voisin, il aurait fallu qu'ils parviennent à lancer la substance depuis une position assez éloignée, peut-être sous forme de boulette. Cela tenait du tour de force, surtout si l'on songeait que les bols étaient munis de couvercles qui permettaient de retenir les feuilles lorsqu'on buvait. On pouvait aussi douter que Wang n'ait pas remarqué qu'une boule pâteuse avait atterri dans la sienne : l'infusion au vert délicat se serait immanquablement changée en soupe poisseuse.

Ti se souvint que l'assassin de Mme Wang avait probablement empoisonné la théière, et non l'eau, puisque cet ustensile était encore tout pénétré de substance toxique. Hélas, un tel acte était impossible dans le cas présent, puisque tout le thé sortait du même endroit. À moins que...

Les couverts !

Ti se rappela ce qu'on lui avait dit des couverts distribués par le gouverneur lorsqu'il recevait en petit comité. Chaque convive recevait des cuillers dont la valeur correspondait à son rang social. Ti regarda autour de lui. Il n'y avait là aucun meuble à vaisselle. Il se souvint que les véritables amateurs prévoyaient, à proximité de leur kiosque, un local bien caché, où ranger les objets dont la trivialité contrariait l'harmonie générale.

Il sortit du pavillon. On avait pratiqué en dessous une sorte de placard plein de balais et d'étagères. Sur celles-ci reposaient différentes boîtes. La première contenait une cuiller incrustée de fils d'or ; celle du gouverneur, le plus haut personnage de la soirée. Dans la deuxième, il découvrit une paire de cuillers en argent, parfaites pour le directeur de l'école, éminent lettré. M.

Su, en tant qu'aîné du groupe, avait dû recevoir l'une des cuillers en bois à fines incrustations de nacre de la troisième boîte. Lei et Qai, que rien ne distinguait l'un de l'autre sur le plan du statut, de la richesse ou de l'érudition, avaient sûrement utilisé une cuiller en bois précieux tirée de la boîte suivante. Quant au poète Wang, sans diplôme, pauvre et subalterne, on avait dû lui donner une de ces cuillers en bois même pas teinté dont la dernière boîte était remplie.

Hélas, celle-ci était pleine, on n'y aurait pas fait tenir une cuiller de plus. La belle théorie du magistrat était caduque. Si l'on en avait trafiqué une, on ne l'aurait pas remise en place pour le bénéfice des mandarins indiscrets.

Toutes les boîtes portaient les caractères « service du palais » tracés à l'encre rouge à l'intérieur d'un cadre de même couleur. Or le manche des cuillers en bois brut était orné d'un fin liseré bleu. De plus, toutes les cuillers étaient parfaitement nettes, alors que le tanin aurait dû laisser de légères variations de teintes. Ti en déduisit qu'elles n'avaient jamais servi. Le contenu ne correspondait pas au contenant. La boîte n'avait pas été faite pour ces couverts-là. Quelqu'un avait ôté tout le stock et l'avait remplacé par un autre, qu'il avait dû se procurer en hâte, il y a peu, dans la première boutique venue.

Ti en prit une paire, alla s'asseoir à la place de Wang et mima la dégustation du thé comme une fillette à sa dinette. Il examina la cuiller. Elle était taillée dans un bois bon marché, poreux. Que se serait-il passé si l'on avait pris soin de la faire tremper une heure ou deux dans une solution empoisonnée avant de la tendre à l'un des convives ?

Le mandarin se remémora l'accrochage de l'ermite et de Lao Cheng sur la température de l'eau. Les deux thés verts, rares et chers, servis en début de soirée, devaient infuser dans une eau pas très chaude pour conserver leur parfum. À la troisième dégustation, le gouverneur avait fait préparer son propre thé, celui qu'il faisait cultiver avec amour par Mme Wang dans une cour de son palais. Or cet arbre était le même que ceux du pic du Lion, ses feuilles devaient être jetées dans de l'eau presque bouillante. Afin de le faire refroidir, ou bien pour en grignoter les feuilles, les convives avaient alors utilisé leurs cuillers. À ce

moment seulement, le poison dont celle en bois était imbibée s'était répandu dans l'eau chaude, et le poète avait dégusté sa dernière tisane.

En empoisonnant les couverts, l'assassin était sûr de ne pas manquer sa cible. Wang était mort parce qu'il était socialement inférieur aux autres. On s'était servi de leur différence hiérarchique pour le supprimer.

Tout cela ne permettait guère de définir qui avait commis cet acte. Le gouverneur était bien sûr le mieux placé : il avait la haute main sur son matériel. Mais cet homme si imbu de sa position pouvait-il s'être abaissé jusqu'à échanger le contenu d'une boîte de cuillers bon marché ?

Ti se demanda si le coupable n'était pas un septième homme. Il représenta cet inconnu éventuel par une théière, qu'il posa au centre de la table. S'il existait, cet homme ou cette femme avait accès au palais. Le mandarin n'avait pas perdu sa matinée : au lieu des cinq convives survivants, la liste s'étendait à une centaine de serviteurs et d'affidés !

Il rentra à ses appartements, où Lao Cheng l'attendait pour prendre ses ordres au sujet du tribut. Peu soucieux de se pencher sur ces questions, Ti profita de sa présence pour faire le point sur l'enquête. Le goûteur d'eau fut outré d'apprendre que l'on avait commis un autre assassinat avec du thé. Il savait depuis longtemps que l'on pouvait tuer quelqu'un avec du vin, surtout du mauvais, et même avec de l'eau douce, en y noyant sa victime. Mais il avait cru la pureté de cette infusion bénie des dieux préservée des bas instincts humains. C'était désormais officiel : rien n'était plus sacré.

— Notre univers court à sa perte, c'est une évidence ! Les dernières bornes de la goujaterie ont été franchies !

— J'ai bien peur de rechercher quelqu'un de pire qu'un goujat, dit Ti.

L'esprit du goûteur d'eau vacillait à l'idée du dévoiement subi par sa boisson fétiche. Des rivières de sang menaçaient d'engloutir la civilisation.

Ti le laissa à ses angoisses et s'en fut saluer sa Troisième, qu'il trouva en train de prendre un bain de thé vert vivifiant,

raffermissant, vitalisant, qui donnerait du lustre à sa chevelure et de la douceur à sa peau de lait.

— Saviez-vous que cette plante a de multiples usages auxquels on ne pense pas ? dit-elle tandis qu'elle trempait dans la solution verdâtre.

Ti acquiesça : il en avait découvert un lui-même.

— Lequel ? s'enquit sa Troisième.

— Le meurtre.

XIV

Le juge Ti sauve la vie d'un fruit mûr tombé de l'arbre ; Confucius sauve celle d'un gouverneur.

Quand les invités furent tous sortis de leur bain de thé, K'iu Sinfu put procéder à la réception de la gouvernante qui soignerait désormais son arbre inestimable. Toute vêtue de brocarts, intimidée, la belle cueilleuse s'avança vers son maître, qui l'attendait en haut d'une volée de marches grises et blanches, devant sa façade de céramiques bleues rehaussée de lampions rouges. Les planteurs en grande tenue debout à ses côtés donnaient à la cérémonie une allure de tribunal céleste. C'était un peu le cas, puisqu'il s'agissait de s'assurer des compétences de la postulante.

Alors que le gouverneur s'apprêtait à se voir présenter la jeune femme, ce fut son valet Mushu qui se jeta à ses pieds pour exécuter trois prosternations et l'implorer d'épargner sa fiancée. L'assistance poussa des « Oh ! » scandalisés. Rouge de colère, le secrétaire An Ji répondit à la place de son patron, qui était trop à son rôle de grand seigneur pour s'adresser directement à un si lointain subalterne :

— Ta belle ne marche pas au supplice, idiot ! Elle a été distinguée parmi toutes les femmes de la région !

Le front contre le sol, le jeune homme rappela que la dernière titulaire de cette charge avait fini dans des conditions tragiques.

L'entourage du gouverneur n'en crut pas ses oreilles. Ce rien du tout osait jeter une ombre sur la mort exemplaire d'une personne que toute la ville avait encensée. An Ji voulut le faire bastonner pour son insolence, mais K'iu Sinfu leva la main pour réclamer le silence. D'une voix calme et affable, il pardonna à son domestique afin de préserver la sérénité de ce jour faste, et

aussi parce qu'en l'absence de singes pour cueillir son thé favori, mieux valait se conserver les talents d'un grimpeur d'exception.

Une fois l'incident clos, on put revenir au sujet de l'entrevue, en dépit des coups d'œil furibonds que le secrétaire continuait de lancer à l'impertinent qui avait osé mettre son grain de sable dans un rituel conçu pour être parfait. Li-na n'avait pas bougé, elle paraissait résignée à son sort. Il s'agissait de tester son aptitude à servir le thé, ce dont elle s'acquitta dans les règles de l'art. Outre les opérations nécessaires à la concoction, l'exercice consistait principalement à identifier la position sociale des convives, de façon à éviter les impairs. Elle présenta tout d'abord, à deux mains, un *chung* au maître de maison, puis aux invités par ordre d'importance, et termina par le personnel. À chaque catégorie sociale correspondait un thé différent, de moins en moins coûteux, mais tous d'assez bonne qualité pour ne pas ternir le prestige du palais. Il s'agissait dans tous les cas de thés de printemps légers et parfumés.

La jeune femme ne put s'empêcher de prendre un peu plus de temps lorsqu'elle présenta son bol à son fiancé, qui la dévisageait avec un mélange de regret et d'inquiétude.

Un mouvement de tête suffit au gouverneur pour exprimer sa satisfaction. On conduisit en cortège la nouvelle élue à la cour du théier, qui serait dorénavant son domaine réservé. Il était grand temps d'affecter une servante à cet arbre, car on eut la surprise de trouver une nouvelle fois la porte ouverte, au grand déplaisir de Son Excellence. La colère de M. K'iu augmenta considérablement lorsqu'il découvrit qu'une main anonyme avait ôté le filet qui protégeait son cher végétal. Et, bien sûr, deux macaques s'étaient empressés de s'installer au sommet, où ils mâchonnaient tranquillement quelques feuilles rares entre leurs babines grossières. On dut soutenir le gouverneur, qui était sur le point de s'évanouir.

C'était l'occasion rêvée pour le retour en grâce de l'insolent qui avait troublé la cérémonie. Ti se demanda si tel n'était pas justement le but de celui qui avait ainsi exposé le théier. Comme il s'y attendait, le jeune homme proposa de réitérer l'exploit accompli en ville le jour où il avait chassé un groupe

d'impertinents qui bombardait les passants depuis les hauteurs d'un noyer.

Cette fois, Ti le jugea agité, nerveux. Il avait beau avoir constaté de ses yeux son habileté d'acrobate, il ne reconnut pas l'adresse de Mushu. Le valet se montrait maladroit, trop vif, trop pressé, il se maîtrisait peu et prenait des risques inconsidérés. Ti fit un signe discret à un personnage vêtu de noir qui s'était mêlé aux invités. Ceux-ci s'étaient rendu compte, eux aussi, que la situation tournait mal. Quelque chose n'allait pas. Mushu était de plus en plus audacieux, il sautait de branche en branche sans assurer ses prises. Comme Ti le craignait, il finit par poser le pied à côté et perdit l'équilibre. Un instant plus tard, il chutait sous les cris de la foule.

Alors qu'on s'attendait à le voir se fracasser sur le dallage, il fut miraculeusement reçu dans les bras de l'inconnu en noir, qui avait eu la présence d'esprit de se poster juste en dessous de lui. Son sauveur s'effondra sous son poids et les deux hommes se retrouvèrent étendus sur le sol.

Les serviteurs s'activèrent autour du grimpeur inanimé, tandis que les témoins ébahis congratulaient le solide gaillard pour son geste providentiel. Seul le propriétaire de l'arbre ne leur prêta aucune attention. Puisque les héros préféraient se secourir les uns les autres plutôt que de se consacrer aux tâches vraiment importantes, K'iu Sinfu se déchaussa et lança ses souliers brodés à la figure des deux macaques, qui avaient tout l'air de se moquer de lui depuis leur sommet inaccessible. Les courtisans bien avisés ôtèrent à leur tour leurs bottines pour lui passer des munitions, ce qui eut davantage pour résultat d'orner l'arbre de chaussures que d'effrayer ses locataires. Au milieu de ce complet désordre, Ti nota du coin de l'œil que les gardes chargés de la sécurité s'étaient rassemblés à l'écart pour se concerter. L'un d'eux pointait un doigt accusateur sur l'individu musclé qui venait de rattraper Mushu. La manœuvre d'encerclément à laquelle ils se livrèrent ensuite ne lui échappa pas non plus. Ils avaient reconnu comme lui le suspect entrevu devant la résidence du médecin P'ong, la nuit du crime, ce cambrioleur qui s'était lâchement changé en singe.

Dès qu'il eut repéré leur manège, le criminel tâcha de fendre la foule des lanceurs de chaussures pour rallier la sortie. Tout le monde se figea lorsque le capitaine des gardes s'exclama d'une voix forte :

— Au nom de Son Excellence, je te somme de te rendre à notre...

Il ne put terminer sa phrase.

— Là-haut ! cria quelqu'un. Les singes ! Ils brisent les branches !

Le gouverneur poussa un hurlement de bête blessée à mort.

— Sauvez mon thé ! clama-t-il tandis que les regards se tournaient vers les macaques.

S'il y avait un risque de branches brisées, c'était plutôt du fait des flagorneurs qui entreprirent l'escalade. Les deux nains velus contemplaient cette masse d'excités d'un œil curieux, peut-être même amusé. Tout le monde s'était détourné du jeune héros, hormis Li-na, qui essayait de le faire revenir à lui. Quand Mushu ouvrit les yeux, Ti constata qu'il avait un bras cassé. Il le confia à son goûteur d'eau, quitta cette assemblée d'excités aux pieds nus et regagna le pavillon des réceptions, qui était désert.

Thiéries et bols étaient toujours disposés sur la table où on les avait abandonnés. Ti examina le thé servi au personnel. Il souleva le couvercle et constata que le liquide était sombre. Il le goûta ; il était fort et âcre. En fait de thé vert léger et délicat, c'était un thé rouge très puissant, un thé à réveiller un mort. Les galettes émiettées par Li-na étaient empilées à côté de la bouilloire. Alors que la plupart portaient la mention « thé vert », la dernière était bien une galette de thé rouge complètement torréfié et donc beaucoup plus fort. Jamais Mushu n'aurait dû se livrer à de telles acrobaties après en avoir bu ; ou plutôt, jamais on n'aurait dû lui servir un tel excitant avant de l'envoyer jouer les équilibristes au péril de sa vie. C'était la fébrilité due à cette boisson qui avait causé l'accident. Autant dire qu'il avait été victime d'un guet-apens.

Ti retourna dans la cour du théier sacré. Les singes avaient fini par se lasser de servir de cibles aux lancers de souliers. Si le gouverneur respirait à nouveau, les gardes étaient hors d'eux. Leur suspect avait profité de la panique pour s'esquiver. Ils

voulaient absolument identifier la personne qui avait crié que les macaques détruisaient les branches. Les soupçons se portaient sur certain commissaire du thé à la voix puissante.

Celui-ci dédaigna leurs regards méfiants et s'intéressa à l'état du jeune grimpeur. Le goûteur d'eau lui avait administré les premiers secours, il avait immobilisé le bras blessé et commandé une civière.

— Il est rassurant de penser que ceci n'était qu'un accident, pour une fois, dit Lao Cheng.

— En ce qui concerne le thé, rien dans cette ville n'est accidentel, dit le juge Ti.

Il était parvenu à une conclusion inquiétante. Coupé de son approvisionnement en poisons de chez P'ong le Cinquième, l'assassin innovait : à présent, le thé lui suffisait pour tuer.

— J'ai trouvé l'arme du crime, déclara-t-il.

Il exhiba le gâteau brunâtre.

Le coupable devait être sous ses yeux. Il avait devant lui, outre le groupe des serviteurs et celui des gardes, les trois planteurs, le directeur de l'école confucéenne, le gouverneur K'iu..., sans oublier An Ji, le secrétaire consciencieux, Lao Cheng et son obsession de l'eau pure, Li-na la belle cueilleuse, les dames du palais, les domestiques, les étudiants, les clercs du tribunal...

Ti nota qu'il n'était pas le seul à dévisager autrui d'un œil soupçonneux. Tout ce petit monde le regardait d'un drôle d'air. La rumeur de son stratagème s'était répandue, certains concevaient des doutes sur son honnêteté. Lao Cheng se pencha vers le magistrat et murmura :

— J'ai bien vu que Votre Seigneurie avait fait en sorte que le cambrioleur puisse s'échapper.

L'ennuyeux, c'était que les autorités l'avaient vu, elles aussi. Un scribe du tribunal vint l'informer que Son Excellence souhaitait le voir dès que possible. C'était une convocation, il ne manquait plus que le sceau officiel.

Au lieu de courir s'excuser, mentir, flatter, enfin, se justifier, Ti prit le temps de s'entretenir avec le directeur de l'école confucéenne, qui s'était assis sous l'auvent de la cour pour contempler le spectacle des vaines agitations humaines, une

source de réflexion toujours renouvelée pour l'esprit d'un philosophe. Ceux qui continuaient de guetter le magistrat virent Ban Jun ouvrir des yeux ronds, faire de grands gestes. Les invités observèrent les causeurs avec curiosité et réprobation. La conduite de ce commissaire du thé devenait de plus en plus bizarre, autant dire suspecte. Voilà qu'il s'attaquait à un digne érudit, universellement respecté ! Ban Jun s'abîma dans une profonde réflexion. Il répondit au mandarin quelques phrases que nul n'entendit. Puis les deux hommes s'inclinèrent l'un devant l'autre avec toutes les marques de la plus grande considération, ce qui acheva de déconcerter les témoins attentifs.

K'iu Sinfu reçut Ti dans la salle de la Paix du Ciel, en présence de son secrétaire, tous deux glacés et sévères. L'audience avait toutes les apparences d'un procès, bien que le gouverneur, épuisé par cette avalanche d'émotions insurmontables, ait ressenti l'impérieux besoin d'une infusion calmante, relaxante, décongestionnante. Il avait donc le bas de sa robe retroussé et les deux pieds dans une bassine d'eau verte. An Ji se chargea d'exprimer sa pensée, qui tenait en peu de mots :

— Des personnes moins convaincues de votre immense amour pour les règles établies pourraient penser que Votre Seigneurie protège un criminel.

Ti possédait, lui aussi, l'art de la réprimande sur le mode allusif.

— Des personnes moins éclairées que deux brillants mandarins tels que vous se leurreraient certainement sur ce qu'elles auraient vu, répondit-il. Par chance, nous savons tous, ici, que les apparences sont trompeuses.

La réponse ne convainquit nullement ses interlocuteurs.

— Des personnes soucieuses de préserver l'harmonie de leur bonne ville pourraient être tentées de vous prier de quitter les lieux dès maintenant, rétorqua sèchement le secrétaire.

En dépit de son bain de pieds, K'iu Sinfu était passé de la glaciation à la pétrification. Il était difficile de croire que cette allégorie de la Justice sculptée dans le granit s'animerait de

nouveau un jour. Ti estima inutile de prolonger cet amusant petit exercice de rhétorique.

— Je plains sincèrement ceux qui s'aveugleraient au point de commettre une telle erreur, affirma-t-il. Par chance, des personnes aussi éclairées que vous ont soin de se concentrer sur les problèmes essentiels lorsque ceux-ci se posent à elles.

— Plaît-il ? fit An Ji.

Un sourcil s'était soulevé au-dessus de l'œil gauche du gouverneur : le commissaire du thé venait de prendre l'avantage.

— Un empereur moins clément que le nôtre pourrait s'offusquer de voir l'un de ses mandarins loger dans un palais si beau, bâti grâce aux deniers publics.

La statue à la gloire des vertus citoyennes perdit de sa rigidité au point de parvenir à articuler quelques paroles de ses lèvres raidies.

— Prétendez-vous que Sa Majesté s'offusquerait de voir édifier un palais digne d'elle ?

— Votre demeure n'est pas digne de l'empereur, seigneur K'iu, le contredit le juge.

Obsédé par les beautés de sa résidence, le gouverneur ne saisissait toujours pas où Ti voulait en venir.

— Ah bon ? s'étonna-t-il. Pas assez de sculptures ?

— Trop de sculptures ! s'écria Ti. Votre demeure n'est pas digne de l'empereur, elle est digne des dieux !

La figure de K'iu Sinfu se rembrunit. Si les dieux s'irritaient contre lui, en plus de l'empereur, il était perdu des deux côtés de la « grande barrière ». Même l'expression de son fidèle An Ji avait changé : le secrétaire contemplait son maître avec la compassion qu'on affecte envers les trépassés. Sa bouche paraissait près de prononcer quelque éloge funèbre à la mémoire de son supérieur.

L'assistance était tout ouïe, il était temps pour Ti d'exposer le véritable sens de sa mission : la Cour avait eu vent de cette construction à la beauté insupportable, un inspecteur viendrait bientôt se rendre compte sur place, peut-être même aurait-il le pouvoir de faire arrêter le bâtisseur pour le traîner à Chang-an derrière son char, un carcan autour du cou. Le sort de

l'audacieux serait bientôt réglé, ainsi que celui de toute la parentèle jusqu'à la troisième génération.

K'iu Sinfu pâlit. Son beau plafond aux poutres finement laquées venait de lui tomber sur la tête.

— Nous allons tous mourir, murmura-t-il.

An Ji lui jeta un regard surpris. Lui, en tout cas, ne s'incluait pas du tout dans le sacrifice. Il n'avait par bonheur aucun lien de famille avec le fonctionnaire pris de folie qui s'était fait construire une maison destinée à devenir son tombeau.

— Peut-être existe-t-il un moyen de tout arranger, annonça le porteur de mauvaises nouvelles. J'ai découvert une solution à votre problème.

Il alla ouvrir la lourde porte de la salle de la Paix du Ciel. La solution du problème entra à petits pas sous la forme d'un vieillard chenu qui s'aidait d'une canne. Le directeur de l'école confucéenne Ban Jun regardait autour de lui avec des yeux neufs. Il éprouvait pour ce fastueux décor l'intérêt d'un propriétaire venu visiter sa nouvelle résidence. Ti le présenta avec autant de fierté qu'un alchimiste qui aurait réussi à fabriquer le cinabre d'immortalité :

— Puisque votre maison est digne des dieux, offrez-la au plus grand d'entre eux ! Faites-en la demeure de Confucius !

K'iu Sinfu et An Ji échangèrent un regard d'incompréhension. Une explication s'imposait.

Il était malséant qu'un gouverneur provincial élève pour son propre usage un édifice capable de concurrencer la Cité interdite. En revanche, pour les Immortels, rien n'est jamais trop beau.

— Et que faudrait-il pour accomplir cette mue providentielle ? demanda K'iu Sinfu d'une voix sans timbre.

Le directeur Ban Jun y avait réfléchi sur le perron. Si les sanctuaires taoïstes et les monastères bouddhistes obéissaient à des règles architecturales définies, le culte de Confucius n'imposait aucune structure particulière. La multiplication de pavillons sur des terrasses convenait parfaitement. Le bâtiment principal était propre à recevoir les fidèles soucieux de présenter leurs hommages à une statue monumentale de Maître Kong. Les appartements privés de Son Excellence iraient très

bien aux professeurs. Ceux des invités feraient de confortables logements pour les étudiants qui se presseraient à Xifu afin de recevoir l'enseignement sacré du grand penseur divinisé. La salle des banquets deviendrait réfectoire, les salons serviraient aux leçons, tout cela dans un raffinement et dans un luxe à la hauteur de l'adoration que vouaient en général au philosophe les lettrés de l'administration impériale.

— Non seulement on ne vous coupera pas la tête, mais la chancellerie vous recommandera pour une promotion, conclut Ti.

K'iu Sinfu contempla quelques instants ses belles boiseries, tout ce faste qui reposait à présent sur le plateau d'une balance, sa tête occupant l'autre plateau.

Il se leva de son fauteuil, sortit les pieds de sa bassine avec de grands « floc », vint s'agenouiller devant Ti et effectua le *kotéou*. Puis il fit de même devant le directeur Ban, aussitôt imité par son secrétaire.

Il venait d'être sauvé par Confucius.

XV

Le juge Ti se livre à des exploits qui ne lui coûtent guère ; la couleur du thé suscite un grand émoi.

Depuis la mort du médecin P'ong, les planteurs ne sortaient plus de chez eux qu'on ne les y contraigne. La désastreuse cérémonie du thé à peine terminée, ils avaient fui le palais avant que la main qui avait expédié dans l'au-delà le vérificateur des morts ne s'en prenne à eux. Ce décès faisait souffler un vent glacial sur la gentille métropole provinciale.

Alors qu'il franchissait la porte monumentale du palais, Ti rencontra sa Troisième qui rentrait, au milieu de ses suivantes, assise dans une chaise à porteurs en bambou surmontée d'un dais.

— Devinez qui j'ai vu en ville ! s'écria-t-elle gaiement. Quelqu'un qui vous touche de près !

Ti jeta un coup d'œil autour d'eux pour vérifier que nul ne les espionnait.

— Ne dites rien, on pourrait nous entendre, répondit-il avant de s'éloigner sur l'avenue.

Le petit esclave mal nourri qui tirait le verrou de M. Su lui apprit que son bon maître était auprès de M. Lei. Chez ce dernier, on annonça au commissaire du thé que le planteur était l'hôte de son confrère Qai Tso-lin. Pourtant, les serviteurs de celui-ci affirmèrent n'avoir vu ni l'un, ni les autres : tout le monde était censé se réunir chez M. Su. Ti eut la nette impression qu'on repoussait sa jonque chaque fois qu'elle approchait de la berge.

Il réfléchissait à la tactique à adopter quand des employés de la Théière de Jade se présentèrent avec du vin dans des paniers et des victuailles sur des plateaux. C'était là le parfait

banquet de trois riches personnages désireux de se consoler d'une réclusion imposée par les circonstances.

Ti s'engouffra dans la cour à la suite des livreurs. Il fut immédiatement repéré par les domestiques, qui accoururent vers lui, armés de bâtons, d'instruments agricoles et d'ustensiles ménagers. Tous ces objets étaient pourvus de lames de tailles diverses, que le magistrat supposa bien affûtées. Tout ce qu'il parvint pour sa part à empoigner fut un vieux râteau édenté, vague succédané d'un bâton de combat, le seul art martial dont il eût quelques notions, à défaut d'avoir suivi un entraînement régulier. Mieux aurait valu ramener ces excités à la raison en leur exposant ses rang, titres et diplômes, dont l'énoncé soulevait généralement l'admiration des foules, mais ces gens ne paraissaient pas bien disposés pour une discussion sur l'importance des études classiques et des fonctions officielles. Il était évident que les planteurs avaient donné l'ordre d'estourbir sans pitié quiconque tenterait de parvenir jusqu'à eux.

Le mandarin croyait sa dernière heure arrivée lorsqu'une ombre massive, surgie dans l'entrebattement de la porte, lui prouva que Confucius veillait toujours sur lui. L'inconnu adopta successivement plusieurs postures caractéristiques du *hou-quan* ou « boxe du singe ». À chacune d'elles, l'un de leurs agresseurs roula au sol, que ce soit par suite d'un coup de pied, d'un choc donné avec le plat de la main, ou terrassé par quelque force invisible dont l'homme en noir semblait être dépositaire. Une fois tout danger écarté, le sauveur des mandarins en détresse s'inclina profondément et disparut aussi prestement qu'il était venu.

Quand les planteurs embusqués dans la demeure rassemblèrent assez de courage pour pénétrer dans la cour afin de voir ce qu'il restait de leur assaillant, ils trouvèrent le commissaire du thé bien planté sur ses jambes, un râteau à la main, et leurs domestiques évanouis ou en train de se masser les côtes en gémissant. Tous trois furent extrêmement impressionnés.

— Votre Seigneurie doit excuser le zèle de nos esclaves stupides, bredouilla M. Qai.

— Vous êtes le dieu de la guerre en personne ! déclara M. Lei avant d'exécuter un ko-téou cérémonieux, le front dans la poussière.

— J'aime à faire respecter l'ordre du Ciel partout où je passe, déclara le combattant avec une modestie qui seyait bien à son éthique.

Les riches cultivateurs le prièrent de bien vouloir accepter leur hospitalité, bien qu'elle fût indigne d'un personnage tel que lui. On abandonna la cour pleine de corps meurtris pour aller s'installer dans une belle salle dotée de confortables divans. Ti s'assit sous la statue dorée du Bouddha debout, en attitude de bénédiction, à la robe plus chargée de pierreries que celle d'une concubine impériale. Qai Tso-lin, le maître des lieux, offrit aussitôt au mandarin le traditionnel thé de bienvenue.

— Non merci. Pas soif, répondit le juge, qui avait appris à se méfier.

En fait, les cultivateurs avaient bien plus peur que lui. Terrifiés comme ils l'étaient, il n'eut aucun mal à leur faire admettre qu'ils s'étaient livrés à des malversations. En détournant une partie du meilleur thé, ils s'étaient incroyablement enrichis au cours des trois dernières années.

— Et c'est pour protéger votre misérable petit secret que vous avez fait assassiner tant de gens ? les gronda Ti, le sourcil froncé.

— Nous ? dit Su Li-ping. Jamais, seigneur ! Nous n'avons tué personne !

Le juge croisa les bras et attendit patiemment que le limon eût fini de remonter à la surface.

— Il se peut qu'une certaine personne ait outrepassé nos désirs..., reconnut Lei du bout des lèvres.

— C'est le régulateur qui est cause de tout, seigneur commissaire ! lâcha son compère Qai en guettant la porte, comme s'il avait craint de voir surgir quelque diable qu'il venait d'invoquer.

Ti leur fit répéter ce mot. Il apparut que les assassins s'affublaient désormais de titres, à l'image des nobles mandarins de Sa Majesté. Les bandits de grands chemins

seraient bientôt des « répartiteurs de la richesse » et les voleurs à la tire, des « inspecteurs des sacs et des manches ».

Soucieux de préserver la discrétion qui entourait leurs lucratifs détournements, les trois comploteurs s'étaient mis d'accord pour confier leur sécurité à un personnage sans scrupule, chargé d'étouffer tout début de scandale. Cet homme ne dépendait d'aucun d'entre eux en particulier, l'équilibre de leurs intérêts respectifs était préservé, et tous trois le rétribuaient grassement pour ses services.

Hélas, la perfection ne dure jamais longtemps. Des doutes leur étaient venus avec la mort brutale du poète Wang. Depuis le tragique décès de P'ong le Cinquième, ils avaient acquis la conviction que leur employé avait perdu toute notion de prudence.

Bien qu'il eût écouté ce discours sans mot dire, Ti n'avait pas l'intention de s'en laisser conter.

— Cet homme travaille pour vous. C'est donc vous qui lui avez ordonné de tuer le médecin.

— Mais pas du tout ! s'exclama M. Qai. Nous pensons que le régulateur a empoisonné Wang à l'aide de quelque substance fournie par ce pingre de P'ong. Comme Votre Seigneurie a le don de mettre son nez... de remettre les choses dans l'ordre qui convient, le régulateur aura voulu couper les ponts entre ses crimes et lui.

Les trois planteurs craignaient visiblement de faire partie des ponts à couper.

Une seule personne, dans cette ville, jouissait de ressources inépuisables.

— C'est le gouverneur K'iu, n'est-ce pas ?

— Par les huit premières incarnations du Bouddha, si nous le savions, nous prendrions nous-mêmes les mesures qui s'imposent, répondit M. Su en caressant machinalement le petit couteau à lame fine qui lui servait à émietter sa galette de thé aggloméré.

Le régulateur les avait contactés par écrit après avoir empêché une première fuite. Il ne s'était jamais montré à eux, si bien qu'ils ignoraient même, en fait, s'il s'agissait d'un homme, d'une renarde ensorcelée ou d'un démon à bec d'oiseau. M. Su

expliqua avec des trémolos qu'ils déposaient à chaque solstice une grosse somme en or dans un temple abandonné. Ces messieurs considéraient le meurtre du poète Wang comme une rupture de contrat caractérisée.

— Vous croyez qu'il a tué le poète, s'écria Ti, mais il a aussi tué sa veuve ! Avec le médecin P'ong, cela fait déjà trois ! Il y en aurait eu un quatrième tout à l'heure, si le jeune Mushu s'était rompu le cou en tombant de l'arbre à thé !

Les planteurs baissèrent les yeux. Il fallait bien admettre que leur créature leur avait échappé.

Écœuré, Ti se leva et traversa la cour du marchand Qai, accompagné par le ballet de courbettes du personnel. Ces amabilités s'adressaient au « dieu de la guerre », dont l'ombre seule terrassait dix hommes en un éclair.

C'était le moment d'utiliser son autorité divine pour obtenir quelques renseignements. Au lieu de sortir, il prit à part l'un des esclaves, l'entraîna dans un coin et se mit à tripoter un outil tordu qui devait servir à biner les mauvaises herbes entre les plants de thé.

— Dis-moi la vérité ! ordonna-t-il, le front plissé, façon « gardien des Enfers près de sévir ». Qu'y a-t-il de bizarre dans cette maison ?

Le valet n'en menait pas large. Le dieu de la guerre avait à moitié estourbi dix hommes avec un simple bâton, de quoi était-il capable avec un objet tranchant ?

— Rien, seigneur ! s'exclama-t-il. Il n'y a rien eu de bizarre dans cette maison depuis trois ans !

La précision chronologique surprit le magistrat.

— Pourquoi « depuis trois ans » ?

C'était la date à laquelle Qai Tso-lin avait pris possession des lieux, du domaine agricole et de la Théière de Jade. Tout cela appartenait auparavant à un planteur nommé Sin, à qui M. Qai l'avait racheté pour pas cher.

Le juge s'étonna que ce Sin ait cédé une affaire qui faisait sa fortune. D'après le valet, il était de notoriété publique que le pauvre homme était très malade au moment de la transaction.

— Où peut-on le rencontrer ? demanda Ti.

— Hélas, il a disparu, seigneur.

Ainsi donc, le marchand de thé Qai Tso-lin avait chaussé les pantoufles d'un riche prédecesseur aujourd'hui disparu, et, dans le même temps, s'était attaché les services d'un mystérieux régulateur chargé de ses intérêts... La coïncidence était troublante. Ti se demanda depuis quand Lei et Su dominaient eux aussi cette jolie ville pleine de surprises. C'était là un point à creuser.

A vrai dire, plus il y pensait, plus cette histoire d'inconnu tout-puissant lui paraissait extravagante. Comment de simples petits trafics avaient-ils pu pousser ces richards à conclure un tel pacte avec des forces ténébreuses ? Il devait y avoir derrière tout cela quelque chose de plus compliqué, quelque chose de pire, une chose que ces gens ne pouvaient se résoudre à lui avouer, même sous l'emprise de la terreur. Ils préféraient se calfeutrer chez eux et trembler derrière l'abri dérisoire procuré par les gourdins de serviteurs maladroits, plutôt que de révéler la vérité à un envoyé de Sa Majesté plein de sagesse. Ti eut le sentiment que le palais monumental était tout petit à côté de ce que lui cachaient ces trois menteurs aux abois.

Pourquoi avoir tué Wang ? En quoi ce modeste poète menaçait-il les entreprises délictueuses de Xifu ? Ti caressait pensivement sa longue barbe noire.

Si seulement il avait disposé d'un indice, d'un signe, d'un mot...

Ses doigts tirèrent si fort sur son superbe appendice pileux que cela lui arracha un cri de douleur. Le rouleau de poésie du pavillon de thé ! Celui dont il s'était servi, lors de la reconstitution des faits, pour symboliser l'écrivain ! Que faisait là ce document et qu'y avait-il d'inscrit dessus ?

Ti remonta l'avenue au pas de course, s'engouffra sous le porche du palais, contourna la colline aux terrasses et descendit le chemin qui menait à l'étang des lotus. Il franchit en quelques enjambées le pont en zigzag et ouvrit à la volée la porte de l'élégant pavillon au toit arqué.

Si les autres objets dont il avait fait usage étaient toujours là où il les avait laissés, sur les tabourets où s'étaient assis les convives, le rouleau avait disparu. Ti n'avait pas fini de se vouer lui-même aux fureurs infernales promises aux imbéciles lorsque

son nez renifla une vague odeur de brûlé. Il ouvrit le poêle à charbon de bois qui servait de réchaud et saisit un tisonnier pour fouiller les cendres. Un tout petit fragment de parchemin de couleur crème lui confirma son malheur. Il l'en retira avec précaution et le déposa sur la table à thé. C'était tout ce qu'il restait du rouleau. On n'y discernait que quelques bribes d'idéogrammes indéchiffrables. Ti parvint juste à lire la dédicace :

Aux oreilles qui l'entendront, ce texte parlera.

L'avertissement était aussi limpide que la source du pic du Lion. C'était en réalité un message versifié, qu'on avait eu l'intention de déclamer à cette soirée. Les indices convergeaient de nouveau vers K'iu Sinfu, l'organisateur de ces réjouissances macabres.

Justement, l'honorable potentat descendait le chemin menant au lac, suivi du personnel nécessaire à la dégustation : des serviteurs chargés de coussins, de beignets, de compositions littéraires et d'éventails, le secrétaire An Ji, probablement pour la flatterie sans laquelle son maître n'aurait su passer une bonne soirée, et, surtout, la belle Li-na, avec, dans un petit panier, enveloppée dans de la soie sauvage, une galette fabriquée avec quelques feuilles du théier confié à sa vigilance. Maintenant qu'il disposait à nouveau d'une gouvernante née l'année d'un bon cru, Son Excellence avait hâte de jouir de son passe-temps favori : savourer le plaisir d'une infusion rare dans un décor propice à la rêverie et à l'autosatisfaction.

Ayant eu la surprise de rencontrer le commissaire du thé à l'entrée du pont en zigzag, K'iu Sinfu ne put mieux faire que de l'inviter à échanger des propos distingués autour d'une tasse. Le visiteur accepta d'emblée, avec la ferme intention de lui faire tenir des propos très instructifs à défaut d'être distingués.

Ailleurs dans le palais, Lao Cheng était certainement en train de chercher le commissaire pour lui présenter son rapport sur la préparation du tribut impérial. Ti chargea l'un des esclaves de le prier de se joindre à eux.

Les trois hommes s'assirent et regardèrent Li-na officier. La jeune femme remplit une bouilloire de l'eau parfaitement pure rapportée de la montagne et alluma son poêle avec des gestes gracieux. Puis elle alla ouvrir la resserre cachée sous le kiosque, et Ti eut la satisfaction de voir qu'on le gratifiait de couverts en or, ainsi qu'un invité de la première distinction.

Il s'étonna que Son Excellence fût parvenue à arracher aux macaques le trésor qui leur fournissait perchoir et matière à mâchouiller. K'iu Sinfu répondit que, par chance, en tombant si bêtement, tout à l'heure, le jeune maladroit avait entraîné dans sa chute une poignée de feuilles tendres qui avaient été précieusement ramassées et séchées à la vapeur tandis qu'on emmenait l'imbécile faire panser son bras cassé.

— À quelque chose malheur est bon, conclut le commissaire du thé.

— Certes, certes, approuva le gouverneur, sans parvenir à voir où se situait le malheur dont il parlait.

Lao Cheng arriva en toute hâte pour profiter du thé le meilleur du monde. Il s'inclina, et le gouverneur, d'un geste, l'invita à prendre place sur l'un des tabourets, entre le commissaire et le secrétaire.

Il y eut un malaise. On attendait visiblement de Ti quelque chose qu'il était seul à ne pas deviner.

— Votre Excellence désire que je l'informe de la préparation du tribut impérial ? demanda l'expert, gêné.

— Mais oui ! Bien sûr ! répondit le juge, qui avait de nouveau complètement oublié la corvée à laquelle il était censé se consacrer. Comment vont les macérations ?

— Tout se déroule à merveille, seigneur commissaire.

— Parfait ! répondit Ti, qui n'avait aucune idée de ce qu'il aurait pu dire de plus.

La belle Li-na leur vanta la valeur du thé qu'elle leur préparait de ses mains parfaitement nettes. L'arbre du gouverneur poussait dans de la terre apportée du haut de la montagne. On l'arrosoit avec de l'eau de source, et les dais reproduisaient l'ensoleillement idéal. Elle avait la charge d'en cueillir chaque matin les feuilles fraîches, à l'aube.

Comme le goûteur d'eau se réjouissait à haute voix de boire à nouveau ce Pic du Lion sans équivalent sous le ciel, leur hôte s'étonna qu'il connût déjà cette variété. Tandis que l'eau chauffait, Ti raconta leur virée dans la montagne du Dragon, qui s'était conclue par la rencontre avec le couple d'ermites et les mendiants disparus. Décidé à semer le trouble chez son principal suspect, il ajouta qu'il était allé voir les planteurs, qui vivaient retranchés chez eux comme s'ils craignaient quelque chose ou quelqu'un. M. K'iu parut un peu nerveux, mais le récit de la visite au pic du Lion semblait retenir toute son attention. Déjà, il méditait un double transfert : des cages de bambou remonteraient les singes sur les falaises et redescendraient chargées des fous qui les en avaient délogés.

— Son Excellence entend protéger ces petites bêtes amies des dieux, expliqua An Ji pour excuser l'état de nerfs de son patron.

La conversation fit une pause après cette déclaration pleine d'altruisme. On écouta religieusement le crépitement du charbon de bois et les premiers bouillons de l'eau. Ce silence recueilli ne faisait pas l'affaire du juge Ti, qui n'était pas venu pour savourer une infusion, si rare fût-elle.

— Un excellent thé se déguste mieux avec un peu de poésie, déclara-t-il avec un sourire avenant.

Comme son hôte approuvait poliment du menton, il déclama quelques mots, de la manière qui convenait à un poème classique :

— Aux oreilles qui l'entendront, ce texte parlera.

— C'est une circulaire administrative ? demanda M. K'iu sans enthousiasme. Il me semble avoir déjà entendu ce poème. Franchement, j'aime mieux les recueils de poésie classique. Les auteurs modernes confondent allusions subtiles et hermétisme.

L'eau étant parvenue à la bonne température, Li-na remplit les *chung* et replaça les couvercles. Ti ôta le sien pour admirer la couleur de l'infusion. Le parfum qui s'en échappa lui rappela leur soirée face au paysage exceptionnel du précipice. Le gouffre qui s'ouvrait aujourd'hui devant eux était d'une nature différente mais tout aussi mortelle.

— Quelle belle couleur de jade, dit-il avec une pointe de nostalgie.

Le goûteur avait lui aussi soulevé le couvercle pour contempler la teinte inimitable du Pic-du-Lion. Il était pétrifié.

Il sortit de sa torpeur alors que le gouverneur portait sa tasse à ses lèvres pour donner le signal de la dégustation. Lao Cheng bondit sur lui et la renversa avant qu'elle n'eût atteint la bouche. Tout le monde sursauta d'horreur. Deux esclaves empoignèrent l'auteur de l'outrage, prêts à le rouer de coups sur un ordre de leur maître.

— Ce n'est pas le bon thé ! s'écria le goûteur d'eau. Celui des ermites donne à l'eau une couleur orange qui se maintient le temps de réciter le premier verset du *Tao-te-king*⁹. Ensuite seulement elle ressemble à du jade liquide. Celui-ci est devenu vert tout de suite !

Le secrétaire s'empara du panier de Li-na afin d'examiner le gâteau de thé. Il n'y vit rien de spécial, le passa au gouverneur, qui le transmit au commissaire du thé, qui le présenta à son goûteur.

— J'avais raison, seigneur, dit ce dernier. Votre Excellence a dit qu'elle nous faisait servir des feuilles cueillies ce matin. Dans ce cas, la couleur ne va pas. Les gâteaux confectionnés le jour même de la cueillette ont une légère nuance pourpre. Si le traitement a pris plus de temps, ils seront plus foncés, comme c'est le cas ici.

Il était facile d'en avoir le cœur net. Ti avisa, sur la berge, un chien en train de boire l'eau du lac, peut-être un animal errant parvenu à s'introduire dans le parc pour embêter les canards. Il trempa un beignet dans sa propre tasse, qui n'avait pas été renversée. Les convives observèrent depuis le pavillon ce qui se passait sur la rive. Un esclave approcha du chien et lui tendit le beignet. L'animal dévora en trois coups de dents ce repas inespéré. Et mourut dans d'atroces douleurs dans les instants qui suivirent.

K'iu Sinfu était pâle comme un spectre.

— Tu voulais me faire mourir comme un chien ! s'écria-t-il.

⁹Du *Livre de la Voie et de la Vertu*, principal texte du taoïsme.

Ti se félicita d'être enfin sur le point de connaître le fin mot de cette affaire. Le gouverneur se tourna vers la cueilleuse et la foudroya du regard.

— Quand je pense à la faveur dont je t'ai comblée ! Parle ! Qui t'a payée ?

Belle-gracieuse tomba à genoux et jura en tremblant qu'elle n'y était pour rien. C'était la première fois qu'elle préparait le thé personnel de Son Excellence, elle ignorait tout des différentes nuances. K'iu Sinfu était abasourdi.

— Je ne comprends pas. J'ai toujours été bon avec mes administrés. Pourquoi en vouloir à ma vie ?

Ti n'en croyait pas ses oreilles. Bien qu'ils aient tous été visés par l'empoisonneur, pas un instant M. K'iu n'avait supposé qu'un autre que lui puisse être la cible de l'assassin.

— Votre ennemi n'est peut-être pas l'un de vos administrés, hasarda le juge.

Un éclair de lucidité passa dans les yeux du gouverneur.

— Bien sûr ! Vous avez raison !

Ti aurait bien aimé savoir en quoi il avait eu raison. La réponse tomba toute seule. Hélas, elle était estampillée « K'iu Sinfu » aussi bien que les galettes de thé produites au palais.

Le gouverneur était convaincu que quelque sien parent par les cinq fils de la veuve de son oncle avait tenté de l'expédier dans l'autre monde pour échapper à la disgrâce générale dont la Cour menaçait leur lignée.

— Les gens sont-ils infatués de leur petite personne ! déclara-t-il, soudain scandalisé par l'égotisme humain.

Le maître de Xifu ordonna à son secrétaire d'incarcérer l'empoisonneuse pour assassinat. Comme le code des Tang n'établissait aucune distinction entre l'intention et la réalisation d'un crime, c'était l'exécution capitale en public, aux portes de la ville, qui attendait la malheureuse, dont le sang ne souillerait pas le sol de la cité. D'ici là, la torture lui aurait fait livrer le nom de son commanditaire.

Ayant prononcé l'acte d'accusation et, pratiquement, le verdict, le gouverneur se retira, outré. Avant que ses domestiques n'emmènent la prévenue sous la conduite du

secrétaire, Ti parvint à glisser tout bas à l'oreille de la jeune femme :

— Ne bois rien dont tu ne sois sûre.

Puis il courut prévenir Mushu qu'il allait devoir lui apporter dans sa geôle tout ce qu'elle consommerait.

Il trouva le blessé dans l'enclos du personnel, étendu sur une natte, le bras en écharpe.

Dès qu'il sut la nouvelle, Mushu fit l'effort de se redresser et s'agenouilla péniblement aux pieds du mandarin. Sa fiancée emprisonnée, lui estropié, il ne pouvait plus rien faire pour déjouer les plans de l'esprit malin qui étendait son ombre sur la ville. Il n'avait en tête que de s'enfuir avec sa belle pour la soustraire aux foudres de la justice.

Le mandarin releva le jeune serviteur et lui déclara en confidence :

— Ne t'inquiète pas. La justice, c'est moi.

XVI

Le juge Ti affronte les arcanes d'un poème énigmatique ; un gouverneur ambitieux découvre que l'humilité peut être le socle d'un orgueil démesuré.

De retour à son pavillon, Ti ouvrit la porte et tomba sur un couple de macaques en train de se livrer à une activité qui réclamait une certaine intimité. Il lui échappa un « Oh ! Pardon ! », et il referma sous l'impulsion de sa pudeur naturelle. Des mesures urgentes s'imposaient s'il voulait éviter d'expulser de chez lui une mère célibataire chargée de famille.

Il s'assit sur un banc et réfléchit en contemplant l'océan gris perle des toits de Xifu sous le soleil de l'après-midi. « Qui sait quels crimes se tramont en ce moment même sous cet écheveau d'ardoises. Ou dans ce palais même », songea-t-il avec appréhension.

Deux hypothèses pouvaient expliquer les derniers événements. Soit K'iu Sinfu était bien le régulateur ; il avait eu vent de l'enquête et avait voulu y mettre fin en simulant une tentative d'empoisonnement général ; dans ce cas, c'était le meilleur comédien du monde. Et comme c'était Lao Cheng qui avait empêché le drame, il fallait que Son Excellence ait mis le goûteur dans son jeu, un point à vérifier au plus tôt. Ou bien le véritable régulateur avait décidé de supprimer tous les témoins, et notamment le gouverneur. Peut-être aussi les deux hommes étaient-ils complices. Peut-être les habitants de Xifu étaient-ils tous dans la connivence ; peut-être Ti était-il le seul à ignorer le secret qui unissait tout le monde ; peut-être l'univers entier n'était-il qu'un mensonge dans lequel il se débattait comme une mouche dans une toile d'araignée.

Le magistrat se força à interrompre ses réflexions, elles l'emmenaient vers des développements métaphysiques qui nuisaient à sa sérénité.

Il était temps de se pencher sur les véritables préoccupations du mystérieux M. Lao. Faux vagabond taoïste, vrai amateur de thé, qui était-il vraiment ? que cherchait-il ? Leur rencontre était-elle seulement due au hasard ? Ti sentit qu'il finirait par soupçonner jusqu'à sa chère Troisième. Il lui était en tout cas impossible de se fier au goûteur d'eau tant qu'il n'aurait pas éclairci les motivations réelles de ce dernier.

Nul ne répondit lorsqu'il frappa au logement que Lao Cheng occupait sur la face ouest de la colline. An Ji passa à ce moment, toujours affairé, les bras chargés d'archives qui devaient abandonner la bibliothèque au profit des pensées de Confucius et de ses exégètes. Ti lui demanda s'il avait des nouvelles de son fidèle assistant.

— Votre fidèle assistant supervise la récolte impériale à la taverne de la Théière de Jade, répondit An Ji avec aigreur. Je me suis laissé dire qu'il y donnait chaque jour des démonstrations de son art qui emplissent ses manches et allègent la bourse de nos honnêtes concitoyens.

De toute évidence, le secrétaire appréciait peu de voir certains s'amuser et s'enrichir sans peine tandis que les autres débarrassaient leurs affaires pour faire de la place à Maître Kong.

Ti songea qu'il n'avait rien prévu pour son après-midi. Il retourna à la maison de thé de M. Qai, avec l'intention de s'instruire sur la manière d'exploiter le gogo grâce à ses talents particuliers, une ressource qu'il n'avait pour sa part jamais réussi à mettre en pratique.

Rien n'avait changé dans la salle du rez-de-chaussée, où les habitués se régalaient de breuvages pleins d'oignon, de gingembre ou de menthe qui tenaient davantage d'un repas complet que du thé. Il y avait en revanche une grande affluence au second, là où une clientèle plus raffinée se restaurait dans une ambiance feutrée. Pour la plupart debout, les curieux

entouraient un personnage assis à une table où se succédaient les pots à infusion. Même les serveurs étaient fascinés.

Lao Cheng s'était fait apporter des échantillons de toutes les eaux disponibles dans la région. Après avoir deviné où chacune d'elles avait été puisée – dans un lac, dans un puits, à une source ou dans la rivière –, il décrivait leurs avantages pour les différentes sortes de thé et, une fois celles-ci préparées, il en donnait la nature et la date.

— Le thé de la théière bleue a été cueilli en automne. Celui de la jaune est constitué de bourgeons de printemps.

Des exclamations admiratives suivirent la confirmation de ce verdict. Il se fit un échange de sapèques, dont une bonne partie rejoignit la ceinture de l'expert.

— Hum, hum, fit le mandarin.

Lao Cheng déclara la séance terminée : il devait reposer ses papilles et purifier son nez. On s'écarta pour laisser au divin maître tout l'air dont il avait besoin pour régénérer ses facultés exceptionnelles.

Ti s'assit en face de lui et croisa les bras.

— Il ne m'a pas l'air d'avancer bien vite, mon tribut impérial !

L'homme aux talents miraculeux arborait une expression satisfaite.

— Rassurez-vous, seigneur : l'empereur aura son thé, nos armées leurs chevaux, et vous, probablement, votre assassin.

— À ce propos, qui êtes-vous ? demanda Ti en se penchant par-dessus la table pour n'être pas entendu des indiscrets.

Le goûteur perdit de son assurance. Au lieu de répondre, il héla un garçon qui attendait un peu plus loin. Il passa commande de canarions¹⁰ et de tranches de crevettes à la poudre de perle que sa nouvelle opulence lui permettait de s'offrir. Ti n'attendit pas l'arrivée des friandises de luxe pour revenir à la charge.

— Dites-moi, vous n'êtes pas du tout un gueux né pour escroquer les naïfs dans les tavernes, vous !

Lao Cheng avait eu le temps de se reprendre.

¹⁰Sortes d'olives sucrées.

— En effet, seigneur. J'étais né pour ponctionner le contribuable dans des palais laqués. Si j'osais, j'ajouterais que Votre Seigneurie n'a rien d'un commissaire du thé.

Ti avait entendu parler de ces passionnés qui abandonnaient leurs obligations pour s'installer près d'une source remarquable, dans une région où se récoltait un thé parfait.

— Votre Excellence a percé mon secret, dit le goûteur. Mes parents souhaitaient faire de moi un lettré. J'ai tout lâché pour l'amour de l'eau.

Il faisait partie de ces connasseurs, ou de ces cerveaux dérangés, capables de dépenser deux onces d'or pour deux onces de thé, ou de dilapider leur bien dans le transport d'eaux venues de contrées lointaines. Lorsqu'il eut perdu sa fortune, l'eau avait cessé de venir à lui ; il avait pris son bâton de pèlerin pour aller à elle. Ti en resta bouche bée.

— Soyons réalistes, se défendit Lao Cheng. La vie est courte. Quel aurait été mon destin ? J'aurais passé les concours mandarinaux, j'aurais été nommé dans un yamen de province ; j'aurais enchaîné une série de postes insignifiants dans des trous perdus, j'aurais reçu une promotion, contracté trois beaux mariages, assuré ma descendance ; puis j'aurais connu de nouvelles vexations, de nouvelles disgrâces, on m'aurait cantonné dans un petit poste à la frontière pour le restant de mes jours. À quoi bon subir la médiocrité d'une telle carrière ? J'ai préféré vivre pour ma passion.

Il y avait trop de points communs entre ce récit et sa propre existence pour que Ti trouve la comparaison judicieuse. Il avait entendu parler de ces mauvais fonctionnaires qui osaient jeter au feu leur robe de lettré pour s'en aller subsister modestement près des sources limpides.

— Ma vie est dédiée à la recherche des amies du thé, conclut celui qui aurait pu être son collègue et qui avait choisi de n'être rien.

— Et où trouve-t-on ces jeunes personnes ? s'enquit le juge.

— Dans les forêts, dans les montagnes, cachées derrière les haies des champs. Elles courrent en riant le long des pentes, elles

naissent des profondeurs de la terre et se jettent dans les rivières pour voyager jusqu'à la mer.

Le nouveau destin de Lao Cheng était de parcourir le « royaume sous le ciel » à la recherche de la meilleure eau du monde. Il tira de sa manche un parchemin où il inscrivait les nom et emplacement des sources les plus pures, consciencieusement classées par ordre d'excellence.

Ti était à la fois édifié et un peu atterré par cette dévotion à un élément si simple et si universel.

— Ne suffirait-il pas de récolter l'eau de pluie ? hasarda-t-il.
Lao Cheng fit la grimace.

— Autant demander à un amateur de belles femmes s'il ne préférerait pas coucher avec une statue de granit aussi froide que parfaite. L'eau n'est pas une page blanche, elle n'est intéressante que par ce qu'elle a vécu, connu, traversé. Diriez-vous qu'un jeune diplômé sans expérience vaut mieux qu'un vieux sous-préfet expérimenté ?

Certes non, telle n'était pas l'opinion du juge Ti. Il y avait chez tout bon magistrat un fond d'observation rassise, un limon de réussites et de déconvenues aussi nécessaire à son jugement que les années à un vinaigre.

Ti avait déjà constaté, notamment grâce au gouverneur, que l'amour du thé portait à des excentricités. La comparaison offusqua le goûteur.

— Je ne suis pas comme ce K'iu Sinfu, qui se contente d'un succédané cultivé chez lui dans des conditions artificielles, au lieu d'habiter dans la montagne, avec les ermites, là où le thé et l'eau sont dans leur domaine naturel. La grâce ne s'imiter pas. Moi, j'ai tout abandonné pour suivre ma passion ! Le seigneur K'iu croit qu'il peut tout avoir pour rien. Rien ne s'obtient sans peine, rien n'est gratuit : quoi qu'on veuille, il faut toujours donner quelque chose en échange. La femme qui veut faire un riche mariage renonce aux plaisirs du lit ; celui qui veut une belle compagne s'expose au risque d'être cocu. Le rossignol dans sa cage a le ventre plein mais le chant triste. Ce gouverneur payera un jour très cher sa soif de beauté et de confort. En renonçant aux biens terrestres, aux honneurs, à la carrière, à la

sécurité, j'ai payé la facture d'avance : je sais que seul le bon côté m'attend désormais !

Ti partageait assez cette opinion, surtout pour ce qui concernait les déconvenues qui attendaient M. K'iu. Après tout, n'avait-il pas renoncé lui-même à une brillante carrière métropolitaine pour traquer le malfrat retors dans les provinces ? Nombre de gens ne l'auraient pas estimé plus sain d'esprit qu'un chasseur d'eau capable de s'émouvoir pour trois gouttes d'une substance aux qualités imperceptibles ! Mais, à ce compte-là, que penser de ceux qui cherchaient la théière idéale ou le charbon sans odeur ?

— Eux, ce sont des obsédés, trancha Lao Cheng avec mépris. Il y avait donc une gradation dans les obsessions.

Le goûteur remarqua, dans un coin de la salle, un individu qui les surveillait. Il fut certain d'avoir reconnu l'audacieux personnage qui avait osé se montrer chez le gouverneur lorsque le jeune Mushu était tombé de l'arbre.

— Ne vous retournez pas, seigneur. Je pense avoir repéré un criminel recherché par la police.

— Ne me dites rien. Je parie que c'est un fort gaillard, vêtu de couleur sombre, qui s'est laissé pousser la barbe et fait mine de siroter sa soupe de thé sans cesser de guetter de tous côtés.

Lao Cheng s'extasia.

— On jurerait que Votre Seigneurie l'a en face d'elle ! Vous êtes aussi bon devin avec les bandits que moi avec l'eau !

Ti sourit et se leva pour aller s'asseoir à la table du délinquant, avec qui il discuta un moment. Puis l'inconnu s'en alla sans être inquiété. Le juge fit signe à l'expert, qui le rejoignit dans l'escalier.

— Le seigneur Ti connaît le grand secret de ma vie, mais je suis loin de connaître tous les siens, remarqua Lao Cheng.

— Ah, mon bon Lao ! Il y a dans mon métier plus de mystères que dans l'art du thé, et dans l'âme humaine plus de boue que dans l'eau la plus malpropre. J'envie celui qui cherche la pureté dans le jaillissement d'une source, car il finira peut-être par la trouver !

Il lui ordonna d'aller emprunter l'ouvrage de pharmacopée du médecin P'ong et d'aller voir dans les jardins de thé s'il y poussait des plantes ressemblant à certains dessins.

— Accessoirement, vous me ferez votre rapport sur l'avancement du tribut. Il serait dommage qu'ayant résolu l'éénigme des meurtres, nos têtes roulent dans la poussière faute d'avoir envoyé à Sa Majesté la boisson qu'elle attend.

Dans l'avenue, des crieurs attiraient l'attention des badauds à grand renfort de tambourins et de gongs. Ils avaient été chargés de répandre une proclamation officielle : Son Excellence le gouverneur informait ses chers administrés de l'inauguration prochaine du grand sanctuaire dédié à Confucius qu'il avait fait édifier sur la colline. Il désirait lever un malentendu. Ce que certains avaient pu prendre pour un palais empreint de vanité était en réalité un temple consacré au culte du divin penseur dont les écrits guidaient la Terre des Quatre Mers depuis plus de mille ans. K'iu Sinfu lui vouait cette construction avec la plus profonde humilité.

La populace n'en revenait pas. Le mot « humilité » ne s'accordait guère avec les mœurs de leur administrateur. Nul ne s'en était plaint jusqu'alors, puisque la fortune avait plu sur la ville comme la mousson d'été. On ne demandait pas à un mandarin d'être humble, mais d'assurer à ses concitoyens justice, ordre et prospérité. Deux nouvelles firent donc simultanément le tour de Xifu : on allait rendre l'étude des *Entretiens* obligatoire même aux analphabètes et le gouverneur avait perdu la tête.

Bien décidé à la conserver, au contraire, K'iu Sinfu avait lancé les aménagements qui accompliraient le double miracle de changer son orgueil en contrition et de prolonger ses jours au-delà de l'inspection. Munis de leurs instruments, artisans et contremaîtres confluait vers la colline aux terrasses afin d'y prendre leurs ordres, pour la plus grande gloire de la philosophie.

Peu soucieux de se mêler à eux dans le bruit et l'agitation, Ti décida de fuir les lieux autant que possible. Il connaissait justement un endroit beaucoup plus calme, où seules quelques

lamentations discrètes troublaient le silence nécessaire au recueillement.

La superbe arche rouge élevée en l'honneur des vertus féminines encadrait toujours la porte des Wang. Luxe, esthétique et piété religieuse se mêlaient décidément pour donner à Xifu son caractère particulier. Ti croisa deux habitants venus déposer une offrande de lingots en papier qui aiderait la morte à surmonter les épreuves de l'au-delà. Avec ce qu'elle avait reçu durant les célébrations funèbres, la défunte devait être le fantôme le plus riche de l'inframonde, même si son géniteur inconsolable en avait conservé la meilleure part.

L'intérieur de la demeure offrait un tableau contrasté. Dans la salle principale, là où avait été exposé le cercueil, le père de la bienheureuse, tout vêtu de soie chamarrée, recomptait inlassablement les innombrables présents de funérailles. Ti songea qu'il avait de la chance, celui dont le chagrin pouvait être atténué par les biens matériels. Mis à part le dieu de la fortune assis sur son tas d'or, la maison paraissait vide et triste. L'impression était étrange, après qu'on l'avait vue si pleine de gens lors de la réception de condoléances. Le deuil s'abattait enfin sur ces lieux. Ti traversa la pièce sans se signaler et pénétra dans la petite cour intérieure qui servait de puits de lumière. Alors seulement il perçut les gémissements étouffés de la mère, moins sensible que son mari aux marques de sympathie sonnantes et trébuchantes.

Le juge se rappelait l'emplacement de la chambre du couple Wang. Il poussa la porte et y pénétra afin de fouiller les affaires du poète disparu.

Il était en train de fouiner dans les coffres quand une silhouette apparut sur le porche. Mme Wang mère portait une robe de soie brodée que jamais, sans doute, elle n'aurait pu s'offrir auparavant. Ce devait être un cadeau de deuil que son mari la forçait à endosser pour ne pas déparer sa propre opulence. Elle avait les traits marqués, ses belles manches longues étaient humides, comme si elle avait passé la journée à essuyer la fontaine de larmes qui coulait de ses yeux. À présent, elle les braquait sur l'inconnu accroupi dans la pénombre à

peine éclaircie par le jour qui perçait à travers la fenêtre à croisillons.

— Si l'honorable voleur désire emporter ce beau vêtement, dit-elle en désignant sa robe neuve, je lui serai reconnaissante de bien vouloir m'étrangler d'abord. Je lui signale cependant que mon mari a bien plus de richesses que moi, qu'il est en ce moment tout seul dans la grande salle et que l'honorable voleur pourra aisément lui fracasser le crâne par-derrière.

Quelque chose, dans cette proposition, sonnait comme un plan mûrement réfléchi. Ti expliqua qu'il n'était, hélas, ni un bandit, ni un assassin, mais, au contraire, un fonctionnaire déterminé à identifier celui qui avait apporté le malheur dans cette aimable famille.

Après un instant de réflexion, Mme Wang mère lui indiqua où son gendre rangeait ses affaires personnelles, c'est-à-dire, principalement, les compositions poétiques grâce auxquelles il gagnait sa vie. Puis elle le laissa à ses indiscretions pour retourner se consacrer à ses regrets et à ses pulsions meurtrières. Ti espéra parvenir à quitter cette maison avant qu'un instrument en bronze ne vienne subrepticement exaucer les vœux de la pauvre mère.

Il découvrit, dans les boîtes de parchemins, deux brouillons de poèmes intéressants. L'un correspondait au fragment qu'il avait repêché dans le poêle à charbon : c'était celui que Wang avait composé pour la soirée dans le pavillon de thé. L'autre avait dû servir à un usage similaire quelque temps auparavant et sceller le sort de son auteur. En bon écrivain public, le poète avait dû prendre soin de recopier son texte au propre, dans une calligraphie aussi élégante que possible, afin de l'offrir à son hôte en remerciement de cette agréable réunion, si bien que Ti disposait d'une première version sans doute très proche de celle qui avait été lue.

Le poème le plus ancien disait :

*Lorsqu'une foule errante menace la belle maison,
Le thé devient rouge comme le sang.
Il est si savoureux qu'il embrume la tête du fou,
Mais fait briller le cœur du sage d'un éclat d'or.*

La fin du message était claire comme de l'eau de roche. Autant aller chez son banquier réclamer des lingots. Ti se demanda à combien d'« éclats d'or » le poète prétendait pour taire ses petits secrets. On pouvait gager que sa soif avait été aussi inextinguible que celle d'un goûteur d'eau.

Il réfléchit à ce que pouvaient bien signifier certains mots, et surtout « Il est si savoureux qu'il embrume la tête du fou »... Était-ce une allusion à un poison ? Pour « Le thé devient rouge comme le sang », il n'était pas nécessaire de se creuser longtemps la cervelle. L'auteur aurait mieux fait de regarder la couleur de ce qu'il y avait dans sa propre tasse, plutôt que d'en faire des vers. En revanche, « une foule errante menace la belle maison » n'inspirait rien au magistrat. Il avait cru remarquer que les foules errantes étaient au contraire fort bien reçues, à Xifu : on leur faisait la charité sur le seuil des plus riches demeures, on leur servait la soupe à satiété.

Il fourra le morceau de parchemin dans sa manche et se pencha sur le second, celui qui était précédé des mots : *Aux oreilles qui l'entendront, ce texte parlera.*

*La souris s'est réfugiée entre les pattes du lion triomphant.
Mais si le lion rugit ou s'endort,
Il lui faudra bien courir s'abriter entre celles du dragon.*

Là, au moins, l'allégorie était évidente. Le lion, c'était le gouverneur de Xifu, qui « triomphait » dans son palais bleu et rouge. Le poète lui demandait une protection dont il attendait un flot de taëls rutilants. Faute de réponse, il menaçait d'aller négocier ses renseignements chez le « dragon », autrement dit, auprès de la glorieuse administration métropolitaine. Le destinataire était prévenu : il y avait urgence à se décider. Malheureusement pour le subtil auteur de cette ellipse, le régulateur n'était nullement disposé à partager son gâteau de thé avec un tiers avide, son rôle était précisément d'éliminer ce genre d'inconvénient. Le lion n'avait fait qu'une bouchée de la souris.

Ce brouillon rejoignit l'autre au fond de la manche. Ti quitta l'appartement des défunts et tomba nez à nez avec Mme Wang mère, qui l'attendait dans la cour. La petite servante qu'il avait rencontrée la première fois lui présenta un plateau où l'on avait disposé une tasse et quelques friandises de bienvenue. Mme Wang interrogea le visiteur du regard tandis qu'il trempait poliment ses lèvres dans le liquide jaune pâle et grignotait une galette de pâte d'amande au miel cuite à la vapeur.

— Si le crâne de votre mari veut bien rester intact encore quelques jours, vous aurez le soulagement de voir l'assassin de vos enfants puni comme il le mérite, promit-il.

La mère joignit les poings et s'inclina avec gratitude avant de le raccompagner à petits pas jusqu'au seuil de leur demeure, ainsi que l'exigeaient les règles de l'hospitalité envers un hôte de marque. Ils passèrent devant l'autel familial où l'on avait disposé les tablettes des époux décédés. Ti prit le temps de leur adresser une courte prière, qu'il acheva par une promesse muette : « N'ayez pas d'inquiétude : le dragon saura venger la souris. »

La chasse au lion était lancée.

Comme il pleuvait, Mme Wang mère ordonna à la petite servante Fleur de Tilleul d'accompagner le visiteur en tenant une bâche de papier huilé au-dessus de lui afin qu'il ne soit pas mouillé. Ils parcoururent ainsi les quelques rues qui menaient à l'avenue principale. Comme celle-ci était bordée d'une promenade couverte sous laquelle s'ouvrailent les commerces, le papier huilé n'était plus nécessaire.

La servante était trempée, elle grelottait. Ti lui offrit une soupe de riz sucrée chez un marchand ambulant, qu'il assortit de boulettes à la viande tout juste sorties du four. Tandis qu'elle grignotait, assise sur les marches de l'auvent, il s'accroupit sans façon à côté d'elle et se fit raconter les derniers jours du couple Wang tels qu'elle les avait vécus.

D'après ce que Fleur de Tilleul avait compris, le « candidat », titre honorifique que l'on donnait aux lettrés qui préparaient les examens et à ceux qui ne les obtenaient jamais, avait connu dans les derniers temps un retour de piété. Il s'était rendu à plusieurs reprises dans les différentes pagodes de la

ville. Et même, bien que la famille ne soit pas riche, il était allé distribuer de sa propre main des aumônes aux mendiants. Il s'était efforcé de communiquer avec ces pauvres hères. À son avis, il leur avait lu de sa poésie, avec l'espoir de percer les brumes de leur esprit obscurci.

« Les malheureux ! pensa le juge. Il ne suffit pas d'être misérable, il faut aussi supporter les mauvais poèmes ! Je comprends qu'ils aient fui la ville ! »

— Le candidat s'est montré très bon pour les Sin, affirma Fleur de Tilleul, la bouche pleine. Je suis certaine qu'il est aujourd'hui dans le jardin des Immortels, avec notre chère maîtresse.

Le nom de Sin intrigua le juge Ti. Il lui fallut quelques instants pour se rappeler dans quelles circonstances il l'avait entendu mentionner. Le valet de Qai Tso-lin avait déclaré que son patron tenait tous ses biens d'un planteur malade nommé Sin, un homme « à présent disparu ». Sur le moment, Ti avait cru que ce monsieur avait quitté ce monde. Il se demandait maintenant si la maladie de M. Sin n'était pas d'origine mentale, et si sa disparition n'avait pas coïncidé avec le départ des autres fous pour la montagne.

La petite servante était dotée d'un appétit très au-dessus de son gabarit. Comme elle avait englouti les deux boulettes de viande, le juge en acheta une nouvelle fournée pour remettre en marche le moulin à paroles.

A la faveur de ce nouvel apport de bonnes choses, il apprit que la jeune veuve s'était montrée très triste après la crise d'apoplexie qui avait terrassé son mari dans le pavillon du lac. Elle avait déclaré qu'elle ne voulait plus retourner travailler au palais, qu'elle aimait mieux mourir que d'aller s'occuper du théier sacré, au grand déplaisir de son père, qui comptait beaucoup sur ce revenu. Mais comment obtenir son congé d'un personnage aussi puissant, exigeant et respecté que leur gouverneur ? Elle avait eu l'idée d'apitoyer les habitants de Xifu en prétendant vouloir rejoindre son mari dans l'autre monde. Elle avait entrepris de s'acheminer très lentement vers cette destination, pour donner le temps aux âmes charitables de plaider sa cause auprès du seigneur K'iu. Elle escomptait que cet

homme ne voudrait plus, pour soigner son arbre précieux, d'une femme mélancolique et amaigrie. En attendant de recouvrer sa liberté, elle s'était nourrie de thé pendant trois jours, buvant l'infusion et mâchonnant les feuilles.

Ti en était sûr depuis le début : cette grève de la faim n'avait été qu'un stratagème pour se libérer d'un emploi dont elle ne voulait plus, un emploi qui lui faisait peur. Elle ne voulait pas fuir la vie, elle voulait fuir le palais, ou celui qui l'habitait.

— S'est-il passé quelque chose d'inhabituel le jour où la veuve a succombé à son jeûne ? demanda-t-il.

Fleur de Tilleul réfléchit un instant. Le dernier jour, alors qu'elle devait préparer le thé de la recluse, elle avait trouvé la théière personnelle de la jeune maîtresse brisée. Par chance, une autre, toute pareille, sinon qu'elle était neuve, trônait dans la cuisine. Elle s'était dit qu'on l'avait déjà remplacée et s'était servi de la nouvelle sans se poser de questions.

Pour cacher son intérêt, Ti se leva et paya à la servante deux beignets de plus. Mieux valait ne pas dire à la malheureuse que son manque de curiosité avait provoqué la mort de sa patronne.

Ti suivit jusqu'au palais la longue promenade couverte. Il avait conscience d'avoir rassemblé de nombreux éléments troublants, mais n'arrivait pas encore à les ordonner d'une manière logique. Cela le rendait nerveux et inquiet.

Une autre sorte de fébrilité s'était emparée de la demeure. Ti avait sauvé une famille jusqu'à la troisième génération, mais c'était indéniablement au détriment de son enquête et de sa tranquillité. D'heure en heure, les pavillons des invités se muaienent en cellules de professeur. Il y avait du bruit dans tous les coins. Artisans et serviteurs s'affairaient pour déplacer les meubles et accrocher des bannières où l'on avait peint des citations du maître. Tout le monde était mis à contribution. Pour le gouverneur K'iu, qui ne faisait jamais les choses à moitié, le sauvetage en catastrophe de sa carrière et de son séjour parmi les vivants devait s'accomplir avec autant de soin, de transpiration, et dans le même souci du détail que l'avait été l'édification d'un monument dédié à sa propre réussite. Le temple allait être si beau, si bien organisé, que Sa Majesté pourrait se déclarer jalouse de Confucius.

Dans la cour du théier, on avait suspendu une pancarte où figurait une sentence de Maître Kong : *Qui plante la vertu ne doit pas oublier de l'arroser souvent*. Non seulement cette citation était pleine de sagesse, mais elle rappelait au personnel d'utiliser l'arrosoir. Sur l'arbre même avait été accrochée la mention « Thé authentique de Maître Kong », ce qui était d'une audace ahurissante.

Enthousiasmée par ce projet altruiste et d'une haute portée spirituelle, madame Troisième aidait de toute sa réflexion. Son mari l'entendit demander au gouverneur s'il ne prévoyait pas, dans le cadre de ses bonnes résolutions, de réservier quelque logement aux miséreux qui peuplaient sa belle cité. Les efforts philosophiques du haut fonctionnaire étaient mis à rude épreuve.

Les ordres fusaiient de tous côtés. K'iu Sinfu était partout à la fois. Le style confucéen l'inspirait indéniablement. Toujours sur ses talons, son secrétaire se donnait beaucoup de mal pour relayer ses directives.

Ti rejoignit An Ji alors qu'il aidait à déplacer de lourds porte-encens de bronze destinés à la future salle du culte.

— Quand j'ai averti votre supérieur des excès architecturaux de mon maître, articula-t-il sans cesser de pousser, j'ignorais qu'il me faudrait payer de ma personne !

— Vous devez être bien déçu, compatit le juge. Finie, l'existence dorée dans un cadre d'exception. Vous servirez le prochain gouverneur de Xifu dans un yamen sobre et traditionnel.

An Ji s'interrompit pour souffler un peu et répondit qu'il espérait bien ne plus jamais servir quiconque. Il était sur les rangs pour devenir mandarin de troisième catégorie, ce qui représentait un bond de plusieurs degrés dans la hiérarchie.

— J'ignorais que vous aviez de puissants soutiens, dit Ti. Je vous félicite, c'est tout à fait ce qu'il faut pour faire une belle carrière.

Il en parlait d'autant mieux que c'était tout à fait ce qui avait manqué à la sienne.

Pour l'instant, An Ji ne savait où donner de la tête. Les plus grands efforts avaient été mis en œuvre pour gommer au plus

vite l'aspect « palais » de la résidence au profit de l'aspect « temple de la philosophie ». On avait réquisitionné tous les sculpteurs et tailleurs de pierre de la région. Grimpés sur des échelles, ils modifiaient les statues afin qu'elles puissent passer pour des allégories de la pensée et du savoir. Cela n'allait pas sans quelques arrangements avec la tradition. Ti nota que Pensée était dotée d'une forte poitrine. Quant à Savoir, on n'avait pas encore trouvé la bonne façon de lui couvrir les fesses.

Rien n'avait été assez beau pour K'iu Sinfu, rien n'était assez beau pour Confucius. Par bonheur, le culte du fondateur de la pensée chinoise autorisait des folies encore plus audacieuses. La première frayeur passée, la gloriole était revenue faire ses ravages dans l'esprit du bâtisseur. Il s'était converti au style confucéen, mais non au contenu censé remplir ce somptueux écrin.

— Avec un tel cadeau, on me nommera au moins gouverneur de la capitale, avec rang de fonctionnaire de première catégorie et le titre de duc ! se permit-il de déclarer devant un directeur Ban que ces ambitions rebutaient.

Il ne restait qu'à espérer que la sagesse de Confucius finirait par lui entrer dans le crâne, à force d'élever des statues à la philosophie.

XVII

Un prévenu se livre à des singeries devant la cour ; la privation de soupe se révèle être un excellent remède à la folie.

La réponse aux interrogations juridiques du juge Ti arriva enfin de la préfecture. Le destinataire déroula impatiemment le petit morceau de parchemin scellé à la cire. Les instructions étaient aussi simples que laconiques : *Jugez le singe.*

Ces trois mots laissaient peu de marge à l'interprétation. Le code des Tang s'imposait à tous les sujets de l'empereur, même à ceux couverts de poils et dotés d'une queue. On rapportait certains cas où des marmites ensorcelées avaient été convoquées au tribunal. Des tapis hantés avaient été condamnés à la bastonnade. Les créatures de l'au-delà n'étaient pas exemptes de rendre des comptes à la justice du Fils du Ciel, dont le pouvoir ne s'arrêtait pas aux limites du monde visible. Ti fit donc demander au secrétaire An Ji de tenir toute chose prête pour le procès du prévenu nommé Batailleur, seigneur des singes de son état.

Alors que l'heureux magistrat se préparait à superviser ce procès de haute volée, Lao Cheng vint rendre compte de sa mission.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, annonça-t-il.

La mauvaise, c'était que le tribut impérial arrivait à maturation. On avait commencé l'emballage, il faudrait bientôt l'envoyer à la Cour. Ti devrait accompagner le convoi jusqu'à sa sous-préfecture, sur le Grand Canal impérial, où d'autres que lui prendraient le relais. Il était impossible de différer : Sa Majesté attendait sa boisson favorite pour autoriser le printemps à débuter, et cela passait avant toute affaire de meurtre, si intéressante fût-elle.

La bonne nouvelle, c'était que Lao Cheng pensait avoir trouvé de quelle façon on avait tué Mme Wang. Ayant terminé de dépiauter la théière, il avait découvert un trou pratiqué à l'intérieur de la terre cuite. L'assassin avait dû le remplir avec une pâte qui s'était dissoute en partie dans l'eau du thé, ce qui expliquait que l'ustensile soit resté très toxique, même après la première infusion. Voilà comment on tuait les gens sans les approcher. Cette sorte de meurtre à distance horrifia le mandarin. Si la découverte du stratagème n'apportait pas grand-chose l'identification du meurtrier, elle pouvait se révéler d'une importance majeure pour ce qui était de rester en vie à Xifu, surtout à l'heure du thé.

Madame Troisième survint sur ces entrefaites pour solliciter la faveur de partager la couche de son époux la nuit suivante. Depuis que la fièvre confucéenne enflammait le gouverneur, chacun cherchait désespérément un coin tranquille où se réfugier loin des marteaux et des burins, c'était une migration permanente. Elle avait aussi besoin d'une pièce où expérimenter quelques préparations au thé qui rendaient la peau douce et les cheveux brillants. Ti supposa qu'il ne s'agissait pas de boire et il avait raison. Dame Tsao passa dans la chambre attenante et entreprit de se tartiner d'onguent à l'aide d'une grosse éponge. À travers la porte close, son mari l'entendit se réjouir de rentrer à Pou-yang régénérée de la tête aux pieds.

— Et dotée d'un joli teint de jade, ajouta son mari.

Le mandarin avait besoin d'envoyer un homme sûr dans la montagne du Dragon, au milieu des périls de toutes sortes qui y guettaient les téméraires. Avec son bras en écharpe, Mushu n'était pas en mesure d'affronter fantômes, lions ni bandits. Lao Cheng n'était pas chaud pour le remplacer.

— Peut-être Votre Seigneurie pourrait-elle demander de l'aide à son amie l'ombre maléfique, suggéra le goûteur d'eau.

— Mais oui, approuva dame Tsao depuis la pièce contiguë, pourquoi ne vous adressez-vous pas à cet être pervers que tout le monde redoute ?

Ti admit que c'était là une mission dont cette créature pourrait en effet s'acquitter. Il rédigea un mot et chargea Lao Cheng de le porter dans une auberge discrète.

— Vous reconnaîtrez facilement : ce sont les bas-fonds de Xifu, là où se réunissent tous les malfrats, tire-laine et vide-goussets. Vous ne pouvez pas vous tromper.

L'expert contempla alternativement le billet et son auteur.

— J'y serais bien allé moi-même, reprit le magistrat, mais j'ai un singe à juger.

— Bien entendu, dit son assistant en comptant mentalement combien il lui faudrait offrir aux gardes pour l'escorter dans ce repaire de coupe-jarrets.

Il venait de quitter le pavillon quand un scribe envoyé par An Ji vint prévenir Sa Seigneurie qu'on n'attendait plus qu'elle pour ouvrir le procès. Revêtu de sa robe verte, Ti descendit les escaliers en direction du bâtiment dévolu au tribunal.

L'air était embaumé par l'odeur de l'encaustique au thé employée pour nettoyer les meubles en bois, purifier les nattes gâtées par la transpiration et leur rendre l'apparence du neuf. Les serviteurs en profitaient pour rembourrer les oreillers avec des feuilles infusées qui garantissaient aux dormeurs de se réveiller frais et dispos.

Parvenu à l'édifice de plain-pied qui ouvrait sur un côté de la cour d'honneur dallée, Ti frappa le gros tambour suspendu à une potence de bois rouge, afin de déclarer l'audience ouverte.

Jamais il n'avait vu tribunal aussi luxueusement agencé. Soutenues par de larges piliers rouges, les poutres du plafond étaient entièrement recouvertes de cartouches représentant les exploits de Lu Hsing, dieu de la Justice, paré de somptueuses robes de soie qui en faisaient le frère jumeau du gouverneur K'iu. Ti traversa la salle entre deux rangs de curieux et monta sur l'estrade, où An Ji lui offrit sa place.

— Non, non, dit Ti, je ne suis là qu'en observateur. C'est à vous que revient le privilège de présider. Je me contenterai de vous assister, si vous voulez bien solliciter mes modestes avis.

Il s'assit sur un tabouret, à côté de la table de justice. An Ji eut le pressentiment que les modestes avis allaient pleuvoir sur lui sans attendre d'être sollicités.

On apporta le prévenu en cage. Sa détention n'avait pas contribué à l'éveiller. Il posait autour de lui un œil vague, sans cesser de mâchouiller quelque fruit qu'on lui avait donné pour

l'engager à se tenir tranquille. An Ji récapitula les faits qui lui étaient reprochés.

— Ainsi donc, le prévenu a été découvert dans le logis d'un homme dont le crâne avait été sauvagement – j'aimerais dire bestialement – fracassé. Selon le témoignage des gardes, M. Batailleur se serait changé en animal dans l'espoir de leur échapper, un fait attesté par une longue tradition. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

L'accusé refusa de répondre. An Ji hésita.

— Normalement, à ce stade de la procédure, je suis censé ordonner la bastonnade du récalcitrant. Cela délit bien les langues.

La grimace de l'accusé montra qu'il en avait une.

Ti approcha son tabouret d'An Ji pour lui souffler tout bas :

— Faites citer les singes.

On en avait ramassé quatre ou cinq qui avaient leurs habitudes dans le jardin du médecin. À la vue de cette troupe, le secrétaire se demanda si Ti comptait les interroger avec des litchis.

Il ne fallut pas longtemps au juge Ti pour démontrer que nul n'était en mesure de différencier ces animaux. Ils étaient tous semblables au prévenu censé s'être changé en homme – nul, à Xifu, ne pouvait d'ailleurs jurer avoir un jour observé ce phénomène.

En revanche, des voisins racontèrent avoir vu le médecin P'ong entraîner chez lui le macaque. « Un de moins ! » s'était-on dit sur le moment. On avait cru qu'il comptait l'empoisonner pour en débarrasser le quartier.

— Telle était bien son intention, confirma Ti.

Ensorcelé ou non, le singe avait le sang du médecin sur les mains. Sa qualité d'animal ne le mettait pas à l'abri des sanctions.

— Nous n'en sortirons pas, à moins de produire un coupable qui marche sur ses deux pieds, dit An Ji.

— Mais oui, où ai-je la tête ? répondit Ti.

Il claqua dans ses mains. Un homme aux épaules carrées, entièrement vêtu de noir, fendit l'assistance pour venir s'agenouiller devant l'estrade.

— Qui êtes-vous ? demanda An Ji après avoir jeté au juge Ti un coup d'œil interrogatif.

— Je suis celui qui a été surpris chez le médecin P'ong la nuit du meurtre, répondit l'inconnu.

Les gardes reconnaissent immédiatement le cambrioleur qu'ils avaient poursuivi dans la maison du crime. Ils eurent un mouvement pour le saisir, mais Ti les arrêta de la main :

— Une seule erreur policière suffira, merci. Indique-nous ton nom et dis-nous ce que tu faisais chez P'ong le Cinquième, ajouta-t-il à l'intention du témoin.

— Je surveillais le médecin pour le compte de mon maître, mais j'ai manqué l'assassin. Quand je suis arrivé, le singe qui est dans cette cage était occupé à mettre du désordre dans la pièce où gisait le mort. Mon nom est Tsiao Tai et je travaille pour vous.

L'assistance ne put cacher son émoi. Un magistrat osait pactiser avec des forces maléfiques ! An Ji dut donner plusieurs coups de son « bois qui jette la terreur dans la salle » pour ramener le calme.

— Je ne practise pas avec les forces maléfiques, s'exclama le commissaire du thé. Cet homme est mon lieutenant, il est venu dans votre ville sur mon ordre, incognito, pour observer ce qui s'y trame. Je me porte garant de son innocence comme de sa totale incapacité à se changer en singe. Malgré les apparences, ne put-il s'empêcher d'ajouter.

Tsiao Tai avait aisément faussé compagnie aux sbires ; nul doute que le meurtrier s'en était allé encore plus facilement avant le passage de la patrouille.

An Ji déclara le procès ajourné jusqu'à l'arrestation d'un suspect crédible. Un sbire s'approcha timidement pour demander s'ils devaient relâcher le singe.

— Le prévenu est libre, répondit Ti. Il me semble cependant que la justice lui doit une compensation pour son incarcération. Après tout, c'est vous qui l'avez accusé de s'être changé en homme.

Le regard que posait le garde sur l'animal suggérait qu'il n'avait pas abandonné cette idée.

— Afin de réparer nos torts envers ce prisonnier innocent, reprit Ti, je vais lui offrir un bon repas qui lui fera oublier sa détention.

Les sbires ouvrirent la cage et engagèrent le détenu à en sortir :

— Si Sa Seigneurie des bois veut bien se joindre au dîner du commissaire...

L'accusé resta prudemment tapi au fond de sa boîte. Heureusement, il n'était pas singe à dédaigner de goûter à quelques fruits séchés, si bien qu'on lui fit accepter l'invitation à l'aide de prunes. Seigneur Macaque passa devant les gardes avec une moue de mépris et quitta le tribunal en compagnie du juge pour aller conférer entre gens d'importance.

Son macaque dans les bras, Ti rattrapa les planteurs avant qu'ils ne quittent l'enceinte du palais. Il leur présenta celui qu'il venait de disculper et guetta les réactions de part et d'autre. Les cultivateurs de thé n'inspirèrent pas le moindre intérêt à Batailleur. Le mandarin avisa ensuite K'iu Sinfu, qui traversait la cour, et courut après lui avec son petit témoin.

— Seigneur K'iu ! Vous ai-je présenté Batailleur, notre jeune innocent de la journée ?

Il lui flanqua quasiment le macaque dans les mains. Le gouverneur et l'animal échangèrent des regards aussi dégoûtés d'un côté que de l'autre.

— Oui, bien, enfin, tant qu'il n'ira pas boulotter mes feuilles de thé, votre ami est le bienvenu, dit le maître des lieux avant de s'éloigner vers ces tâches primordiales qui l'empêchaient de présider les audiences judiciaires.

Le singe se tortillait pour attraper sa queue. Ti le déposa sur le dallage, au milieu des serviteurs chargés de meubles et des artisans qui tâchaient de changer les statues en quelque chose dont Confucius pût être content. L'animal ne se préoccupait que de son derrière.

— Enfin quelqu'un de sage, ici ! s'extasia le mandarin.

Il avait espéré que Batailleur changerait d'attitude en revoyant l'assassin du médecin P'ong. Soit les hommes qu'il lui avait montrés étaient tous innocents, soit il était tombé sur un singe myope.

Un domestique courut vers le groupe des planteurs. Ceux-ci furent la proie d'une soudaine agitation.

— Une nouvelle ? demanda le juge.

Les mendians fous étaient de retour en ville. Ils étaient descendus de la montagne sous la conduite de l'ermite qui les avait recueillis sur le pic du Lion. Les planteurs prièrent le mandarin de bien vouloir les excuser : la charité les forçait à aller leur servir un bon repas roboratif. Lei, Qai et Su s'inclinèrent brièvement et quittèrent le palais comme si la déesse des récoltes en personne était apparue dans leur jardin de thé.

Ti fut ému de voir à quel point la piété occupait le cœur de ses chers concitoyens. Enfin des riches à qui la réussite n'avait pas fermé les yeux aux malheurs d'autrui ! Pareille sollicitude était si touchante qu'il décida d'aller assister à cet acte d'une haute portée morale.

— Suis-moi, lança-t-il à Tsiao Tai, je vais avoir besoin de muscles. Et emmène le singe, je pourrais avoir besoin d'un cerveau.

Les mendians assiégeaient pratiquement la maison du planteur Su. Ti leur trouva une mine plus renfermée qu'auparavant, moins avenante, moins égarée, aussi. En leur rendant des couleurs, le séjour des cimes embrumées avait fait plus de bien à leurs joues qu'à leur humeur. La garnison avait pris la précaution d'envoyer plusieurs hommes, pour le cas où la distribution eût donné lieu à une bousculade. L'ermite Lai Hia-che était là aussi, il suivait avec intérêt le soin que l'on prenait des miséreux dans la riche cité de Xifu.

Soucieux de partager cet effort de générosité, les planteurs s'y étaient mis à trois, comme si ce repas avait été le plus important qu'ils offrirraient jamais. Qai Tso-lin avait battu le rappel de ses serveurs de la Théière de Jade, Su Li-ping avait fourni les marmites et Lei Chih-tui, de quoi les remplir.

Cette belle entraide était un exemple pour les sujets du Fils du Ciel, elle méritait d'être soulignée. Ti arrêta la louche qui se dirigeait vers le bol d'un des quémandeurs grognons et leva les mains pour prononcer un petit discours.

— En tant que représentant de l'autorité impériale, je ne puis voir sans émotion un si beau geste, un geste désintéressé, un geste de pur altruisme. Si vous me le permettez, je serai honoré de me joindre à ce repas bénî des dieux.

Su Li-ping, fournisseur des casseroles et couverts, lui tendit aussitôt une louche, convaincu que Sa Seigneurie désirait contribuer à verser le brouet. Mais c'était en tant que consommateur que Ti entendait participer. Il s'empara d'un bol, se le fit remplir et fit mine de le porter à ses lèvres pour donner le signal des agapes. Tous les regards étaient fixés sur lui. Il suspendit son geste, respira longuement ce qu'il s'apprêtait à avaler, fronça le sourcil et écarta le récipient. Les planteurs étaient pétrifiés.

— Il m'apparaît que j'allais commettre une entorse à la politesse. Je ne suis pas digne d'entamer ce repas. Cet honneur revient aux généreux donateurs qui nourrissent sans faillir depuis trois ans — c'est bien cela, n'est-ce pas ? — la population déshéritée de cette belle ville. Après vous, messieurs !

Il passa son bol à M. Su, tandis que Tsiao Tai en préparait deux autres.

— Remplis-les à ras bord ! dit Ti. Je suis sûr que la bonté aiguise l'appétit.

Les généreux donateurs avaient pris la couleur de leurs arbres à thé. Après avoir considéré un long moment son bol, M. Su ingurgita le contenu en quelques coups de cuiller, dans un silence de mort.

— C'est bien, dit Ti. Je suggère que, dorénavant, vous partagiez chaque soir la soupe de ces braves gens qui vous doivent tant. N'est-ce pas une excellente idée, monsieur...

Le mendiant à qui il s'adressait était l'un de ceux qui arboraient une figure renfermée.

— Le nom de votre humble serviteur est Sin Biao, répondit l'homme. Je remercie infiniment Votre Seigneurie des bontés qu'elle a pour nous. La maison devant laquelle nous sommes était ma maison.

Ti esquissa un sourire sous sa moustache noire. Ce fou-là n'était plus fou du tout. M. Lei poussa un cri de désespoir. M. Qai renversa le contenu de son bol. Seul Su Li-ping demeurait

étrangement immobile, la face ravie, comme s'il avait contemplé une scène merveilleuse. Quand il tendit son écuelle pour qu'on la lui remplisse à nouveau, on devina qu'il avait la tête ailleurs.

Lei Chih-tui se jeta aux pieds du mandarin.

— Pitié ! implora-t-il en frappant le sol de son front.

M. Qai déclara qu'il ne voyait pas à quoi tout cela rimait. Les biens des Sin avaient changé de mains en toute légalité.

Ti demanda aux deux cultivateurs encore en état de lui répondre comment ils expliquaient le soudain rétablissement des fous.

— C'est un miracle, seigneur commissaire ! glapit M. Lei sans décoller les mains du sol.

— Je ne vois pas ce que j'ai à voir avec ces gens, rétorqua M. Qai avec une moue de dédain.

— Vraiment, M. Qai ?

Un autre Sin du hameau des Sin s'avança pour s'adresser au magistrat.

— Cet infâme pourceau occupe mes biens. Il me les a achetés à vil prix après que ma famille et moi avons perdu la raison !

Puisque Qai Tso-lin continuait à nier, Ti jugea le moment propice à une petite leçon de botanique. Il emmena tout le monde chez le médecin P'ong, dont la demeure se situait à deux rues de là. Les gardes qui les accompagnaient ne savaient plus s'ils devaient surveiller les mendians bizarres ou leurs bienfaiteurs qui transpiraient de peur — hormis M. Su, qui parlait tout seul en souriant béatement.

Ti alla prendre dans la pharmacie le livre que Lao Cheng y avait déposé à son retour des jardins de thé. L'ouvrage à la main, le mandarin identifia successivement, entre les massifs de pivoines, la stramoine et la belladone, toutes deux hallucinogènes, le pavot, la jusquiaume noire, plante qui causait une folie momentanée, un thuya, dont on extrait une liqueur qui plonge dans un état second, la digitale, le ricin, deux plantes toxiques pour les nerfs. Il y avait là de quoi concocter une grande variété de thés aux fleurs. Toute cette pharmacopée du crime poussait gentiment parmi les arbustes ornementaux. Ti se demanda ce qu'il pouvait rester du jugement et de la volonté

d'une personne régulièrement intoxiquée par un savant mélange de tout cela.

Qai Tso-lin n'avait, quant à lui, rien perdu de son ressort.

— Votre Seigneurie n'a aucune preuve que ces produits aient trempé dans notre soupe !

M. Su était en train de sautiller à cloche-pied sous le regard effaré de M. Lei. L'attitude de l'un et de l'autre contredisait ce propos. Bien sûr, des quantités assez grandes étaient nécessaires si l'on voulait être sûr de ne jamais être à court. Il fallait pour cela disposer d'un terrain plus vaste.

— Devinez quoi..., dit Ti. Mon assistant Lao Cheng m'annonçait tout à l'heure qu'il a découvert ces mêmes végétaux dans l'un de vos jardins de thé... celui du planteur Su !

Les deux autres s'écartèrent aussitôt du suspect.

— Jamais nous n'aurions imaginé une chose pareille, seigneur commissaire ! dit Lei Chih-tui. Nous sommes abasourdis !

— Taisez-vous ! Je vais vous faire incarcérer ! prévint Ti, qui avait eu son content de mensonges pour la journée.

Au prix d'un effort sur lui-même, il parvint à se composer une expression qui était un mélange de sévérité et de compréhension. D'une voix mi-affable mi-menaçante, il les assura de sa bienveillance, à la condition qu'ils lui révèlent le nom du régulateur.

Les trois hommes restèrent muets. Plus exactement, Qai Tso-lin s'enferma dans un silence buté tandis que Lei gémissait entre ses dents et que Su récitait un chapitre entier des *Contes de la princesse Palourde*, un récit très prisé par les moins de douze ans.

La raison de ce mutisme apparut dans toute son horreur au magistrat. Ces criminels espéraient davantage de leur régulateur que de la bienveillance du mandarin, qui n'irait jamais qu'à les faire condamner aux mines de sel plutôt qu'à la hache.

Le regard du juge Ti tomba sur son assistant favori, qui vaquait à ses propres affaires sous l'œil attentif de Tsiao Tai. À l'instar de maître Macaque, qui s'était assis sur une grosse noix pour empêcher ses concurrents de la lui voler, les planteurs

s'accrochaient à leur dernier espoir, sans doute incompatible avec les projets de longue vie du mandarin.

Qai Tso-lin poussa un profond soupir.

— Notre situation est bien pénible, seigneur commissaire. Le petit peuple est heureux de la prospérité qui règne à Xifu, il ignore quel en a été le prix.

— Vous voulez dire : le prix de votre propre richesse. Vous avez fait fructifier vos plantations après en avoir spolié leurs légitimes propriétaires. Ce vol vous a conduits à toutes les malversations imaginables ! N'essayez pas de vous faire plaindre ! Ce n'est pas le peuple de Xifu qui a escroqué les planteurs, ce n'est pas lui qui a nommé un régulateur sanguinaire, il n'a pas remis son sort entre les mains d'un assassin !

— En effet, seigneur commissaire, répondit Qai. Il l'a remis entre les vôtres.

Ti sentit dans ces mots une menace. Il donna l'ordre aux gardes d'enfermer les trois hommes sans leur permettre de communiquer avec quiconque.

M. Su était fort occupé à raconter aux fleurs le chapitre deux du conte pour enfants. Avant que les gardes ne l'emmènent, Ti le prit à part. Puisqu'il était pour l'instant le plus fou des trois, peut-être se montrerait-il le plus sage.

— Je crois que vous avez empoisonné les Sin pour leur faire perdre l'esprit, dit le juge. Pourquoi ne pas les avoir simplement tués ?

Su Li-ping interrompit sa récitation et le regarda avec des yeux ronds.

— Mais... parce que c'est mal, seigneur commissaire !

Ti l'expédia en prison avec les autres avant que sa migraine ne le reprenne.

Tandis qu'ils rentraient au palais, le juge exposa les faits à son lieutenant : sevrés de la soupe aux fleurs que les planteurs leur faisaient prendre chaque jour, les mendiants avaient peu à peu recouvré la raison ; on avait affaire à une énorme machination ; il tenait le mobile principal des crimes commis à Xifu.

Tsiao Tai posa au magistrat la même question que ce dernier venait de poser à l'ami des plantes vénéneuses : pourquoi n'avoir pas assassiné les Sin, une fois la vente faite ?

— Je crois que Su Li-ping ne m'a pas menti. As-tu remarqué ces bouddhas dans le jardin de thé, à la Théière de Jade ? Il y en avait un aussi dans la maison de Qai Tso-lin. Je pense que nos trois bandits sont bouddhistes. Aussi ignobles soient-ils, ils ont dû avoir peur de compromettre irrémédiablement leur karma. C'est une chose de vouloir vivre dans l'opulence, c'en est une autre de passer sa prochaine existence sous la forme d'un ver de terre. Ce sont des lâches, en fin de compte. Ils ont bien la mentalité des empoisonneurs.

— Tout est résolu, dans ce cas, noble juge, conclut Tsiao Tai.

— Oh que non ! As-tu remarqué leur impertinance ? Nous n'avons pas attrapé le pire d'entre eux. Si leur complice tarde à frapper, ces trois-là me livreront son nom. Il va tout faire pour que je ne quitte pas Xifu vivant. Il y a trois ans, Qai, Su et Lei ont profité de l'indifférence du gouverneur, tout à l'édification de son palais, de son parc, de ses monuments... Cet homme n'a pas de temps à consacrer à des vétilles telles que le vol, l'injustice, la spoliation, ou même le meurtre. Peut-être est-ce lui, le régulateur. Lui ou son secrétaire An Ji.

— Pardonnez mon outrecuidance, noble juge, dit Tsiao Tai, mais An Ji n'est qu'un imbécile qui se gargarise de belles paroles. Il compte faire une belle carrière, dès que ses appuis à la capitale l'auront fait nommer, mais, pour ce que j'en ai vu, c'est un incompetent comme les autres.

Ti remarqua qu'on leur jetait des coups d'œil inquiets.

— Va te changer, dit-il à l'« ombre maléfique », son fidèle lieutenant. Tu fais peur à tout le monde avec cet habit noir.

Le juge contempla les toits de Xifu, qu'il dominait depuis sa terrasse. La beauté du paysage ne parvint pas à le détourner de ses inquiétudes. Le poète Wang n'avait pas connu un retour de foi, contrairement à ce qu'avait cru la petite servante Fleur de Tilleul. Wang avait fréquenté les mendians pour vérifier ses soupçons, c'est-à-dire l'intoxication régulière des fous par les cultivateurs qui avaient pris leur place.

Restait à savoir lequel de ses cinq auditeurs du pavillon de l'étang était visé par ses poèmes. Il importait de répondre très vite à cette question, car le meurtrier, lui, savait parfaitement qui frapper pour se mettre à l'abri des poursuites.

XVIII

Le juge Ti préfère se défendre avec de l'eau plutôt qu'avec ses muscles ; il jette un thé rare par la fenêtre.

De retour dans ses appartements, Ti s'aperçut qu'on l'avait déménagé en son absence. Son pavillon était en train de se muer en une sobre cellule d'étudiant. Bien décidés à conférer à cet intérieur, autrefois magnifique, une atmosphère propice à la lecture et à la réflexion, un bataillon de manutentionnaires s'activaient pour ôter les éléments de décoration. Les ouvriers frottaient avec ardeur, comme si l'endroit avait servi jusque-là de soue à un cochon.

« Me voilà jeté dehors à coups de balai, avec les souris », se dit le mandarin.

Depuis que le gouverneur K'iu avait trouvé la foi dans la philosophie, les affaires personnelles des locataires se déplaçaient de terrasse en terrasse au gré des travaux. Elles se perdaient chez les uns et chez les autres, chacun courait après les siennes, celles qui avait été livrées par erreur aboutissaient dans le bâtiment principal, où elles s'entassaient. Ti s'y rendit pour récupérer les coffres à habits sans lesquels il lui serait impossible de paraître au dîner ou de mourir dignement. Des piles de paniers et de boîtes s'élevaient contre l'un des murs. Il farfouillait dans le tas quand une tentation le saisit. Le moindre clerc de Xifu portait des robes de soie, c'était l'occasion de se rhabiller pour pas cher à la faveur de ce « décrochez-moi-ça » de luxe.

Son honnêteté proverbiale ayant repris le dessus, le fidèle serviteur des Tang traqua les petites étiquettes portant la mention « Commissaire du thé » qu'on avait rédigées à la va-vite et attachées à ses malles à l'aide d'une ficelle. Il lui fallut

d'abord écarter bien des sacs, dont un où était écrit « Papiers du secrétaire An Ji ».

L'envie de faire un peu progresser ses investigations fut la plus forte. Maître Kong n'aurait certes pas apprécié cette intrusion dans l'intimité d'autrui, mais le cher penseur n'avait pas eu, non plus, à mener l'enquête sur des gouverneurs corrompus.

La première boîte qu'ouvrit le juge était remplie de lettres. La vue des prestigieux tampons qui y figuraient le plongea dans la perplexité.

— Puis-je vous aider, seigneur ? fit une voix dans son dos.

Ti sursauta si fort que les documents qu'il avait en main bondirent en l'air comme les balles d'un jongleur. Son cœur battait la chamade. Lao Cheng se tenait à deux pas de lui, une expression impénétrable sur le visage.

Le juge le remercia de son offre. Il glissa discrètement l'une des missives dans sa manche, remit les autres à leur place et referma le sac.

— Votre Seigneurie est toute pâle, dit le goûteur d'eau. Auriez-vous découvert quelque chose de grave ?

— J'ai découvert que le couple Wang en savait vraiment beaucoup, répondit le magistrat en reprenant sa pêche aux vêtements. Ces crapules de planteurs m'ont menti. Jamais ils n'ont déposé le moindre sabot d'or dans un temple abandonné. Ce n'est pas de cette façon qu'ils ont rétribué leur fameux régulateur.

De toute évidence, entre deux soins au théier personnel du gouverneur, Mme Wang avait percé à jour l'unique lien entre le secret des planteurs et ce palais. « Et moi aussi », songea Ti. Cela faisait de lui la prochaine cible. Il sut dès lors que ses chances de quitter la résidence vivant étaient infimes.

Un serviteur vint le prévenir que Son Excellence l'invitait à prendre le thé en sa compagnie au pavillon de l'étang.

— Ah ! fit Ti. Le gong des morts vient de retentir. Je crains que cette tasse de thé ne soit fort indigeste.

— Votre Seigneurie désire-t-elle que j'aille quérir ce personnage musculeux qu'elle emploie comme lieutenant ? demanda Lao Cheng avec un sourire obséquieux. Il me paraît de

taille à affronter le personnel tout entier avec certaines chances de succès.

Le juge Ti fit « non » de la tête.

— Il y a un temps pour la force physique, il y en a un pour la fluidité de l'eau, mon bon Lao.

Les deux hommes s'isolèrent un moment afin de préparer comme il se devait cette dégustation qui s'annonçait exceptionnelle.

Quand ce fut fait, Ti s'en fut prendre, avec Son Excellence, un thé qui serait probablement le dernier pour l'un d'entre eux.

Au bout de l'allée des saules, dans le jour déclinant, le pavillon du lac prenait une allure fantomatique. Le côté exposé à l'ouest était comme embrasé par les rayons orangés du soleil, tandis que des ombres découpaient le reste de l'édifice en traits obliques d'un noir sépulcral.

Ti se dit qu'il était fou. Tout esprit sensé aurait sauté à cheval pour fuir cette province au grand galop, quitte à envoyer l'armée faire le ménage derrière lui. Mais les preuves auraient disparu avant l'arrivée de la troupe. De plus, il savait maintenant que l'assassin disposait d'appuis très importants au sommet de l'État. De toute façon, cette solution aurait manqué d'élégance. Or l'élégance était tout, l'élégance faisait l'homme, elle faisait le mandarin. Ti s'engagea sur le pont en zigzag, prêt à périr avec élégance.

Il ne rencontra personne avant d'avoir pénétré à l'intérieur du kiosque. An Ji était seul. Il se leva de son tabouret pour accueillir l'invité de son supérieur.

— Son Excellence vous prie de l'excuser, elle craint d'être en retard et nous demande de commencer sans elle, dit le secrétaire en s'inclinant avec respect devant le commissaire du thé.

— Je vois, dit Ti. Heureusement, vous êtes toujours là pour votre maître, An Ji.

— Toujours, seigneur commissaire, répondit le secrétaire avant de se diriger vers le réchaud à charbon.

Puisque la nouvelle gouvernante était en prison, mieux valait se débrouiller soi-même. Le feu brûlait déjà dans le poêle.

An Ji mit de l'eau à bouillir et présenta au juge l'assortiment de pâtes de thé verdâtres que Son Excellence avait prévu de déguster avec eux.

— Vous verrez : la mixture grise deviendra blanche à l'infusion. C'est amusant à regarder.

Ti ne doutait pas du côté distrayant de tout cela. Il laissa le secrétaire se charger des opérations, convaincu qu'il était que, par ses soins, cette fin d'après-midi allait se révéler aussi plaisante qu'un éclat de rire.

An Ji avait des raisons personnelles d'apprécier le thé qu'il s'apprêtait à servir.

— Pendant des mois, j'ai été la proie de ce qu'on appelle « l'épouvantable maladie du froid ». Savez-vous qui m'a sauvé ? Notre regretté médecin, P'ong le Cinquième.

— Ah, vous me rassurez, dit Ti. Je commençais à me demander s'il lui arrivait de soigner les gens, de temps en temps.

À le voir si sec et si maigre, Ti ne s'étonna guère d'apprendre que cet homme avait souffert d'une « maladie du froid ». Tandis qu'An Ji poursuivait la préparation avec des gestes précis, sans faire le moindre bruit, Ti admit en son for intérieur qu'il s'y prenait aussi bien qu'une professionnelle. L'habitude, sans doute. Le secrétaire jeta un peu de pâte de thé dans le *chung* du magistrat et versa dessus l'eau à peine frémissante de la bouilloire.

— L'éminent savant P'ong m'a indiqué un remède souverain, poursuivit-il. Comme vous le savez sûrement, le thé est considéré comme une substance « rafraîchissante », il est contre-indiqué dans les maladies du froid. Mais pas celui-ci. Il est juste un peu délicat à manipuler. Il faut attendre le premier tonnerre de printemps, au deuxième mois lunaire, puis se hâter d'aller le cueillir sur un arbre qui pousse en haut d'une montagne. Bien sûr, il n'est efficace que s'il est infusé dans de l'eau de là-bas. Une once vous guérit de tout, c'est fabuleux.

D'un geste aimable, il engagea le commissaire à goûter l'infusion.

Ti s'exécuta. Il ne put dire s'il se sentait guéri de tout. Pas de son anxiété, en tout cas. An Ji, au contraire, paraissait exempt

de la plus légère inquiétude. Dès que son commensal eut pris la première gorgée du liquide clair, il repartit dans sa péroraison pharmaceutique, comme s'ils avaient été dans une échoppe d'apothicaire.

— Deux onces vous garderont en bonne santé pour le reste de votre vie, énonça-t-il.

Ti sentait ses doigts le brûler au contact de la tasse.

— Trois onces modifieront la substance même de vos os, assura An Ji.

Ti souleva le couvercle du *chung* pour humer l'arôme.

— Quatre onces feront de vous un Immortel — si elles ne vous tuent pas, bien entendu, conclut le secrétaire.

Malgré lui, Ti déglutit péniblement.

— Vous en avez mis cinq, n'est-ce pas ? supposa-t-il alors qu'il posait sa tasse devant lui.

Un bon thé s'accompagnait de bonne littérature. Le mandarin avait précisément sur lui un texte qui s'accordait à merveille avec l'amertume acérée de ce breuvage. D'une main qui tremblait légèrement, il sortit de sa manche un extrait de la correspondance du secrétaire avec la Cour. Le destinataire de la missive haussa le sourcil lorsqu'il reconnut le document.

— Je me doutais que vous finiriez par mettre la main sur ces courriers, dit-il, mais comment les détruire ? C'est mon destin qui est inscrit là-dessus.

— On ne saurait mieux dire, acquiesça le juge.

Il en parcourut une nouvelle fois les meilleurs passages. Plusieurs directeurs du secrétariat impérial y assuraient An Ji de leur soutien. Dans la colonne suivante, ils accusaient réception de somptueux cadeaux envoyés « en gage d'admiration » par trois planteurs de Xifu.

— Voilà pourquoi le régulateur ne jouissait pas d'un train de vie ostentatoire, dit Ti. L'or est directement parti à la capitale, soutenir votre nouvelle carrière ! Je ne connais pas tous ces noms, mais je crois que vous vous êtes acquis la moitié du gouvernement !

— Vous seriez surpris si vous saviez..., dit An Ji, qui pouvait enfin se laisser aller à la satisfaction du travail bien mené.

Ti baissa la voix.

— Entre nous, je crois que vous auriez pu les avoir pour moins cher. Ils vous ont traité en homme de province ignorant des tarifs...

— Peu m'importe ! dit An Ji en balayant de la main ces détails triviaux. D'ici deux mois, je serai nommé au Grand Secrétariat impérial, j'aurai mon bureau dans la Cité interdite ! Adieu, la médiocrité de sous-fifre de yamen ! Les honneurs dont se gargarise le pantin que je sers aujourd'hui paraîtront risibles en comparaison de ceux que je recevrai !

« Risible » sembla au juge un adjectif parfaitement approprié à son interlocuteur. « Vain » aurait convenu aussi. Toutes ses victimes étaient mortes pour lui obtenir des courbettes. Le mandarin en conçut une certaine estime envers ceux qui tuent pour de l'argent.

Pour avoir pu mettre le nez dans cette correspondance, Mme Wang avait dû être, au moins brièvement, la maîtresse de cet homme. Ti tâcha d'imaginer cette belle femme très soignée dans les bras maigres et secs du secrétaire. La pauvre ! Le poison avait dû lui sembler une cuillerée de miel.

Le travail de Ti aurait été facilité si les témoins de la mort du poète Wang n'avaient omis de mentionner la présence du secrétaire dans le pavillon. Le directeur Ban méprisait les riches planteurs, alors un employé du gouverneur ! Quant aux planteurs, ils s'étaient bien gardés de citer son nom une seule fois depuis le début de l'enquête.

Le juge porta à nouveau sa tasse à sa bouche et la pencha complètement entre ses lèvres ouvertes.

— Ce thé vert est fort bon, quoique un peu amer, dit-il.

An Ji plissa les yeux, ce qui accentua sa ressemblance avec un furet.

— N'incriminez pas cet excellent thé, seigneur commissaire. L'amertume vient certainement de la dose de *xinjiang*¹¹ que j'y ai ajoutée.

La tasse du juge Ti faillit lui échapper des doigts. Il la reposa une dernière fois sur la table basse. On pouvait craindre que ce thé d'immortalité ne tienne pas sa promesse.

¹¹Ciguë.

— J'aurais pu en mettre moins, s'excusa An Ji, le goût aurait été meilleur. Mais, avec un homme aussi solide que vous, il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas ? Après ça, on reste paralysé, on a des hallucinations, on se tortille comme un poisson hors de l'eau sans trouver le réconfort du trépas... Votre Seigneurie n'a pas envie de connaître un tel sort, je vous l'assure.

— Je vous remercie de prendre soin de ma santé, dit Ti d'une voix éteinte.

Il avait une bouffée de chaleur, le souffle lui manquait.

Un moment passa. Le regard que posait sur lui An Ji prit une étrange fixité. Quelque chose n'allait pas.

— Eh non, dit le mandarin en rectifiant sa position, je ne vais pas me tordre de douleur comme vos précédentes victimes. Tout système a ses limites, le vôtre est usé. Quand la proie sait à quoi s'attendre, elle a une chance de trouver la parade. Rien ne vaut une bonne exécution en place publique, vous verrez.

— Comment... Vous avez bu... Je vous ai vu..., balbutia le secrétaire, comme si un raisonnement logique pouvait encore renverser la situation.

Ti fit tourner son *chung* entre ses doigts.

— P'ong le Cinquième s'y connaissait en plantes, on ne peut pas lui enlever ça, dit le juge. Je sais quelques cercles, à la capitale, où son talent aurait été infiniment apprécié. Moi, j'ai un assistant très ferré sur l'eau ; c'est utile aussi.

— Votre goûteur d'eau n'est pas un magicien ! s'insurgea An Ji, comme si leur affrontement avait consisté en un concours de rhétorique.

— Non, mais il est malin, dit Ti.

— Il n'existe pas d'antidote au *xinjiang* !

— C'est pourquoi mieux vaut ne pas l'ingurgiter, répondit le juge.

Il souleva le couvercle de son *chung*. Il ne s'y trouvait plus de liquide, mais la tasse n'était pas vide pour autant. Elle contenait une substance molle et pleine de trous, qui s'affaissa sous le doigt du magistrat. Afin de pouvoir manipuler sa tasse de façon à faire croire qu'il buvait, il y avait glissé un bout d'éponge découpé dans celle dont se servait sa femme pour s'oindre le corps d'onguent au thé. L'éponge avait tout absorbé,

pas une goutte n'avait franchi les lèvres du mandarin. Aussi attentif qu'il ait été, An Ji n'avait pas vu la différence et s'était lancé dans cette confession pleine de fatuité qui allait le conduire au billot.

Le secrétaire se leva brusquement.

— Vous... Vous..., répéta-t-il.

— Je le reconnais, j'ai triché, admit Ti. Mais, bon... Vous ne pouvez pas gagner tout le temps !

An Ji décida de l'estourbir à la main. Il parcourut la pièce des yeux, à la recherche d'un instrument contondant. Ti resta assis sur son tabouret, les mains dans ses larges manches.

— Il vous faudrait un tisonnier en bronze comme celui avec lequel vous avez fracassé le crâne de votre complice P'ong. Peut-être dans le placard, dehors ? Quand vous reviendrez, nous pourrons placer cette discussion sur un autre plan, conclut-il en tirant de son vêtement la longue lame qu'il avait pris soin de nouer contre son bras avant de répondre à cette charmante invitation.

On pouvait douter que le plus long tisonnier du monde servît à quelque chose contre un couteau qui avait l'air bon pour dépecer des bêtes à cornes. An Ji s'élança à l'extérieur. Plutôt que de le poursuivre, Ti demeura tranquillement sur son siège. Il avait eu assez d'émotions comme ça alors qu'il portait à ses lèvres un produit susceptible de le mettre en route pour l'au-delà. C'était dans de pareils moments que le réconfort d'un bon thé était le bienvenu. Sans y penser, il tendit la main vers sa tasse, mais arrêta son geste avec une moue dégoûtée en se rappelant ce qu'elle contenait.

Il eut la surprise d'apercevoir An Jin à travers les colonnes qui soutenaient le toit arqué du kiosque. Au lieu de partir vers le palais, le secrétaire s'enfuyait à travers l'étang, le corps à moitié plongé dans l'eau sombre.

Il y eut un bruit du côté opposé. Ti regarda vers la porte et comprit ce qui avait poussé le fugitif à choisir cette solution hasardeuse. Suivi de son personnel, le gouverneur était sur le point de s'engager sur le pont en zigzag. Ce devait être l'heure de son thé, l'heure véritable, pas l'heure du crime. Il resta un

moment interdit, au milieu de la passerelle erratique, puis poursuivit vers le pavillon où l'attendait le commissaire.

— Savez-vous pourquoi mon secrétaire est en train de patauger parmi mes iris d'eau ? demanda K'iu Sinfu, tandis que ses domestiques ranimaient le feu dans le poêle et disposaient sur la table son service personnel.

Ti lui annonça qu'An Ji avait tué le poète Wang et le médecin P'ong. Le gouverneur prit la nouvelle avec un détachement que le juge voulut attribuer à son imprégnation confucéenne toute récente. Quand il ajouta que le malfaiteur avait aussi expédié Mme Wang dans un monde où elle ne pouvait plus préparer d'infusion pour quiconque, le visage de M. K'iu prit une couleur très proche de celle du thé aux bourgeons de printemps.

— Lâchez cette bouilloire ! ordonna-t-il à ses hommes. Attrapez-moi l'ignoble individu qui piétine mes iris ! Je vais le découper moi-même en lanières d'un demi-pouce de large !

— Vous voudrez aussi probablement utiliser une eau différente que la sienne pour votre thé, dit Ti en désignant le broc abandonné par l'empoisonneur. On ne sait jamais.

L'heure n'était plus à la dégustation ni à la méditation. K'iu Sinfu s'en fut suivre depuis la rive les efforts de ses domestiques, qui rattrapèrent le secrétaire alors qu'il tentait de prendre pied sur les rochers gris, entre les falaises miniature et les cascades ornementales.

— Fâcheuse tisane, dit Ti en vidant sa tasse par la fenêtre.

XIX

Des singes reviennent à la raison par la puissance du Tao et des litchis ; madame Troisième se transforme en thé.

Aux premières lueurs de l'aube, on informa le juge Ti que le tribut impérial était prêt. Les emballages l'attendaient au hameau des Sin, sous la garde de l'armée. Il était temps de prendre congé de son hôte et de regagner des contrées certes moins opulentes, mais où les décoctions de plantes pouvaient se savourer en toute tranquillité.

Le gouverneur était aux anges : le couple d'ermites avait trouvé le moyen de faire remonter les singes dans la montagne. On pourrait bientôt leur faire cueillir le thé du pic du Lion, pour le plus grand plaisir des fins palais et des trésoriers du yamen.

— C'est bien aussi, le taoïsme ! s'exclama K'iu Sinfu, extatique, sous l'œil suspicieux du directeur de l'école confucéenne.

Ti demanda comment les deux vieillards s'y étaient pris pour accomplir ce miracle du Tao.

— Avec des prières, noble juge, répondit Lai Hia-che.

Le magistrat frémît imperceptiblement, comme chaque fois que ce moine perspicace l'appelait par son véritable titre. Il était le seul à le faire, bien que le mandarin ne lui eût jamais révélé ses fonctions.

Le directeur Ban Jun eut un sourire narquois.

— Les émules de Lao Tseu sont connus pour employer des formules prétendument magiques. C'est là toute la différence entre des croyances superstitieuses et la pensée sublime de Maître Kong.

En l'occurrence, les instruments de cette magie consistaient en trois palanquins chargés chacun d'une demoiselle, de fruits et de biscuits, que l'on avait promenés à travers la ville pour

battre le rappel des troupes. Les litchis et autres victuailles que ces jeunes filles laissaient tomber ici et là firent davantage pour convaincre les petits pillards que toutes les exhortations philosophiques ou mystiques déployées par les autorités. Les ermites connaissaient bien la glotonnerie de leurs protégés. Trois courants de singes confluèrent vers la porte de la cité à la suite des équipages, qui poursuivirent leur route vers la montagne, cahin-caha, suivis d'un cortège bâfrant et couinant.

K'iu Sinfu avait décidé que son dernier acte en tant que gouverneur serait de diriger le procès des planteurs Lei, Qai et Su. Il avait déjà préparé le verdict. Tous leurs biens seraient confisqués au bénéfice de leurs victimes, les Sin et les Wang, hormis l'importante amende au profit de l'administration locale, qui avait de gros frais. Comme les trois crapules avaient considérablement accru leur patrimoine par leurs trafics, la valeur du dédommagement s'en augmentait d'autant. Pour ce qui était de leurs personnes, les condamnés étaient voués à la servitude perpétuelle. K'iu Sinfu comptait les employer à biner les jardins de thé : il ne fallait pas laisser perdre les compétences. Ti reconnut dans ce mélange d'efficacité et de cruauté la marque d'un fonctionnaire efficace.

Dès que cette affaire serait close, K'iu Sinfu avait prévu de se dépouiller de sa charge pour se consacrer au culte de Maître Kong. C'était la seule façon de demeurer dans ce magnifique sanctuaire jusqu'à la fin de ses jours, aux frais de l'État. Il ne serait plus gouverneur, mais serait mieux logé que tous les gouverneurs qui se succéderaient à Xifu.

Le directeur Ban Jun s'était parfaitement habitué aux fastes du palais, dont le luxe outrancier n'était pas incompatible avec le détachement confucéen. Son nouvel élève avait d'ores et déjà endossé le costume sobre des étudiants. On attendait de pied ferme l'inspecteur de Chang-an qui viendrait examiner tout ça.

— Je vais l'éblouir de ma dévotion envers Maître Kong ! déclara K'iu Sinfu avec enthousiasme. Je vais l'anéantir sous le poids de mon humilité !

— Il vaudrait mieux que vous me laissiez le recevoir, étudiant K'iu, objecta Ban Jun.

Madame Troisième avait tenu à venir saluer personnellement les deux vieux taoïstes qui avaient si bien guéri ses amis, les mendians fous. Elle les complimenta sur leur bonne mine. Lai Hia-che lui assura que la méditation et la communion avec la nature leur avaient permis de dépasser les cent ans.

— C'est merveilleux ! s'écria dame Tsao. Vous n'en paraissez pas plus de quatre-vingt-dix !

— La sagesse du Tao préserve notre force vitale, dit l'ermite avec un sourire édenté.

Ils lui parurent confits dans le thé.

Avec un regard en coin vers l'épouse du magistrat, le prêtre de Lao Tseu ajouta qu'il fallait s'abstenir de coucher avec les personnes du yin, afin de conserver son yang bénéfique.

— Avec trois épouses aussi belles, je n'ai aucune chance de parvenir à cet âge avancé ! plaisanta Ti.

— Et qui s'occuperait de vous quand vous auriez l'apparence d'une vieille noix ? rétorqua sa Troisième.

La jeune Li-na approcha avec un plateau. K'iu Sinfu tenait à faire goûter son thé personnel à l'ermite pour avoir la confirmation qu'il était aussi bon que celui de la montagne.

— Le vent de notre pays n'est jamais si froid que celui qui souffle ailleurs, répondit Lai Hia-che avec autant de politesse que d'ambiguïté.

Le gouverneur opina gravement du chef. Puis il se pencha vers Ti.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? C'est de la sagesse montagnarde ?

— Je crois que c'est de la diplomatie taoïste, répondit Ti, dont la barbe dissimula l'expression goguenarde.

À présent que le sanctuaire de Confucius prenait tournure, K'iu Sinfu proposa à l'ermite d'en bâtir un en l'honneur de Lao Tseu. Il y avait justement, pas loin, une autre colline propre à recevoir un bâtiment d'exception. On pourrait y planter des théiers partout : les prières à Lao Tseu avaient l'air de réussir à cet arbre.

Le taoïste rit avec dédain et s'éloigna à grands pas en brossant ses manches du revers de la main, ce qui n'était pas une marque de grande estime.

Il avait apporté un gâteau de thé dont l'arbre poussait dans une crevasse.

— Ce que je vous ai donné à boire est du pipi de singe comparé à celui-ci, dit-il au goûteur d'eau. Une fois qu'on en a bu, on ne peut plus s'en passer.

Son seul parfum devait avoir le même effet, car Lao Cheng se mit à le suivre comme un petit chien dans l'espoir d'y tremper les lèvres.

— Votre assistant ne viendra-t-il pas nous saluer comme il convient ? s'offusqua dame Tsao.

— Il nous a déjà oubliés, répondit Ti. Le thé et l'eau ont sur lui un effet abusif.

— Je ne lui souhaite pas de découvrir le vin, dit sa Troisième.

Ti avait l'intention de le recommander en haut lieu pour une charge de commissaire du thé. Cette fonction lucrative le mettrait à l'abri du besoin sans l'empêcher de mener à bien cet étrange classement des sources limpides. Le juge ne doutait pas que tous les mandarins corrompus par An Ji, dont les noms figuraient noir sur blanc dans la correspondance du criminel, auraient à cœur de récompenser les mérites du brillant expert qui lui avait sauvé la vie.

Avant de quitter la ville, Ti ordonna à leurs porteurs de les conduire chez les Wang. Tous les membres de la maisonnée vinrent s'incliner devant le personnage aux oriflammes vertes qui leur faisait l'honneur de s'arrêter chez eux. Après avoir reçu les salutations empressées de M. Wang père, Ti informa le couple que l'assassin de leur fille et de leur gendre avait été interpellé. Il serait bientôt jugé et puni comme il se devait.

Ce fut au tour de Mme Wang mère de remercier avec effusion. Prise d'une impulsion irrépressible, elle laissa son mari débiter son propre compliment d'une voix atone, disparut dans la maison et revint quelques instants plus tard, munie d'une hache.

Elle attaqua sans plus attendre la belle arche honorifique élevée par les autorités à quelques pouces de leur façade. Puisqu'il était officiellement établi que sa fille ne s'était pas suicidée par piété conjugale et filiale ni pour aucune autre raison, elle pouvait enfin s'ôter de la vue ce monument élevé à la gloire du mensonge et du meurtre. Son mari s'arrachait les cheveux sans oser intervenir en présence de Sa Seigneurie.

Comme dame Tsao s'étonnait de voir cet homme pousser des cris d'horreur, Ti lui expliqua que le désespoir consécutif au décès de sa fille venait subitement de le frapper. Son épouse, en revanche, semblait avoir recouvré toute son énergie.

Leur petit convoi traversa les jardins de thé en direction de l'entrepôt où attendait le tribut. Tout avait été organisé pour un transport rapide jusqu'à la capitale, où les feuilles arriveraient dans un état de fraîcheur idéal. Le thé avait été aéré, roulé, séché, pressé, moulé, emballé et chargé sur des carrioles gardées par des cavaliers bien armés.

Ce furent Mushu et Li-na qui accueillirent les Ti. La belle cueilleuse avait servi le thé au gouverneur pour la dernière fois : le règlement du temple de Confucius excluait les femmes. Les jeunes gens avaient un nouvel emploi. Ils étaient les nouveaux contremaîtres en chef des Sin.

Ils présentèrent au commissaire impérial les chariots recouverts de bâches.

— Le nom prévu pour la récolte de ce printemps était à l'origine « Cuvée du dragon de bois », expliqua Li-na de sa voix flûtée. Nous l'avons changé, étant donné la participation d'une si éminente personne.

Ti rougit légèrement. La larme à l'œil, il remercia les jeunes gens de cette délicate attention.

Mushu ôta une bâche. Tous les paquets portaient la mention « Cuvée de dame Tsao ».

Par ailleurs, les artisans du tribut avaient eu l'amabilité de mettre de côté les paniers que cette femme charmante avait eu la bonté de remplir. Nul ne doutait que les feuilles cueillies d'une si noble main donneraient une infusion de la plus grande subtilité. On lui en remit quelques gâteaux précieux, où son

nom figurait également dans la trace laissée par les moules. Madame Troisième s'en allait couverte de cadeaux.

— Ces gens sont vraiment gentils, dit-elle en prenant place dans le palanquin de voyage.

— *Reugneuf*, fit son mari, rencogné sur son siège.

Un gros macaque assis au milieu de la route bloquait la sortie. Batailleur les avait suivis jusqu'à la plantation au lieu de rejoindre ses forêts avec le reste de son peuple. Sans doute s'était-il trop habitué à la compagnie des humains pour se résoudre à regagner le monde sauvage. Ti se plut à croire que l'animal lui était reconnaissant, lui, de l'avoir innocenté et tiré de sa cage, bien qu'il fût conscient que c'était attribuer à cette bête des sentiments dont la plupart des humains étaient incapables.

Il eut des adieux déchirants avec son ami, le seul habitant de Xifu qu'il regretterait. Il aurait juré que celui-ci le gratifiait volontairement de ce regard d'enfant malheureux. Dame Tsao expliqua à leur petit compagnon que la carrière de son mari les exposait à aller vivre dans des régions glacées ou désertiques, dans des demeures inconfortables où l'on était mal logé, mal nourri, où pour rien au monde elle n'aurait voulu traîner une bête. La raison commandait à maître Macaque de retourner dans sa montagne, où il serait bien mieux parmi les siens que dans la suite du magistrat.

Ayant convaincu le singe de s'écartier, les Ti remontèrent en palanquin et s'en allèrent sans se retourner. La nostalgie ne les lâcha pas de tout le trajet.

Ils ne quittèrent leur véhicule qu'une fois sur l'embarcadère du Grand Canal impérial. Le batelier réquisitionné pour le transport du tribut les salua avec la plus grande politesse. Il ajouta aux formules convenues que Leurs Seigneuries étaient forcément des gens d'exception pour être aimées des singes. Comme les Ti s'étonnaient, le capitaine désigna leur palanquin.

Le gros macaque était assis sur le toit, où il avait dû se poster à leur départ de la plantation. L'animal leur fit fête, s'accrochant à leurs manches pour voir si ces antres aux merveilles ne contenaient pas quelque fruit délicieux.

Ti fut d'avis de le garder. Dame Tsao lui représenta l'avenir qui attendait son cher protégé :

— Voulez-vous voir cette noble créature changée en pantin vêtu d'un costume multicolore et coiffé d'un chapeau pointu pour servir d'amusement à vos enfants ? Le meilleur service que nous puissions lui rendre, c'est de la renvoyer là où elle pourra mener sa belle vie de singe.

Ti avisa un bonze tondu qui quêtait sa pitance auprès des pêcheurs. Il déposa quelques lourds taëls dans la sébile et confia au saint homme la mission de ramener leur ami dans son royaume des bois.

— Voyez-vous, expliqua le mandarin, il a été établi que ce singe, qui est un seigneur parmi son peuple, est la réincarnation d'un grand sage qui habitait un temple sur le pic du Lion. Il est évident que vos routes se sont croisées pour que vous puissiez gagner des mérites en le reconduisant chez lui.

Ce discours et les taëls convainquirent le moine errant que son karma exigeait de lui ce voyage. Les Ti se hâtèrent de monter en bateau pour ne pas affronter le regard de reproche et d'incompréhension que leur lançait Sa Majesté des singes.

Heureusement, le bouddhiste avait reçu en aumône des amandes grillées, dont il régala son nouveau compagnon. Le macaque ne tarda pas à montrer plus d'intérêt pour les friandises que pour les mandarins de l'empire, ce qui prouva une nouvelle fois l'incroyable sagesse de cet animal.

Le thé des Tang

C'est dans une ville splendide, Lijiang, située dans le Yunnan, qu'un gouverneur éleva un palais d'une si grande beauté qu'il dut le consacrer au culte de Confucius pour ne pas offenser l'empereur. Lijiang est aujourd'hui l'une des cités les mieux conservées de Chine, avec ses maisons en bois serrées les unes contre les autres le long de rues dallées et, bien sûr, son sanctuaire au luxe époustouflant, bâti à flanc de colline, face aux cimes enneigées des montagnes.

Xifu était, sous les Tang, le nom de l'actuelle Hang-zhou, agglomération de palais et de jardins située au sud de Shanghai, près du merveilleux lac Occidental. Considérée comme le fleuron de l'art de vivre à la chinoise, elle ne cessa jamais de prospérer et devint même le siège du pouvoir central sous la dynastie des Song, au X^e siècle, ce qui fait d'elle l'une des sept cités qui peuvent se prévaloir d'avoir été la capitale de l'empire. Même après avoir été à moitié rasée par les Mongols, elle conserva la réputation d'être un endroit extraordinaire.

Pendant plus de mille ans, Hangzhou tira sa prospérité du thé vert, qui devint sous les Tang la boisson emblématique des Chinois. Les « vagabonds des nuages », ces ermites taoïstes qui s'isolaient sur les montagnes, à la recherche d'une communion étroite avec la nature, étudièrent les propriétés des mousses, champignons, herbes et plantes de toutes sortes qu'ils avaient à leur disposition, et commencèrent à faire bouillir le thé à des fins médicinales. Le fameux thé Puits-du-Dragon de Hangzhou pousse sur les sommets des monts T'ieh Mu. Un prêtre taoïste affirma qu'un dragon se cachait près de la source. En un temps de sécheresse, les prières qu'il adressa à cette créature mythique furent suivies du retour de la pluie, aussi y fonda-t-on le monastère du Puits du Dragon. Ce thé précieux allait de pair avec l'eau de la source des Tigres galopants, miraculeusement apparue près du jardin de thé. L'infusion, dont la fragrance

imprègne tout le palais, est connue pour ressembler à du jade liquide.

Une légende raconte que certains moines cultivaient un thé qui poussait dans une crevasse rocheuse maintenue humide par une source. La hauteur des arbres rendait la cueillette laborieuse, la récolte était infime et réservée à l'usage du Fils du Ciel. Afin d'atteindre les feuilles les plus hautes, on eut l'idée d'employer des singes affublés de robes rouges, qui donnaient l'impression que l'arbre était couvert de fleurs.

Des lettrés allaient jusqu'à choisir leur lieu de résidence en fonction de la pureté de l'eau. L'un d'eux, nommé Chang Tai, découvrit un petit temple qui disposait d'une source à la douceur remarquable. Ayant chanté partout les louanges de sa « fontaine du temple du Bambou rayé », il eut la mauvaise surprise de voir une horde de buveurs de thé et de marchands envahir le voisinage, ce qui ruina la paix de sa retraite. Une taverne s'installa, des transporteurs d'eau aux mines peu avenantes se permirent de menacer les moines pour se faire nourrir gratuitement. De guerre lasse, les religieux percèrent en secret un canal afin de contaminer leur source avec une eau polluée, et reconquirent ainsi leur tranquillité, au grand dam de l'amateur de thé.

Il n'y a jamais eu, en Chine, de cérémonie du thé telle qu'elle se pratique au Japon. Les maîtres se contentaient de préparer leur boisson favorite dans une pièce dédiée à la dégustation, au sein d'un environnement paisible et élégant, où ils pouvaient se recueillir aux sons du charbon qui craque et de l'eau qui bouillonner. Cette attitude exprime parfaitement le juste milieu des coutumes chinoises, empreintes de respect, de réflexion, mais en aucun cas outrées ou contraignantes. Les mandarins prenaient plaisir à contempler la flamme bleutée du poêle, à écouter le chant de la bouilloire, qu'ils comparaient à la musique du vent dans les pins, au grondement du torrent, au clapotis des vagues, au gazouillis des oiseaux, au grésillement des insectes, ou même au rugissement des bêtes fauves.

Les sujets des Tang se procuraient leur thé sous sa forme brute, en feuilles, en poudre ou en gâteau compressé, avec une préférence pour ce dernier, qu'ils dépiautaient à l'aide d'un

instrument coupant. Les nobles aimait à boire leur thé dans des récipients d'or et d'argent. Le petit peuple se contentait de vaisselle en céramique à glaçure blanchâtre. L'idéal a toujours été d'employer une théière en terre cuite, dont les pores absorbent un peu du parfum de chaque infusion, ce qui renforce l'arôme des suivantes.

S'il n'y a jamais eu en Chine de cérémonie du thé à proprement parler, de multiples rites impliquent l'usage de cette plante. On fait des offrandes de thé aux dieux et sur les tombes des ancêtres. Le thé est indispensable aux mariages. Comme les théiers vivent une centaine d'années sans jamais se déplacer, leur feuille est un symbole de longue vie et de fidélité.

Le thé a été si populaire que même les soldats transportaient leur théière personnelle pendue à leur sac à dos. On a longtemps mis à la disposition des clients et solliciteurs, dans tous les bureaux des administrateurs, des théières remplies de thé bouillant ou des paniers à thé capitonnés qui permettaient à ceux-ci de se sentir à l'aise au cours des entretiens. Lorsque l'hôte levait sa tasse pour la seconde fois, le visiteur était censé comprendre que l'entretien était terminé.

Carrière du juge Ti Jen-tsie

630 Ti Jen-tsie naît à T'ai-yuan, capitale de la province du Shanxi. Il y passe ses examens provinciaux. Ses parents le marient à dame Lin Erma. Il obtient son doctorat, devient secrétaire aux Archives impériales et se choisit une deuxième compagne. Une enquête inopinée lui donne envie de postuler pour une carrière de juge.

663 Ti devient magistrat de Peng-lai, ville côtière du Nord-Est, non loin de l'embouchure du fleuve Jaune. Il prend une troisième épouse, fille d'un lettré ruiné. En pleine fête des Fantômes, les statuettes de divinités maléfiques sont retrouvées sur les lieux de divers meurtres (*Dix petits démons chinois*). Ti doit ensuite identifier l'assassin du magistrat de Pien-fou, agréable cité balnéaire briguée par tous ses collègues (*La Nuit des juges*).

666 Ti est nommé à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, pas très loin de la capitale. Immobilisé par une fracture de la jambe, il compte sur madame Première pour identifier une momie retrouvée dans la forêt (*Madame Ti mène l'enquête*). Ti est confronté à une mystérieuse épidémie qui sème la panique parmi ses administrés (*L'Art délicat du deuil*).

668 Une inondation force Ti à s'arrêter dans un luxueux domaine dont les habitants cachent un lourd secret (*Le Château du lac Tchou-an*). Devenu sous-préfet de Pou-yang, sur le Grand Canal impérial, dans l'est de la Chine, il doit élucider l'éénigme d'un corps sans tête découvert dans une maison de passe (*Le Palais des courtisanes*).

À l'occasion d'un séjour dans un monastère taoïste, il envoie madame Première faire retraite dans un couvent de nonnes bouddhistes (*Petits meurtres entre moines*).

669 Devenu amnésique après un accident, Ti va se reposer avec sa famille dans un magnifique domaine perdu dans la campagne (*Le Mystère du jardin chinois*).

670 Au mois d'avril, le juge Ti est envoyé surveiller la récolte du thé destiné à l'empereur (*Thé vert et arsenic*).

671 Magistrat de Lan-fang, aux marges de l'empire, Ti est envoyé superviser les travaux de restauration de la Grande Muraille quand les Turcs bleus envahissent la région (*Panique sur la Grande Muraille*).

676 Au cours d'une tournée de collecte fiscale dans son district de Pei-tcheou, une région de culture mongole, Ti séjourne dans une ville livrée à la passion du jeu (*Mort d'un maître de go*).

677 Rappelé à la capitale, Ti se voit confier une enquête dont dépend la vie d'une centaine de cuisiniers de la Cité interdite (*Mort d'un cuisinier chinois*). Il est chargé de débusquer un assassin parmi les membres du Grand Service médical, organisme central de la médecine chinoise (*Médecine chinoise à l'usage des assassins*). Devenu directeur de la police, il poursuit le criminel le plus recherché de l'empire (*Guide de survie d'un juge en Chine*).

678 Ti doit initier une délégation de Japonais à la grande culture chinoise millénaire (*Diplomatie en kimono*).

680 Ti Jen-tsie devient un conseiller influent de l'impératrice Wu.

700 Après avoir été créé duc de Liang, Ti s'éteint à Chang-an dans sa soixante-dixième année.

FIN